



DANIEL PANIZZOLI

# MICHTO

OU LA HAINE

CRESCENDO

TOME 1

I.S EDITION

DANIEL PANIZZOLI

MICHTO  
OU LA HAINE CRESCENDO

TOME 1

I.S EDITION

© International Stars Edition 2012  
37 rue Guibal. Marseille Innovation  
13003 MARSEILLE

**[www.is-edition.com](http://www.is-edition.com)**

ISBN (Livre) : 978-2-36845-008-6  
ISBN (Ebook Tome 1) : 978-2-36845-009-3  
ISBN (Ebook Version intégrale) : 978-2-36845-030-7

Couverture : Nicolas Peling / IS Edition

**Retrouvez toutes nos actualités sur Facebook et Twitter :**

**[www.facebook.com/isedition](http://www.facebook.com/isedition)**

**[www.twitter.com/IS\\_Edition](http://www.twitter.com/IS_Edition)**

*Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.*

## **Avertissement :**

Ceci n'est pas une fiction. C'est l'histoire vraie d'un homme  
qui n'a pas toujours eu une morale exemplaire.

Quelques écrits, parfois un peu vulgaires, peuvent être  
outrageants ou heurter les plus sensibles.

La lecture de ce livre est donc fortement déconseillée aux  
plus jeunes.

# DANS LA RUE



Je suis né à Nancy un soir de novembre 1956, dans un quartier qui à l'époque était dit « malfamé ». Les façades des immeubles étaient grisâtres, les artères encore pavées, et les rats cohabitaient avec les ordures encombrant les trottoirs. À chaque coin de rue, de belles fontaines en fonte ravitaillaient les riverains qui, pour la plupart, logeaient dans de vieux immeubles sans eau courante. Certains s'entassaient dans des greniers servant de dortoir aux immigrés arrivant à l'époque sans leur femme pour travailler dur.

Trois ans après la naissance de mon frère Michel, j'arrivai donc dans l'unique chambre de notre appartement de quarante mètres carrés. Je dormais dans le lit conjugal sans problème malgré mes sept mois et demi, à la joie de ma petite mère Arlette et au désarroi de mon vieux qui voulait une fille. Il me fit d'ailleurs payer cette frustration toute ma vie, sournoisement et violemment.

Je grandis donc au 14 Cours Léopold, dans ce petit logement d'une pièce avec cuisine, sans salle de bain et les WC dans la cour. Dans la chambre, des lits superposés étaient encastrés dans une alcôve à un mètre cinquante du lit des parents, entourée d'armoires et de commodes. L'hiver, un petit poêle à bois ne chauffait le dortoir que quelques heures par jour, car il aurait fallu le ravitailler en bûches régulièrement tout au long de la nuit. Alors la chambre, qui refroidissait d'heure en heure, était glaciale à l'aube, nos bouillottes refroidies et coincées au fond du lit.

Il faisait bon de se retrouver au réveil dans la cuisine, où la cuisinière à charbon carburait encore au petit matin. Sur le tuyau de poêle séchaient en éventail du linge et des torchons, et sur la plaque en fonte du dessus, astiquée à la paille de fer, il y avait toujours un faitout qui chauffait l'eau pour la toilette matinale, car nous n'avions pas d'eau chaude au robinet. C'était la pièce principale, aussi petite que la chambre, mais bien équipée par le vieux, à l'américaine, avec des placards tout autour. Il faut dire qu'il avait vécu cinq ans en banlieue de Chicago avant de connaître ma petite mère. C'est pourquoi il connaissait déjà les fameuses cuisines où tout était intégré et que beaucoup des copines de ma petite maman enviaient.

Dans cette cuisine qui nous servait aussi de salle de bain et de salon, nous étions assis sur des chaises en formica autour de la table, elle aussi de la même matière. Le lave-linge y avait également sa place. Il y avait une porte qui accédait à un cagibi équipé d'un établi, dans lequel mon père entassait une partie de son outillage et de la quincaillerie. Une des qualités de mon vieux est qu'il assurait vraiment en bricolage, tous corps de métier confondus. Alors il était souvent sollicité pour des travaux au

black, ce qui nous permettait d'avoir la télévision, un réel luxe à l'époque, et aussi d'avoir de belles grosses vagos<sup>1</sup>, une de ses rares passions.

Ma mère travaillait la nuit comme veilleuse dans un hôpital. Elle n'était donc pas encore rentrée pour le petit-déjeuner, et le rituel à cette heure-là était d'attendre avec mon frère que mon vieux ait fini de préparer son saladier de chocolat chaud. Nous avions juste le droit de contrôler que son lait ne déborde pas de la casserole pendant qu'il faisait sa toilette dans l'évier. Le silence devait régner afin qu'il puisse écouter la radio. Nous étions alors obligés d'admirer monsieur, bien sagement assis à la table, attendant notre tour la faim au ventre pour préparer notre petit-déjeuner dès son départ.

De toute ma vie je n'ai vu pareil égoïste. Jamais je ne l'ai vu aider aux tâches ménagères, dresser ou débarrasser la table, et encore moins faire la cuisine. Son truc à lui en rentrant le soir, c'était de mettre les pieds sur le rebord de la table devant la télé et de donner des ordres. Quand il se levait, c'était pas bon pour moi, j'allais sûrement me faire déroutiller.

Il travaillait dans une base aérienne chez les Américains comme magasinier, et chauffeur en tant que civil. Ça ne devait pas lui convenir, puisque chaque soir, il rentrait de mauvaise humeur et il n'était pas du genre à faire joujou avec ses enfants. Je peux même dire que je ne suis jamais allé sur les genoux de mon père. Il aimait plutôt jouer au chef et nous ordonner les corvées de charbon, poubelles, fermer les volets, faire les courses, et surtout fermer notre gueule...

Quand il rentrait, il n'était pas question de bisous pour nous saluer. Nos jouets devaient être rangés, et plus tard aussi la petite table de camping qui nous servait, à mon frère et moi, à faire nos devoirs pendant que notre petite mère préparait le repas. La bonne ambiance cessait dès son apparition. Je devais avoir à peine cinq ans quand j'ai commencé à prendre des claques pour des futilités, du style un jouet qui traînait, et cela même si c'était le fait du frangin qui se gardait bien de se dénoncer ; ou encore parce que j'avais englouti le dernier yaourt. Enfin des conneries du style, et, selon son humeur, après m'avoir fouetté au martinet ou claqué le beignet, il me descendait à la cave pour m'enfermer dans le noir entre les stocks de bois et de charbon. Ce doit être à ce moment-là que j'ai commencé à faire des cauchemars toutes les nuits, très vite interrompus par le vieux qui me secouait par les épaules pour me réveiller en me hurlant dessus, m'obligeant à me lever et me faisant faire des tours de la table de cuisine, tout en m'insultant de petit

---

1 *Voitures.*

fumier, salopard et autres... Je vous garantis que ça réveillait, et pas que moi, toute la famille et les voisins en profitaient.

Ce n'était pas non plus le style de la famille de nous endormir avec une histoire ou un conte de fée et encore moins une petite chanson, du genre « fait dodo, t'auras du lolo » ! Nous n'avions pas non plus de doudou, mais cela ne m'a pas manqué, bien qu'il me semble que le frangin ait eu un ours en peluche. Ce sont de toute façon des habitudes créées par l'adulte, toute comme l'abus de totosse qui, à mon avis, incite les enfants à sucer leur pouce tardivement, ce qui n'a pas été mon cas.

Ma petite maman, du haut de ses un mètre soixante-deux, n'exprimait pas son affection par des câlins ou des bisous, et il était rare qu'elle ait le temps de nous faire sauter sur ses genoux. À la maison, c'était chacun pour soi, jamais de jeux de société, le frangin estimait que j'étais trop jeune pour jouer avec lui. Les conversations étaient inexistantes, avec interdiction totale de parler à table. On devait juste écouter le vieux raconter sa vie, quand on avait droit à la parole il ne nous écoutait pas, mais ça je ne l'ai compris que plus tard...

On était déjà indépendants très jeunes avec mon frère, et vus les horaires de ma petite mère, c'est le frangin qui m'accompagnait à la maternelle, puisque c'était son chemin pour aller à l'école. Autant dire que dès que j'eus l'âge d'aller en primaire, mon frangin ne s'occupait plus de m'accompagner et sur le trajet, je pouvais alors flâner avec Gérard, un voisin que je connaissais depuis la maternelle. On fera toutes nos classes ensemble, on deviendra complices et inséparables dans tous nos loisirs et filouteries... À suivre.

Je n'ai d'ailleurs pas le souvenir d'avoir été accompagné par mes parents sur le chemin de l'école et cela ne me manquait pas. Au contraire, à cet âge-là, on a honte des parents, à se demander pour quelles raisons. Pendant ces moments d'indépendance, on se sent libre et invulnérable, on apprend à se débrouiller, on a du temps pour jouer aux billes, pour tirer les pigeons au lance-pierre, enfin des trucs comme ça. Je me sentais vivre avant de retrouver l'enfer à la maison. Ça valait le coup de nous faire engueuler par la petite mère pour être rentrés tard, elle ne nous frappait jamais et ne nous infligeait que rarement des punitions, car elle était bien consciente que j'en subissais suffisamment de la part de mon vieux. Mon frère, lui, en profitait car elle ne voulait pas faire de différence entre nous.

Mon vieux n'était donc que très rarement au courant des conneries que je pouvais faire. De toute façon, ça ne l'intéressait pas ou peut-être l'aurait-il été juste pour le plaisir de me taper. Même mes bulletins scolaires ne l'intéressaient pas. C'est sûr que les commentaires des

enseignants n'étaient en général pas très élogieux : « élève indiscipliné, peut mieux faire ». Pourtant je n'étais pas si mauvais.

Je me souviens que plus tard, au CM2 et au certificat d'étude primaire, par deux fois des profs intéressés par mon avenir s'étaient déplacés voir mes parents pour leur conseiller de m'inscrire à l'école des Beaux-Arts, car j'étais vraiment doué en dessin, et même très en avance, au point que je dessinais des sujets différents de ceux de mes camarades. Le vieux ne prit même pas la peine de les faire rentrer. Sur le seuil de la porte, il les envoya balader en les informant que son fils irait à l'usine comme tout le monde. Pourtant, il aurait dû être fier et compréhensif puisqu'il avait fait ce genre d'école aux États-Unis.

Ce fut le même scénario quand le curé de la paroisse Saint-Epvre vint pour m'inscrire au catéchisme, mais pour une fois j'approuvai mon vieux qui détestait tous les religieux. N'étant pas croyant, il nous avait juste fait baptiser, mais plutôt par tradition, ma petite mère qui elle n'était pas pratiquante, nous laissait libre choix. Elle avait même fait quasiment dispenser mon frère d'aller à l'église le dimanche matin, où le frangin fit ses deux communions. Je pense que c'était surtout pour avoir les cadeaux, quoique ! Moi, je n'avais pas envie de communier, je préférais pécher, et déjà malgré mon jeune âge, j'aurais eu beaucoup à dire dans le confessionnal. Amen !

J'avais testé trois ou quatre fois des cours de catéchisme le jeudi matin, mais la religion me bassinait, à l'exception des icônes que je reproduisais sur mes cahiers sans en connaître le sens. Ce dont je me souviens le plus, c'est que le curé schlinguait grave du bec, ça motive pas !

Avec Gérard, qui lui ne priait pas non plus, on aimait plutôt fouiner discrètement dans les locaux du curé où se trouvaient les salles de catéchisme. On faisait les poches dans les vestiaires et la razzia sur tout ce qu'on pouvait chaparder.

Pour la petite histoire, ce qui fut le plus étonnant de la part de mon vieux, c'est qu'il avait décidé que j'aurais droit aux trois cadeaux offerts traditionnellement au moment de la communion solennelle. La montre en plaqué or, qui n'avait pas dû lui coûter cher car elle venait de chez les Ricains, et l'électrophone que ma petite mère avait dû avoir du mal à acheter avec ses économies. Il y eut aussi l'appareil photo Kodak en plastique (avec flash) qui, quand on prenait une photo, faisait des plans coupés ou flous tellement le déclencheur était dur, l'appareil bougeant en même temps que l'on appuyait sur le bouton. Ce sont les seuls cadeaux dont je me souviens de la part de mon vieux, exceptés ceux au pied du sapin de Noël. À cette occasion, j'avais droit à un petit jouet, des

oranges et une pâte de fruit. Par contre, mon vieux faisait des sacrifices pour le frangin qui frimait dans sa belle voiture à pédales ou sur son superbe vélo de course neuf, alors que moi, je pédalais sur des vélos volés. On n'est jamais mieux servi que par soi-même...

Pour en revenir aux curés, en période des fêtes de Noël, avec mon complice, on avait fait main basse sur un carton rempli de calendriers de poche. Les photos représentaient des icônes et un petit pompon en fil de couleur servait de marque page. Je ne me souviens plus du nombre et à combien on les proposait, mais je me rappelle avoir ramassé pas mal de fric en les vendant, faisant du porte à porte ou directement dans la rue. Ils partaient aussi bien que nos petits pains (dont je parlerai plus tard).

Comme on était toujours en train de fouiner un peu partout, à l'affût d'une trouvaille quelconque ou d'un mauvais coup qui nous remplirait les poches, un jour, on eut l'occasion de chouraver<sup>2</sup> des boîtes à tirelire et un stock de petites broches en forme de canne blanche. On arpentait les rues de la ville ou le parvis de l'église du quartier tout en secouant la boîte métallique (les mêmes que celles de la Croix Rouge) qui tintait d'un son lourd et aigu, car on avait mis quelques rondelles en métal à la place de pièces de monnaie, histoire d'appâter le client. Avec notre baratin, on arrivait à émouvoir les passants pour leur chiner un don en faveur des non-voyants, et ils avaient alors droit à la petite canne blanche qu'ils accrochaient à leur boutonnière. En très peu de temps, on écoula tout le stock, un vrai carton, ça rapportait même plus que les troncs d'église. Je sais c'est encore plus dégueulasse que les calendriers, mais à cet âge-là on n'a pas de scrupules, de ce fait, je me pardonne.

Il faut dire que mon éducation n'était pas enrichie par mon père puisqu'il n'avait aucun dialogue, aucune pédagogie. Encore eut-il fallu qu'il soit compétent, ses pensées n'étaient que critiques envers le monde entier, il n'aimait personne - enfants compris - et pire encore les bébés. Et bien sûr, les animaux n'étaient pas épargnés.

Il n'avait de ce fait que très peu d'amis, et encore ! C'étaient plutôt de simples copains. Comment un fils pourrait vénérer un père qui vit avec la haine au ventre, qui ne sourit jamais, et qui n'aime pas l'humour ? Il voyait le mal partout tel un paranoïaque, jamais il ne « s'abaissait » à faire un compliment et encore moins à être reconnaissant, il ruminait le mal qui était ancré en lui. Si le diable existe, ce devait être lui...

Une de ses rares qualités : il ne pillait<sup>3</sup> pas, et heureusement car j'imagine les dégâts. Il n'a jamais frappé ni sa femme, ni mon frère, mais

---

<sup>2</sup> *Voler, emprunter (ou TCHOURAV, TCHURAV, LIAV).*

<sup>3</sup> *Picoler, boire, se saouler (ou PIAV).*

ailleurs, il ne fallait pas l'emmerder. Il a ainsi fait huit jours de chtar<sup>4</sup> pour avoir agressé un motard qui devait le gêner sur sa route.

On ne sut d'ailleurs jamais pourquoi les Américains l'avaient extradé du pays, après y avoir vécu cinq années. Ce n'est que vingt ans après qu'ils lui accordèrent, suite à de nombreuses démarches, un visa de six mois pour la Floride afin de rendre visite à sa vieille tante malade.

Sa mauvaise humeur lui avait aussi valu d'être muté d'une caserne à une autre pour avoir viré son passager du camion militaire qu'il conduisait. À cette époque-là, les Américains venaient de se faire virer de leur base militaire et il travaillait pour l'armée française, toujours en tant que civil, comme chauffeur-mécanicien de poids lourds et véhicules légers. Ce jour-là, le gradé lui fit une réflexion qui lui coûta une belle cascade, sans gravité heureusement. Le coquard venant du coup de poing reçu dans la gueule était le plus flagrant (moi qui suis antimilitariste, je ne vais pas le plaindre), plus quelques contusions provoquées par son éjection du véhicule.

Grâce à tous les boulots qu'il faisait au black, le vieux s'était fait une bonne cagnotte qui lui permit d'acheter une petite maison de village à rénover dans un bled à trente kilomètres de Nancy. Il avait vendu sa grosse Simca, une Régence, pour acheter une 2 CV afin de faire des économies ainsi que la Verdine<sup>5</sup>, car désormais nos vacances se passeraient à la campagne. L'air pur allait-il oxygéner son cerveau ? Cela allait-il le transformer ?

Tous les week-ends, nous nous retrouvions donc à Domgermain pour bricoler dans la baraque. C'était mal parti car ma petite mère avait horreur de la campagne, et les paysans du coin n'avaient guère envie que des citadins investissent leur environnement. En particulier ceux de la rue du Petit Puits, habitée par une même tribu qui n'avait pas pu acquérir ce bien ainsi que la maison mitoyenne, ce qui leur aurait permis de posséder la rue en totalité. Les pécores ne se contentaient pas de ne pas être conviviaux, ils prenaient aussi un malin plaisir à gâcher les bons œufs frais de leur poulailler en les éclatant sur le pare-brise de la voiture du vieux. Il nous arrivait aussi de nous retrouver les pieds dans la merde, car ils déversaient parfois, devant la porte d'entrée, des brouettes de fumier encore fumant

Ça commençait mal ! Mais le vieux ne se préoccupait guère de ces jalousies, comme il disait : « je les emmerde tous ! ». Il était trop préoccupé par son travail de rénovation, et ses rivaux craignaient ses

---

<sup>4</sup> Prison (être ENKLISTÉ, se prononce « encristé »).

<sup>5</sup> Caravane, roulotte (ou VARDINE).

menaces et ses insultes. Ils n'osaient pas l'affronter de face, si bien que la ruelle était devenue déserte quand le vieux s'y trouvait. C'est calme à la campagne !

Au chant du coq, debout là-dedans ! Le vieux devenait un fou du boulot, s'acharnant à l'ouvrage jusqu'à quatre heures du matin, chaque week-end devenant un enfer. Face à son impatience et son manque de pédagogie, on n'avait pas le droit à l'erreur dans les tâches qui nous étaient confiées, il gueulait continuellement et en particulier sur ma pomme. Bonjour la campagne !

Son obstination aboutit rapidement à un bon résultat, et je dois bien l'avouer, il avait assuré en finissant les travaux dans l'année. Mais il n'en resta pas là, on n'eut pas l'occasion de s'y reposer et d'apprécier la belle villégiature. Il la revendit rapidement, mais à un autre citadin, afin de ne pas copiner avec le quartier. Le comble de l'histoire, c'est qu'il racheta la maison mitoyenne, ce qui n'arrangea pas les rapports avec les voisins. Apparemment, l'agent immobilier avait également eu des problèmes avec ces derniers, ainsi que le vendeur qui s'en séparait pour la même raison. C'était donc reparti pour un tour, et mon vieux devenait de plus en plus obsédé par ses projets. Il allait même pousser le vice jusqu'à acheter une noyeraie au bout de la ruelle sans issue, qui aboutissait sur des champs et des jardins. Le vieux avait craqué pour ce terrain sur lequel il y avait une ancienne bergerie en pierre. La guerre avec les voisins n'en finissait plus.

C'en était trop pour ma mère qui ne venait quasiment plus, mon frangin que très rarement, et j'étais seul comme un con avec un con. J'y avais trouvé un certain intérêt en me faisant rémunérer pendant les week-ends, et avec obligation que Gérard m'accompagne, même si mon vieux ne pouvait pas l'encaisser. Cependant, il y trouva tout même son intérêt lui aussi en main d'œuvre bon marché. Je dois reconnaître que j'appris alors beaucoup en bricolage, même si les conditions n'étaient pas idéales.

Mais cela allait devenir la grosse galère. Il finit encore très vite la deuxième maison dont on ne profiterait pas non plus car il la revendit immédiatement. Le vieux était devenu enragé, il avait le nouveau projet d'agrandir la petite bergerie par une extension et un étage.

Il commença par construire des murs de deux mètres de haut tout autour du terrain afin de s'isoler des paysans, ce qui ne les empêchait pas d'être curieux, ils épiaient debout sur leur brouette de l'autre côté du mur. Moi, ça me faisait rire, c'était digne d'une bande dessinée. Le crépi des murs extérieurs devint vite un torchis de bouses de vache et le fumier odorant servit de paillason devant le portail. Mon vieux le

récupérait pour le jardin, alors quand il les remerciait pour la livraison gratuite, les paysans avaient encore plus la rage. Ils étaient vraiment têtus et aussi entêtés que lui. C'était la guerre des cons...

La tâche devenait de plus en plus difficile et éreintante. Fini le bricolage, c'était désormais du gros œuvre : brouettes de ciment, manutention de cailloux et de parpaings, maniement de pelle et de pioche n'en finissaient plus, et j'en arrivai au statut d'esclave. Et en plus, il fallait ramasser les noix !

Ma pauvre petite mère subissait aussi sans mot dire les humeurs de mon vieux. Sa préoccupation principale était de nous élever, mon frère et moi, en essayant de nous rendre heureux et surtout que nous ne manquions de rien. Alors elle travaillait dur, elle aussi, et il ne lui restait que peu de temps pour la tendresse. Ce n'était pas trop son truc de cajoler, mais je n'ai vraiment aucun reproche à lui faire à ce sujet, simplement ma petite mère ne s'extériorisait pas, tout comme dans la vie en général. Elle était toujours très attentionnée avec tout le monde, débordant de gentillesse et de générosité, mais son principal souci était surtout matériel.

Comme elle connaissait beaucoup de monde contrairement à mon vieux, elle faisait un peu de business en organisant des réunions *Tupperware*. A l'époque, c'était nouveau et ça marchait bien, je me souviens encore de l'amoncellement dans notre petite cuisine de toutes ces boîtes hermétiques en plastique que tout le monde utilise encore aujourd'hui. Elle sous-traitait aussi avec *La Redoute* et *Quelle*, les catalogues de vente par correspondance, prenant quelques petits bénéfices en pourcentage sur les ventes qu'elle cumulait grâce à un carnet d'adresses bien rempli, sans compter tous les cadeaux - de merde pour la plupart -, offerts selon le nombre de clients.

Elle tricotait aussi des pulls, ce qui complétait son bas de laine et servait à gâter ses enfants, sans jamais penser à se faire plaisir à elle-même, peut-être par manque d'habitude car elle avait beaucoup souffert dans son enfance à cause de la guerre et de toutes les privations. Ses parents avaient été des gens biens et sans reproches, mais disposant de peu de moyens financiers, leur amour était toujours présent pour elle et Raymond, son demi-frère.

D'ailleurs, un de mes plus grands regrets est de ne pas avoir eu la chance de connaître mes grands-parents. Du côté maternel, mon grand-père, qui était couvreur, tomba d'un toit bien avant ma naissance, il avait quarante-et-un ans. Ma grand-mère était morte d'une maladie inconnue à l'époque, et comme je n'avais que quatre ans, je n'ai malheureusement comme souvenirs que quelques photos.

Du côté paternel, ma grand-mère aussi était morte d'une maladie inconnue à l'âge de trente-neuf ans, et je ne vis mon grand-père que sur photos lui aussi, car étant atteint de la tuberculose, je n'avais pas le droit de le voir. Je devais avoir cinq ans quand il succomba. C'est un homme que j'aurais aimé connaître, non pas pour le grand-père qu'il était, mais pour son ingéniosité. Une chose est certaine, de ce que j'ai pu entendre de lui, il était aussi con que son fils qui m'avait engendré, tiens ! La connerie est-elle héréditaire ? Le serais-je aussi ? Toujours est-il que ce mec-là était un génie. Avant d'émigrer en France, maçon de métier en Italie, il avait construit par hobby un avion, qu'il avait réussi à faire décoller d'un mètre sur une distance d'une centaine de mètres.

De cet exploit pour l'époque, mon vieux ne nous en avait jamais parlé, refusant d'y croire, et ce n'est que des années plus tard, par hasard, que mon frangin fit la connaissance d'un cousin éloigné portant notre nom de famille et le même prénom que mon vieux, Robert, (eh oui, il a osé me le donner en deuxième prénom !). Afin de chercher un lien familial, ce cousin cita comme point de repère que, Roc, mon grand-père, était celui qui avait construit l'avion en Italie. Mon frère tomba des nues en répondant qu'il ne parlait sûrement pas de la même personne, n'ayant jamais entendu parler de cet événement... Plus tard, le frangin évoqua cette rencontre à notre dabe<sup>6</sup> qui ne connaissait pas ce cousin, et lui parla de la construction de ce fameux avion. Le vieux n'en revenait pas, il connaissait bien l'histoire et c'était bien notre grand-père, mais il ne l'avait jamais cru. Quel con ce mec !

Le grand-père avait d'autres passions comme l'horlogerie, il réparait les pendules et les montres à gousset. Je garde encore en souvenir la sienne qui malheureusement ne fonctionne plus. Ce n'est pas le comble du cordonnier le plus mal chaussé, c'est moi qui, étant jeune, avais voulu jouer à l'horloger. Malheureusement, je n'avais pas hérité de ce don.

C'était aussi un musicien, et je garde précieusement un harmonica qu'il avait fabriqué, même si je n'appris jamais à en jouer. Sa spécialité était de fabriquer sur mesure des accordéons destinés à des professionnels. Il jouait également en amateur dans des bals populaires ou pour animer des fêtes. J'aime à regarder une carte de visite publicitaire qui propose ses services pour l'accordement d'instruments de musique et pour l'animation de soirées avec son orchestre. Il y est photographié, tenant dans les bras son accordéon. Cet homme-là, j'aurais aimé le connaître, je suis fier de lui, même si mon vieux disait que c'était un homme dur.

---

6 Père.

Vers l'âge de huit ans, mes nuits étaient de plus en plus agitées, les coups que j'encaissais devenaient de plus en plus forts et ne faisaient qu'empirer mes cauchemars. On me fit alors passer des encéphalogrammes qui révélèrent une nervosité certaine. Je fus alors soumis à un traitement de Valium et autres calmants, ce qui n'arrangea pas mon problème, étant donné que mon problème, c'était mon vieux. Cet imbécile de médecin de famille ne s'était pas demandé pourquoi je faisais tant de cauchemars. C'est bien plus tard que je compris que c'était mon connard de père qu'il aurait fallu soigner. Alors, je continuai à subir les coups et les punitions, les maltraitances gratuites, du genre parce que j'avais renversé un verre d'eau à table. Pendant les repas, je devais être à ses côtés à la portée de sa main, et surtout, je devais garder le silence avec interdiction totale de m'exprimer.

Privé de cadeaux, j'avais juste le droit d'envier mon frangin quand, par exemple, on lui offrit sa première mobylette neuve pour son anniversaire, pour ne citer que le cadeau le plus important dans la vie d'un adolescent. Ce jour-là, ma mère versa des larmes tellement elle avait de la peine pour moi. Elle s'excusa de n'avoir pas pu m'acheter mon vélo d'occasion quinze jours auparavant pour mon anniversaire.

Mais je n'en voulais à personne, je trouvais simplement que c'était injuste, car c'était moi qui faisais le plus de corvées. J'étais le seul à aider à la cuisine, et le pire, c'était moi qui bossais le plus dans la baraque de campagne. Mon vieux ne m'en était jamais reconnaissant, j'étais son esclave et son souffre-douleur, il devait prendre du plaisir à me faire mal dans le but de me faire regretter de n'être pas né de sexe féminin. Et le frangin, tranquille, faisait ce qu'il voulait et avait ce qu'il voulait. Je ne le jalousais pas pour autant de ne pas être maltraité, ni jamais enfermé dans la cave. Mais pourquoi lui aussi m'ignorait-il ? De trois ans mon aîné, il n'en avait rien à foutre de son petit frère, il ne voulait jamais jouer avec moi, je ne l'intéressais pas, tout comme mes problèmes. Aucune compassion ! Ce sont des faits dont je n'avais pas conscience à cet âge-là, et c'est bien plus tard que je réaliserais à quel point je vivais dans une famille décevante.

Heureusement, j'avais un peu de réconfort de la part de ma petite mère qui me disait : « Ça va s'arranger ». La pauvre souffrait aussi de l'indifférence du vieux, c'était une femme gentille, compréhensive, attentionnée, au cœur grand, mais elle ne faisait pas la loi avec à lui, sauf un jour... J'étais en train de me faire massacrer, allongé dos au sol, les genoux du vieux sur mes épaules pour m'immobiliser. Il me frappait le visage en me crachant dessus et en me traitant de fumier. Je me souviens de ses beaux yeux verts devenus gris et exorbités, la haine marquait son visage face au mien maculé de sa salive. Un bruit sourd

retentit, ma petite mère venait de lui administrer un grand coup de poêle derrière la tête. Ça le calma tout de suite et ce fut le grand black-out, mon vieux était tellement sonné et surtout vexé je pense, que le silence s'installa. Il était penaud et se releva pour me libérer sans mot dire. Heureusement, il ne tapait que moi, l'envie ne lui prit pas ce jour-là de riposter contre ma petite maman. J'en profitai pour m'échapper, et c'est à ce moment-là que je devais renaître. Dans la rue...

J'avais appris à ne pas chialer sous les coups, ce qui énervait encore plus le vieux. Les baffes ne suffisaient plus, il en était arrivé aux coups de poing, au bout des lanières du martinet (que je mettais souvent dans le feu). Il faisait des nœuds, et les coups de ceinture ne me faisaient plus broncher, parfois je lui disais : « Vas-y, tape, j'ai pas mal ». Les bagarres de rue m'avaient encore plus endurci, mon regard lui montrait ma haine, je ne baissais jamais les yeux, et je l'énervais de plus en plus à ne pas faiblir devant lui. C'était une guerre sans fin.

Comme sa seule préoccupation était de me détruire, il ne se souciait guère de mes études et encore moins de mes loisirs, alors je commençai à faire ma vie en m'arrangeant pour ne plus le voir sans la présence de ma petite mère. À cette époque-là, elle avait changé ses horaires de travail et faisait les trois-huit, souvent elle rentrait tard le soir ou partait tôt le matin. J'avais du temps que j'occupais à faire du sport : gymnastique, vélo, natation, et en même temps, cela m'offrait la possibilité de prendre des douches car je n'aimais pas les municipales.

Au foyer du quartier, je pratiquais le catch sur un ring qui n'était autre qu'une bâche tendue sur des bidons d'huile métalliques et des poutres en bois brut, en guise de piliers pour tenir les cordes. On s'habituaît très vite à avoir des coquards et des bleus un peu partout, mais à ça j'étais déjà rodé, comme beaucoup de mes potes je n'étais pas le seul à vivre des maltraitances. Beaucoup avaient des pères alcooliques, mais on était dans la même galère, d'ailleurs, entre nous, on n'en parlait que très rarement. Ou juste peut-être, on aimait exhiber nos traces de coups quand elles étaient impressionnantes, tels des trophées de guerre. Gérard lui n'était pas maltraité, ses parents étaient respectueux de leurs trois enfants et vivaient tout aussi modestement que nous dans un quarante mètres carrés de deux pièces. Ils m'aimaient bien et m'invitaient souvent à manger, alors que Gérard ne venait jamais chez moi, mon vieux en ayant interdit l'accès à qui que ce soit. De toute façon, je ne me sentais pas bien à la maison, il n'y avait pas de place pour jouer, je n'avais pas de coin à moi, je préférais traîner dans la rue...

Il me fallait aussi gagner des lovés<sup>7</sup> pour porter les habits et les chaussures dont j'avais envie sinon j'héritais des vieilles fringues du frangin, mais aussi pour acheter mes cigarettes, des viennoiseries, et des trucs dans le genre. Avec Gérard, on ne manquait pas d'imagination, même si ce n'était parfois pas honnête. Dans le légal, il ne fallait pas avoir peur de se salir les mains. Tous les matins, sur le chemin de l'école, on faisait les poubelles dans les quartiers bourgeois. À l'époque, elles contenaient de véritables trésors : des bouteilles vides à déconsigner, des vieux livres qu'on pouvait vendre dans une librairie d'occasion, de la ferraille et des métaux, ainsi que des tas de petits bidules à revendre ou qu'on gardait pour notre bien-être.

On stockait les marchandises dans une turne abandonnée sur un grand terrain que l'on squattait, pas loin du centre-ville. Eh oui ! Déjà propriétaires à neuf ans. On hébergeait quatre copains clochards qui nous servaient de gardiens. On les fournissait en vaisselle, couvertures et autres pour leur confort, et ils devinrent de vrais amis qui nous respectaient malgré notre jeune âge. Je me souviens de Marcel, qui était un ancien professeur qui avait fini volontairement sur le trottoir suite à un divorce, et de René, avec une longue barbe blanche et des cheveux longs, mais je ne me souviens plus pourquoi il était devenu SDF, tout comme les deux autres dont j'ai oublié les prénoms. On avait de bonnes discussions avec eux, on partageait des repas sur le feu de bois ou des sandwiches que souvent nous apportions. On se payait même le luxe de bouffer dans de la vaisselle en porcelaine que j'avais volée dans un grenier de rupins. La seule règle qu'ils devaient respecter était de ne pas amener d'autres de leurs comparses, car on en connaissait, bien alcoolisés, qui n'étaient pas cools avec nous, et on ne voulait pas les retrouver chez nous.

Ça dura un peu plus de deux ans avant que tout ne soit détruit pour construire ensuite un immeuble. Marcel fut tué de plusieurs coups de couteau et René se fit écraser par une voiture. On n'eut plus de nouvelles des deux autres.

C'est sûr, on arrivait avec les mains sales à l'école et bien sûr, ni Gérard, ni moi n'avions fait nos devoirs. Pour ne pas s'encombrer, on cachait nos sacs d'écoliers dans la cour de l'établissement. Parfois même, pris par les belles découvertes de nos ramassages avant les éboueurs, on oubliait l'école. Il faut dire qu'on était équipés. Derrière nos vélos, on tirait une charrette que j'avais chouravée dans une *Sanal*, une petite épicerie de quartier. C'était pratique pour livrer la ferraille et tous les trucs volumineux.

---

<sup>7</sup> *Sous, argent, monnaie.*

Au CEG, en 6ème de transition puis en 5ème, on avait des profs géniaux qui, surtout, comprenaient notre vie. Avec Gérard, on était les seuls du bahut à avoir les cheveux longs malgré l'interdiction. Nous étions vêtus de jeans à tuyau de poêle, retenus par un large ceinturon clouté avec dans la poche arrière le peigne en métal pour entretenir la banane, chlops pointues et blouson de cuir. On était déjà des petits caïds, nos bagarres répétées faillirent d'ailleurs nous coûter l'exclusion le jour où une ambulance dû intervenir. Mais notre prof avait trouvé la solution : nous exclure oui, mais de la cour de récréation qui n'était pas mixte, et en nous proposer de vendre des petits pains dans la cour des gavalis<sup>8</sup>.

Le business c'était notre domaine, et Bernardot, le prof, l'avait bien compris. Il ouvrit donc un compte dans une banque et nous, nous étions chargés de trouver la boulangerie qui nous fournirait. C'est comme ça qu'on se retrouva à vendre des pains au chocolat, des pâtes de fruits, et diverses sucreries pendant toutes les récréations.

C'était agréable, d'autant plus qu'on avait déjà l'âge de draguer et sans prétention, les *caffias* comme on nous surnommait, avaient la cote avec les filles. Nous avions notre cour, et c'est à cette période-là que je reçus mes premières lettres d'amour. Mais le plus fabuleux fut qu'avec les bénéfiques, on offrit à toute notre classe un voyage d'une journée à Strasbourg en fin d'année - restaurant compris -, et notre prof était aussi fier que nous. Belle leçon pour le directeur qui n'y croyait pas.

J'avais d'ailleurs failli me faire à nouveau virer lors d'un voyage en Angleterre organisé par l'école. Ma petite mère avait tout fait pour me l'offrir en cachette du vieux, mais Gérard n'avait pas eu cette chance. J'avais les boules dans le train, et sans mon ami il ne fallait pas m'emmerder dans ces moments-là. Un des profs voulut m'interdire de fumer dans le wagon, mais il se rétracta quand je le menaçais de le marave<sup>9</sup> à la serpette s'il me confisquait mon tabac. Je lui certifiai que j'avais l'autorisation de fumer de mes parents, ce qui était vrai. Le comble, c'est que ce prof qui ne fumait pas, me passerait au retour une cartouche à la douane, car j'en avais profité pour faire mes provisions...

Plus tard dans la nuit, alors que je traînai dans les compartiments des filles installées dans un autre wagon, un autre prof qui faisait la garde me chopa. Il voulut me confisquer mon jeans et comme je ne suis pas du genre à baisser mon froc, je me suis retrouvé enfermé dans mon compartiment le reste du voyage. Ça commençait mal, d'autant plus

---

8 Fille (ou RACLI). Pour les garçons :GAVALO (ou RACLO).

9 Casser la figure de quelqu'un.

qu'ensuite sur le bateau, je passai toute la traversée sur le pont à gerber à cause de mon premier mal de mer.

Arrivé à Londres, les visites guidées m'impressionnèrent, surtout les bijoux royaux au château de Windsor et les gardes de la reine. Ce fut aussi un plaisir quand on eut quartier libre pour acheter des souvenirs. Enfin, acheter... C'était pas pour moi, à part les cartouches de schmariches<sup>10</sup>...

Le retour fut plus calme, tout comme la mer, et je pus apprécier la traversée sans être malade. Je me fis quelques copains, dont Patrice qui était dans ma classe et dont je parlerai plus tard.

À l'arrivée, les profs me voyant calmé, ne firent pas de rapport sur mon comportement, même s'ils savaient que j'avais dévalisé les boutiques anglaises de petits souvenirs.

Tout était bon pour faire de l'argent et pour du cash. On allait parfois dans les vestiaires des terrains de sport, et une fois ça faillit mal finir. Avec Gérard, on se retrouva face à une dizaine de jeunes de notre âge qu'on venait de détrousser. Nous n'étions que deux, mais la loi du plus fort était de notre côté, on jouait des poings, des pieds et des coups de tête, on était entraînés. Je me souviens que quinze ans plus tard, dans un bar, un mec m'aborda en me demandant si je le reconnaissais. Bien sûr que non, et il me rappela ce jour sur le terrain de sport où je lui avais savaté le genou. Il avait dû subir une opération avec quinze jours d'hospitalisation. Que dire ? Je lui offris un verre mais il insista pour payer, il me dit qu'il comprenait notre vie. J'avais honte, mais il accepta le deuxième verre. Ce mec, il avait des valeurs morales et une compréhension que je ne comprenais pas à cette époque-là. Ce sont des détails comme celui-ci qui, peu à peu, m'aident à comprendre ce qu'était le respect.

Il nous arrivait aussi de nous en prendre aux grands. On faisait la sortie des facultés pour racketter à la serpette les étudiants sur le Cours Léopold, et il nous arrivait de courir... et vite.

On s'était aussi inscrits à la bibliothèque municipale, non pas pour lire, mais pour chouraver des livres qu'on pouvait revendre. Il suffisait d'arracher la page avec le tampon de la bibliothèque ou d'égratigner la couverture. On fut très vite interdits de séjour, alors on revint et on mit le feu aux distributeurs de boissons de l'entrée. Quels merdeux nous étions !

Tous les ans, on attendait avec impatience la fin du mois de mars, car

---

<sup>10</sup> Cigarettes (*SCHMÈRE* au singulier).

c'était l'arrivée des forains pour la grande foire annuelle qui durait tout le mois d'avril. C'était pour nous les plus grosses rentrées d'argent, car on aidait à monter les métiers, et les jeudis, les week-ends et pendant les vacances de Pâques, on faisait le nettoyage des manèges ainsi que la collecte des tickets.

On était considérés comme des forains, on mangeait avec eux dans les Verdines, et surtout on avait l'accès gratuit à tous les manèges. C'était la frime devant les copines quand on les emmenait dans les autos-tamponneuses, beaucoup de nos potes nous jalousaient.

On ne chômait pas pour trouver des lovés, on avait nos habitudes et la fête foraine à peine finie, on embrayait sur le 1er mai. A cette période-là, l'école buissonnière était une tradition pour nous, car nous avions besoin de deux jours pour aller cueillir du muguet, et vendre nos brins et bouquets sur les trottoirs. Un rituel annuel qui nous rapportait gros aussi.

Une année, on manqua de chance. On venait de faire dix kilomètres sur nos pélaris<sup>11</sup>, et il en restait encore autant pour arriver dans le bois où on pouvait ramasser les fleurs à la faux tellement était fourni le coin qu'on gardait secret. Ce jour-là, une pluie battante qui ne cessait pas nous fit rebrousser chemin. On était désespérés, c'était un gros manque à gagner. À notre retour en ville, je repérais devant un fleuriste une livraison de belles bottes de muguet de serre, et très vite je suggérai à Gérard d'y faire une ponction. Ce à quoi mon comparse me répondit qu'il avait eu la même idée.

À l'abri sous une porte cochère, à cinq cents mètres du magasin, très vite on s'organisa en laissant un vélo sur place au fond d'un couloir. Gérard enfourcha l'autre pélare et m'emmena sur le porte-bagages. Arrivés devant le magasin, sous le nez des passants, je m'emparai d'une grosse bassine rectangulaire contenant dix grosses bottes de magnifiques brins de muguet de serre odorants, et on se natchave<sup>12</sup>. Toujours sous cette putain de pluie, Gérard pédalait debout tel Jacques Anquetil en plein sprint, et moi tel un équilibriste, je me dandinai sur le porte-bagages en agrippant la bassine posée sur la selle... Ouf ! On arriva sous le porche, et sans perdre de temps, on fit le calcul. Dans une botte, on pouvait faire environ quinze bouquets, ce qui nous en donnerait cent cinquante (on n'était pas souvent à l'école, mais on savait compter). Afin de gagner du temps, on arrima notre butin sur le porte-bagages du pélare qu'on laisserait sur place. On décida d'aller chercher une autre

---

11 *Vélos (PÉLARE au singulier).*

12 *Partir, s'éclipser, se sauver en courant, fuir.*

bassine car il fallait battre le fer tant qu'il était chaud. Ce fut vite fait et sans encombre.

On alla alors se réfugier dans le grenier des parents de Gérard, trempés mais à l'abri pour faire nos bouquets et manger notre pique-nique.

La vente nous rapporta gros. Je crois me souvenir mille deux cents francs chacun, et on avait seulement onze ans à l'époque...

À cet âge-là, j'avais des besoins. Je fumais un paquet de gauloises par jour, je devais m'acheter mon premier vélo de course d'occasion (évidemment celui du frangin), il fallait payer la piscine, le pain viennois à la sortie, et puis les habits qui me plaisaient, du style jeans Levis Strauss appelés 501 maintenant (que je n'ai jamais quittés depuis) ainsi que les boots pointues.

On aimait bien aussi traîner à la gare pour se payer un cornet de frites ou faire les cons dans les photomaton, mais tout cela coûtait cher et avec Gérard on ne pouvait que compter sur nous.

On s'était aussi spécialisés dans le vol à l'étalage. On prenait les commandes des petits bourgeois de l'école, nos principaux clients, qui claquaient leur argent de poche en disques, outillage, maroquinerie, accessoires pour vélo, etc. À nous deux, on était les quarante voleurs et notre caverne était un vrai bazar.

Tout le monde nous appelait les inséparables, y compris les profs, et nous étions à la fois craints et respectés. Il faut dire que nous venions de la place Saint-Epvre, un des quartiers les plus malfamés de la ville et de sa banlieue, là où les flics évitaient de passer, où régnait la loi du plus fort avec une solidarité du plus ancien au plus jeune et une cohabitation égalitaire avec les Maghrébins (en majorité Algériens). Mais il fallait y être né pour y être accepté, c'était ça ma famille, on vivait dans la rue...

Mon frangin, le chouchou du vieux, ne fit jamais partie de la bande du quartier. Il ne fréquentait pas le foyer et au contraire il nous évitait, mais il était quand même respecté, il connaissait forcément tout le monde. Quand je le croisais en ville, il allait jusqu'à changer de trottoir pour m'éviter. À son entourage, il ne se vantait pas de m'avoir comme frère, il avait honte de moi mais ça m'était bien égal. De toute façon, je ne savais pas ce que voulaient dire affection, amour et sentiment, alors à ce stade-là, je n'en pensais pas moins de lui, je n'avais vraiment pas l'impression que le même sang coulait dans nos veines. Même à la maison, il ne m'adressait quasiment pas la parole.

Je me demande encore ce qu'il pouvait bien foutre de son temps libre.

Il ne pratiquait aucun sport, n'aimait pas bricoler, enfin des trucs comme ça. Sa principale passion était la lecture, il avalait pas mal de bouquins dont les collections de San Antonio et S.A.S. Nombre de fois il a essayé de m'en faire lire, mais en vain.

Il était branché musique. Surtout l'écouter, car il essaya bien d'apprendre à jouer de la guitare, mais mon vieux l'avait fracassée en la piétinant. C'est d'ailleurs le seul souvenir d'agressivité venant du vieux envers lui dont je me souviens, il ne se fit même pas claquer le beignet, même pas une petite schlague<sup>13</sup> ou un coup de shlops<sup>14</sup>. Je ne me souviens pas de ce qu'il avait fait pour énerver le vieux comme ça.

Le frangin c'est un calme, mais il aimait se défouler au baby-foot, et là je peux dire qu'il assurait grave, avec son ami Joël, ils étaient imbattables et arrivaient à jouer gratuitement toute la journée sans jamais mettre une pièce de vingt centimes dans le monnayeur. C'était donc ça qui lui prenait tout son temps !

C'est sûr, il avait l'honnêteté en lui et j'étais loin de lui ressembler, mes parents ne pouvaient qu'être fiers de lui. Il était cool mais sournois, il faisait ses coups en douce, car tous les jeunes font des conneries, donc il devait en faire ! Oui mais lesquelles ? Il savait se faire discret même face aux corvées auxquelles il avait le don d'échapper. Je ne lui en veux pas, au contraire, je dis bravo ! C'est une qualité que de se faire malin et de bonne guerre. Mais je me demande bien de quoi il pouvait se confesser quand il était chez les curés.

L'année 1968 fut mémorable avec les manifestations des étudiants sur le Cours Léopold (là où aux abords se trouvaient les facultés de lettres et de droit ainsi que le R.U). On était aux premières loges des affrontements. C'est à cette période-là que le frangin quitta l'école de marinier, un an avant de passer son CAP, car il ne se sentait pas l'âme de naviguer et il avait trouvé un boulot dans une imprimerie. Il y eut aussi du changement pour ma petite mère qui quitta l'hôpital pour travailler à la maternité régionale comme lingère. Elle retrouvait ainsi des horaires réguliers, le travail était plus pénible mais mieux payé, ce qui lui donna la possibilité de passer son permis de conduire qu'elle réussit avec brio grâce aux leçons de conduite que mon vieux lui donnait. Cette même année, elle acheta sa première voiture neuve, une Dyane couleur chocolat. Ça changea sa vie, rien que pour le temps gagné sur les trajets de son travail et pour toutes les raisons que l'on trouve normales et routinières maintenant, mais à l'époque il n'y avait pas tant

---

13 *Gifle, baffé, correction.*

14 *Chaussure.*

de femmes qui conduisaient.

Toute la famille fut bouleversée à la fin de l'année par l'hospitalisation de Michel, atteint de la tuberculose. Nous connaissions bien cette maladie qui avait été fatale à mon grand-père, et afin de ne pas m'inquiéter, les parents me faisaient croire que ce n'était pas grave, car évidemment je connaissais ce fléau qui m'avait interdit de voir mon grand-père. Ils m'avaient dit que ce n'était qu'une petite tache aux poumons, sans gravité.

L'année 1969 allait changer ma vie sur pas mal de points. Je me souviens que je venais tout juste d'avoir treize ans quand j'achetai ma première mobylette (oui je sais, je n'avais pas encore le droit de la conduire, mais cela faisait déjà longtemps que je roulais sur celles qu'il m'arrivait d'emprunter). En fait, la fête foraine se terminait et j'avais du cash plein les fouilles pour remplir celles de mon frangin qui me vendit sa Spéciale TT que le vieux lui avait offerte. Ce dernier n'était d'ailleurs pas content, mais pas parce que je n'avais pas l'âge de la conduire - en plus sans assurance ! -, mais parce qu'il était jaloux que j'aie autant d'argent. C'est dire la mentalité de ce père indigne ! Michel, toujours malade, n'en avait plus l'utilité, mais le vieux était vexé qu'il me la vende et rageait que je puisse m'offrir un tel achat. Un père normal m'aurait tout simplement interdit de rouler, mais j'ai le méchant doute qu'il espérait que je me casse la gueule avec...

Je pris aussi la décision de refuser un troisième encéphalogramme et les visites rituelles chez ce connard de médecin. Je cessais mon traitement de *Valium* que je devais avaler tous les soirs et qui n'améliorait en rien mon sommeil, et ce fut un grand soulagement pour moi.

Mais le changement le plus important eut lieu le jour où j'osais affronter mon vieux alors qu'il commençait à me taper pour je ne sais quelle raison. Après la première beigne, face à lui je sortis la chaurie<sup>15</sup> que je gardais toujours dans ma poche, en menaçant de le marave s'il me touchait encore. Ce jour-là, je lui fis fermer sa gueule. Il était tellement surpris qu'il ne broncha plus. Je ne peux pas dire s'il avait peur et je ne crois pas que c'était le cas, mais il ne s'y attendait tellement pas que je l'avais désarmé, il était bouche bée et je crois qu'il avait compris de quoi j'étais capable.

Fier de moi, je me suis natchave en claquant la porte pour aller vanter

---

15 *Serpette, couteau (CHURI, RAMOSSE, ROKMASSE)*

mes exploits à mes potes. J'attendis que ma petite mère soit rentrée pour revenir à la maison avec une certaine angoisse. Je me demandai bien ce que j'allais subir en arrivant, mais cette fois-ci, je gardai ma serpette ouverte dans la poche arrière de mon jeans, je ne lui laisserais pas le temps de me taper. Au premier geste de sa part, je lui savaterais les parties génitales et le maraverais à la gorge. Il fallait que j'aille jusqu'au bout et j'avais l'avantage de l'effet de surprise. À mon grand étonnement, le vieux était calme, assis sur sa chaise les pieds posés sur le coin de la table, se triturant les sourcils comme il avait l'habitude de le faire quand il réfléchissait. Il ne détourna même pas le regard vers moi, ma petite mère avait un sourire en coin. J'avais gagné la guerre, car jamais plus il ne me frapperait.

Les jours qui suivirent, l'atmosphère était tendue et mon vieux ne m'adressait plus du tout la parole, juste nos deux regards haineux se croisaient. J'en profitai pour avoir de longues discussions avec ma petite mère qui n'était pas mécontente de ma réaction, elle se mettait à ma place pour tout ce que j'endurais. Elle me donnait raison d'avoir agi ainsi.

J'en profitai pour lui avouer que j'en avais vraiment marre du vieux et lui faire admettre qu'elle n'était pas heureuse avec ce connard, et je réussis à la convaincre de divorcer. Elle m'avoua que cela faisait longtemps qu'elle y pensait, mais à cette époque-là ce n'était pas bien vu, elle pensait attendre que je sois majeur. À l'époque c'était vingt et un ans !

Ma petite mère alla rendre visite à mon frangin pour lui demander son avis. Il n'avait pas de jugement à apporter, c'est sûr que lui n'avait pas de reproches à faire au vieux avec sa petite vie tranquille, exceptée sa santé fragile car avant d'être hospitalisé, il avait aussi fait une jaunisse. Il ne se mouilla pas et laissa libre choix à ma mère, il prouvait encore son indifférence envers les autres. La machine était en route, ma petite maman n'avait plus d'hésitation, et mon vieux ne fit pas de difficultés pour accepter sa décision. Il prit tous les torts sur le dos, il était déconfit, et étrangement la vie coula paisiblement pendant les préparatifs de notre départ, puisqu'il était convenu qu'il garderait le logement et sa baraque. Ma mère lui laissait tout, meubles compris, et ne demanderait pas de pension alimentaire. Mon vieux était devenu calme, et surtout je découvris le sommeil sans cauchemars.

Malgré mon âge, j'avais déjà un vécu derrière moi, mais je ne gardais aucun bon souvenir du passé avec mon vieux, même pas une petite histoire sympa partagée avec lui, il m'avait juste appris la haine. Et quelle ne fut pas ma surprise quand il me tendit une pièce de cinq francs (que je n'acceptai pas, car je sentais l'arnaque) avec le culot de me

demander de rester avec lui après le divorce. Cette ordure avait cogité qu'il allait se retrouver seul et qu'il lui fallait une bonniche. Quand j'y repense, il faut être un sacré enculé pour me demander ça, et surtout ne pas avoir de scrupules, lui qui ne savait même pas dans quelle école j'étais, quel sport je pratiquais, qui j'étais vraiment. Bien sûr, il savait que je me démerdais pour faire la bouffe et il était conscient que j'étais autonome, voilà où était son intérêt. Il s'est même permis de réitérer sa demande.

Ma petite mère avait trouvé un petit appartement à Malzéville, pas très loin de notre ancien quartier. Il venait d'être rénové, la cuisine était petite mais avec eau chaude à l'évier. On avait installé un canapé convertible dans le salon qui me servait de lit, et ma mère avait sa chambre. Mais le top, on découvrait le bonheur d'avoir une douche et les WC dans l'appartement. Ça changeait la vie tout ce confort, même si on était encore à l'étroit, mais c'était provisoire. Le quartier, autour de ce petit immeuble au bord de la Meurthe, se trouvait être un endroit agréable nommé « le Jéricho ». Arboré et calme, loin des bruits de la ville, et pour me combler, j'avais un cellier pour garer ma chableuse<sup>16</sup> et ranger mon outillage.

Ce n'était pas de tout repos pour ma mère, toute cette organisation d'aménagement et les soucis à cause de la maladie du frangin. Il allait mieux, du moins il était en voie de guérison et admis dans un sanatorium. C'est à partir de cette période-là que je quittai la rue, j'étais déjà un homme et je devais préparer mon avenir. Je décidai donc avec mon complice Gérard de passer un CAP de chaudronnier. Les circonstances m'amenèrent à me retrouver interne, ma petite mère en était désolée, mais il m'était impossible de lui en vouloir, il fallait qu'elle gère des tas de problèmes sans pour cela m'abandonner, mais décidément je n'avais pas la chance avec moi, c'était comme une punition.

Malgré toutes mes absences à l'école et ma négligence à faire mes devoirs, je n'étais pas nul mais un élève moyen. J'apprenais vite quand j'étais motivé, et je me sentais prêt à apprendre et à suivre les cours sérieusement. Bien sûr, j'appréhendais d'aller à l'internat, mais il fallait que je laisse le temps à ma petite maman de s'organiser dans sa nouvelle vie, et puis sans mon vieux, je commençais à vivre normalement. Dommage, je ne pouvais pas profiter du nouveau logement.

---

<sup>16</sup> *Mobylette*.

Un soir, ma petite mère m'avoua que depuis quelque temps un mec la draguait, c'était comme si elle me demandait l'autorisation car la pauvre culpabilisait. Bien sûr, je lui conseillai d'en profiter, elle était désormais libre et personne n'avait le droit de décider pour elle, mais je compris en même temps la cause principale de mon placement à l'internat, qui lui laissait davantage de liberté.

Quelque temps plus tard, le divorce était encore en instance de procédure, mais elle profita d'une permission de sortie de mon frère pour nous présenter l'élu qui venait lui aussi de divorcer et habitait à l'hôtel. La rencontre se fit au restaurant et le courant passa bien. Sauf son prénom, c'était encore un Robert, Michel était méfiant.

J'étais heureux pour elle car elle venait de trouver le nouvel homme de sa vie. À l'entendre dire, il était génial avec elle, attentionné et gentil, moi je l'avais trouvé sympa, et ma petite mère avait l'air de revivre. Cela faisait longtemps que je ne l'avais pas vue souriante et pleine de projets...

# L'INTERNAT



Je commençais donc moi aussi ma nouvelle vie à vingt kilomètres de Nancy, dans un bled où l'internat était une ancienne caserne. Les peintures des murs étaient défraîchies et cloquaient, d'immenses dortoirs avec des barreaux aux fenêtres, des sanitaires froids et collectifs, et même pas une salle de jeux avec des activités. Bref, c'était pas vraiment accueillant et pas du tout la joie. En plus, l'établissement était à dix kilomètres du bahut et il fallait se farcir les allers et retours en bus scolaire. J'avais le cafard, Gérard ne ferait plus les trajets avec moi puisqu'il était demi-pensionnaire.

La première nuit fut agitée quand les 3ème années déboulèrent dans le dortoir pour un bizutage, mais je ne saurai jamais ce qu'ils avaient prévu de me faire subir, car eux n'avaient pas prévu que je n'étais pas du genre à me soumettre à leurs rituels. À peine les six mecs cernèrent mon lit, que je dégainai de mon jeans un gros ceinturon clouté, la boucle étant une large plaque métallique, avec une tête de mort incrustée. Debout sur le lit, l'extrémité du ceinturon enroulée autour de ma main, je fis tourner la boucle en rasant la tête de mes adversaires tout en leur prédisant que j'allais tous les fouetter s'ils ne dégageaient pas. Mes adversaires reculèrent et aucun d'entre eux n'eut le courage de m'affronter. Je leur précisai qu'il était aussi hors de question qu'ils bizutent mes compagnons de chambre.

J'avais bien commencé. Dès la première nuit je savais que j'allais être craint et respecté et toute ma chambrée m'a remercié. J'étais même vénéré et je commençai à me faire de nouveaux copains.

Le lendemain, j'étais content de retrouver Gérard pour la rentrée, étant arrivé à l'internat le dimanche soir. Il rigola bien quand je lui racontai mon aventure dans le dortoir et il dit : « Si tu veux, on va les défoncer tout de suite ». Je lui répondis de laisser tomber, que maintenant j'étais tranquille.

La semaine fut longue, d'autant plus qu'on avait cours le samedi matin, mais j'avais l'honneur que mon futur beau-père vienne nous chercher pour gagner du temps. Contrairement à mon vieux, il aimait bien Gérard, et je n'avais plus honte qu'un parent vienne me chercher à l'école.

Durant le week-end, je m'arrangeai avec ma petite mère pour ne rentrer à l'internat que le lundi soir. Je préparai des provisions, quelques boîtes de pâté, gâteaux, sucreries et cartouche de cigarettes pour améliorer le quotidien et je n'oubliai pas de prendre un cric en prévision d'une certaine liberté... Avec ma petite mère, on alla voir Michel au sanatorium. Ça avait l'air d'aller mieux, ma mère qui avait contacté son

employeur lui annonça qu'il retrouverait son travail dès qu'il serait rétabli, mais il en avait encore pour quelques mois avec des ponctions lombaires quotidiennes.

Bref le week-end passa vite et le cafard revint après les cours le lundi soir, en entrant dans cette caserne, où à notre arrivée, avant la bouffe, on se tapait une ou deux heures de permanence pour faire nos devoirs. C'était vraiment nouveau pour moi, mais je dois bien avouer que c'était impératif, surtout dans ma spécialité où on avait à faire des dessins industriels et des traçages qui demandaient parfois plus de quatre heures de boulot. Évidemment, il n'y avait pas de salle télé, aucun distributeur de boisson ou autre, la seule activité possible était de jouer au foot le jeudi.

Sinon la bouffe était bonne, et je pris rapidement quatre heures de retenue pour avoir fumé dans la cour et pour avoir ensuite répondu vulgairement au pion en le menaçant. Je récoltai finalement une colle pendant le week-end complet. Je n'étais plus à la caserne mais dans un QHS du chtar.

Ce lundi fut donc fatigant et agité, mais je n'en restai pas là. Après l'extinction des feux, je demandai à un compagnon de chambrée de dicaver<sup>17</sup> à travers la lourde vitrée, car le pion dormait juste en face de notre dortoir, et je demandai à celui qui avait son lit près de la fenêtre de dégager (le mien était près du poêle). Avec mon cric et un manche de marteau en guise de levier, je me mis à écarter deux barreaux de la fenêtre, sous les yeux ébahis de mes nouveaux potes. Mission accomplie, les barreaux suffisamment écartés, je pouvais sortir. J'allai donc m'habiller en demandant : « qui me suit ? ». Un seul eut les couilles de m'accompagner, de toute façon il s'en foutait d'être collé puisqu'il ne rentrait que tous les mois dans une famille d'accueil.

On explora donc les alentours où il n'y avait pas grand-chose à faire, la caserne étant isolée avec juste quelques pavillons, et on dut se taper deux kilomètres pour aller boire une bière dans un bar assez glauque mais idéal pour se faire servir de l'alcool en tant que mineurs. Il faut dire que j'avais le look et la tchatche pour me faire admettre, c'était plutôt mon nouveau pote qui dépareillait parmi les vieux tatoués complètement imbibés. Je leur racontai notre évasion en pénavant<sup>18</sup> yéniche<sup>19</sup> et leur expliquai d'où je venais. Je fus très vite adopté dans ce rade « Les Oiseaux », où il y avait un mainate. Je devins un client habitué par la

---

17 *Regarder, jeter un œil (DIK).*

18 *Parler.*

19 *Manouche d'Europe.*

suite.

En rentrant je ne me souviens plus à quelle heure, on avait un bon coup dans le pif et on réveilla tout le monde dans la piaule. Ensuite, on se retrouverait à trois dans nos échappées.

Ce fut long en attendant le samedi, et ce jour-là j'avais oublié ma colle, du moins je n'y croyais plus, mais à midi quand le pion me rappela ma punition en m'obligeant à monter dans le bus. Évidemment, je commençai à m'interposer jusqu'à ce que le directeur me chope et me menace d'une autre colle pour le week-end suivant, et il me fit prendre le bus direction l'internat. Comme un fait exprès mon beau père, qui devait venir me chercher, était en retard.

Je me retrouvai donc en salle d'étude avant la grille, avec les autres collés et ceux qui habitaient trop loin pour rentrer chez eux. La lourde porte d'entrée s'ouvrit violemment. C'était Robert, en débardeur qui exposant ses quarante-six centimètres de tour de biceps et une carrure imposante, ratrola<sup>20</sup> sans se présenter au pion. Son regard chouffa<sup>21</sup> la salle pour me trouver, moi au fond de la classe, je levai la main pour lui faire signe et il me dit : « prends tes affaires et on s'en va ». Il était bien énervé d'avoir poireauté devant le bahut, car il était loin de penser que je pouvais être retenu un week-end. Après avoir demandé au pion pourquoi j'étais collé, il éleva le ton en le menaçant du doigt : « toi, tu n'as pas à interdire à mon fils de fumer, et encore moins de le coller un week-end. Il n'est pas en prison et ne t'avise pas de recommencer, sinon tu vas avoir affaire à moi ». J'étais heureux, l'autre ne moufta<sup>22</sup> pas et en plus s'excusa. C'était grave la frime devant les copains, ma réputation prenait du galon. Et Robert m'avait considéré comme son fils.

Cette histoire n'eut jamais de conséquences, le pion m'avait juste dit que mes parents devaient me faire cette autorisation de fumer par écrit sur le cahier de correspondance, tout en sympathisant avec moi. Le jeudi, presque tous les internes passaient leur temps à jouer au foot et comme j'ai horreur de ce sport, je passais mon temps à discuter avec le pion, on se tutoyait et il arrivait même que je lui tape des schmariches. Mais surtout, il avait compris qu'il valait mieux fermer les yeux quand je faisais le mur, car évidemment ça se sut rapidement que je natchavais souvent, et c'est comme ça que je n'ai jamais plus été collé. Il faut savoir s'imposer.

Au bahut, avec Gérard, on avait repris du service en fabriquant des

---

20 *Arriver, venir.*

21 *Regarder, épier (faire un CHOUF, DICAV).*

22 *Protester, la ramener.*

passes à l'atelier pour ouvrir les armoires des profs et la porte des garages à vélo. Ainsi on pouvait se ravitailler en pièces détachées (rétroviseurs, carburateurs, divers accessoires, et même une fois un moteur complet). On avait trouvé une planque. Après avoir escaladé un mur qui donnait sur l'extérieur, il y avait un gros marronnier que l'on pouvait enjamber facilement, et c'est dans cet arbre qu'on planquait la camelote. Le soir, il suffisait à Gérard de grimper dans l'arbre, côté trottoir, pour récupérer le matos.

Au bahut, le concierge et le directeur crurent toujours que les voleurs venaient de l'extérieur, alors le garage à pélaris devint une cage fermée. On était grindos<sup>23</sup>, mais pas à court d'idées. J'étais devenu responsable du magasin à l'atelier, où il n'y avait qu'à se servir pour remplir nos sacs et les poches de nos bleus de travail de divers outils. Pour nous c'était un jeu d'enfant.

Il fallait aussi garder notre réputation. À la récréation, quelques 3ème année squattaient et contrôlaient les sanitaires qui servaient de fumoir, et ils en profitaient pour taxer les plus jeunes. Avec Gérard, on allait y remédier. Lui ne fumait pas et ne buvait pas non plus, mais il était solidaire, une bagarre n'étant pas pour lui déplaire, il fallait garder la forme.

L'heure de la récréation sonna, et ce fut à nous de jouer. Pendant que Gérard se plaçait à côté de la porte d'entrée à l'intérieur des sanitaires, là où se trouvaient ceux qui faisaient le guet, je me dirigeai au fond près du radiateur où les caïds trônaient. Comme prévu, un narvalo<sup>24</sup> me demanda de dégager de leur espace et voulut me taxer des schmariches, mais il eut à peine le temps de finir sa phrase que je lui mis ma tête dans sa gueule, et ne lui laissant pas le temps de réagir, je lui envoyai un coup de savate dans le ventre pour le plier en deux. Je l'empoignai et le fis mettre à genoux en lui posant sa tronche dans les pissotières. Je tirai alors la chasse d'eau tout en l'insultant, le sang qui coulait de son blase rougissait la pisse dans l'écoulement, et il me supplia de le lâcher. Aucun de ses potes n'osèrent broncher. Pendant ce temps, Gérard jouait de la savate et des poings avec deux autres gadjos<sup>25</sup>. Un était au sol, le suppliant d'arrêter de taper en se protégeant la tête de ses mains, et l'autre se prenait des rafales de poignée d'os dans la tête. La cloche de la reprise des cours retentit, alors tranquillement nous rejoignîmes les rangs dans la cour sous les regards d'une bonne partie des élèves qui avaient été spectateurs. Le territoire était à nous, mais tout le monde

---

23 *Se faire avoir, se faire choper, se faire arrêter par les flics.*

24 *Fou, pas net, pas normal, con (NARVÉLO, NARRICHE).*

25 *Non gitan, (GADJI au féminin)*

pouvait désormais squatter les sanitaires sans contrainte, sauf la petite bande d'enculés de 3ème année qui n'osa plus y entrer.

# ADIEU L'AMI

Le samedi 10 octobre 1970, Robert vint nous chercher, comme d'habitude, à la sortie du bahut. Il déposa Gérard rue du Tapis Vert (par coïncidence, en face de chez le ferrailleur qui nous rachetait les métaux), car ses parents avaient aussi quitté la place Saint-Epvre, et je lui donnai rendez-vous l'après-midi pour venir visiter notre nouveau logement. C'était une première pour moi, je pouvais enfin inviter des copains à la maison.

J'attendais donc sa venue en présence de ma petite mère, et j'étais impatient de lui montrer le gourbi qui me servait de garage et d'atelier, mais il tardait. On s'inquiéta même quand on entendit la sirène des pompiers retentir de l'autre coté de la Meurthe, puis encore une fois trente minutes plus tard.

En fin d'après midi, j'étais déçu de ne pas le voir arriver. Quand on sonna à la porte, c'est ma petite mère qui alla ouvrir. Raymonde, la mère de Gérard, se jeta dans ses bras pour l'enlacer tout en sanglotant, elles se connaissaient bien sans être vraiment copines. Je ne comprenais pas bien ce qu'elle disait, elle avait du mal à parler et je n'étais pas sûr de bien entendre qu'elle annonçait la mort de Gérard, pourtant elle le répéta plusieurs fois. Je m'assis et restai figé sur la chaise. Je n'y croyais pas, mais je repensais aux sirènes des pompiers du début d'après midi, c'était pour lui.

Je me mis à sangloter à mon tour, on était enlacés tous les trois, les visages trempés de larmes.

Raymonde nous raconta qu'il avait été écrasé par un bus. Je venais de perdre mon frère.

Le lendemain, on eut plus de détails. Pour venir, Gérard s'était fait accompagner par Jean-Paul, un ancien pote à mon frangin. Ils roulaient vite sur la mobylette et en abordant le carrefour, la Flandria qui n'avait plus de frein avait refusé la priorité au bus. Gérard, qui ne portait pas de

casque (à l'époque ce n'était pas obligatoire), fut projeté la tête la première contre le bus.

Il perdit la vie pendant le transport à l'hôpital. En fait, le chauffeur du bus ne s'était pas rendu compte de l'accident, il s'était donc arrêté cinquante mètres plus loin quand les passagers lui avaient crié de le faire, mais personne n'avait vu qu'ils étaient deux sur la chableuse. C'est pendant que les schmitts<sup>26</sup> faisaient le constat qu'ils découvrirent le corps de Jean-Paul sous le bus. Il avait été traîné la tête coincée entre le châssis et le pot d'échappement. Il paraît qu'il est mort sur le coup. Gérard lui, un mois plus tard jour pour jour, aurait eu quatorze ans...

Coincidence bizarre, aujourd'hui lundi 3 octobre 2011, à ce moment même où j'écris ces lignes, nous sommes le jour de la Saint Gérard...

Suite à ce drame, ma petite mère, qui aimait bien Gérard, fut fortement choquée et se retrouva alitée une semaine sans pouvoir parler. Comme je regrettais d'avoir vu Jean-Paul à la morgue car je gardais en souvenir son visage défiguré par les brûlures du pot d'échappement, je n'allai pas voir une dernière fois mon frère Gérard qui restera toujours dans mes pensées. Je conserve dans un tiroir de la cuisine un porte-clés représentant un extincteur, qu'il m'avait donné la veille du drame, ainsi qu'un petit tournevis avec un manche en plastique et l'inscription Bonux, un des petits cadeaux qu'on avait dans la lessive. Et comme s'il avait eu un pressentiment, il m'avait aussi donné une de ses photos.

À mon retour au bahut, j'eus la compassion de tous les professeurs, ainsi que des élèves. J'avais du mal à supporter cette peine qui m'accablait, et je décidai de vendre ma chableuse pour la changer contre une mobylette plus petite, une 102 Peugeot, ce qui rassura ma petite maman. Je gagnais au change car je m'en offris une neuve.

Je me fis de nouveaux amis, car tous mes potes de la place Saint-Epvre étaient éparpillés suite à la réhabilitation du quartier. Je changeai de secteur pour aller sur Tomblaine, une banlieue où vivaient essentiellement des manouches mêlés avec des délinquants de mon genre. J'en connaissais déjà quelques-uns. C'était aussi le fief de Robert, il y avait passé toute son enfance et connaissait tout le monde, il y avait bonne réputation.

Dans un autre genre d'amis, je revoyais aussi Patrice, avec qui j'avais sympathisé pendant le voyage en Angleterre, et depuis je passais le voir

---

26 *Flic en uniforme, policier (KLISTÉ)*.

de temps en temps. J'en profitais pour prendre des bains chez lui, je m'étais d'ailleurs fait chopé par son beau-père qui m'avoua des années plus tard qu'il regrettait de m'avoir viré de chez lui car il avait appris par la suite que chez moi on n'avait pas de salle de bain. Il faut préciser que ce jour-là, Patrice avait sorti le Ricard, alors je me mets à sa place.

Je retrouvai aussi mon cousin Patrick que j'avais perdu de vue. Mon oncle et ma tante (du côté maternel) ne fréquentaient que très rarement mes parents à cause de mon vieux, et ils avaient interdit à leur fils de me fréquenter, car ils ne voulaient pas qu'il finisse voyou comme moi. Je ne leur donnais pas tort, c'est vrai que j'avais déjà eu l'occasion de l'entraîner dans de petits larcins, à faire des cascades en vélo, ou encore à l'initier au tabac, tout en lui apprenant le langage de la rue et le maniement de la serpette. Alors on se voyait en cachette.

Sacré Patrick, il était incapable de mentir et il se faisait toujours gauler quand il me retrouvait. J'avais beau lui remplir la bouche de réglisse pour enlever les odeurs de tabac, il n'arrivait pas à nier qu'il avait passé la journée avec moi. On s'entendait bien tous les deux et il était accepté par mes potes, avec moi il s'évadait volontiers d'une éducation stricte et quasi-militaire. Ça valait le coup d'écopper d'une punition contre un bon moment passé à faire quelques conneries. C'est un mec bien, le cœur sur la main, d'une gentillesse inégalable, même s'il ne sait pas tenir sa langue. Je ne pouvais pas lui en vouloir de me balancer. À vrai dire, il me faisait plutôt rire parce qu'il est doté d'un certain humour et d'une maladresse à la Pierre Richard, ce qui l'amenait assez souvent à l'hôpital pour des bras cassés, clavicule ou autres trucs dans le genre, au point qu'il s'était fait interdire de rouler en vélo pendant un bon moment.

Je le retrouvais donc un peu plus souvent. Une meilleure relation s'était installée avec mon oncle et ma tante, seule Sylvie ma petite cousine devait m'éviter et Raymond son père surveillait de près.

Je commençais aussi à avoir une sérieuse relation avec une de leur voisine, Cécile, une petite bourgeoise à qui j'avais tapé dans l'œil, et la minette ne me laissait pas indifférent. J'avais déjà eu une petite expérience à l'âge de douze ans avec une certaine Marie-Christine qui m'avait fait découvrir les galoches et le tripotage de nichons. Je dus me battre pour avoir cette fille qui frayait avec un certain Coco, déjà tatoué de partout. J'appris plus tard que, vexé d'avoir perdu le combat, il voulait me fouetter à la chaîne de vélo avec l'aide de sa bande. Mais ils s'étaient tous dégonflés en apprenant qu'ils devraient affronter la bande de la place Saint-Epvre.

Les mois passaient, à l'école j'assurais dans mon travail, j'étais un bon élément, surtout doué en atelier, en traçage et dessin industriel. J'entretenais aussi une bonne relation avec mon beau-père que j'apprenais à connaître. Il travaillait à la chaufferie dans la même maternité que ma mère. Comme il faisait les trois-huit, il avait du temps pour d'autres chaves<sup>27</sup>, ferrailleur et puisatier. Pour ce dernier, il était très sollicité et je découvris ce dur labeur en l'aidant à remonter les seaux de terre des puits qu'il creusait à la pioche, ça me faisait de l'argent de poche et ça me mettait en forme physiquement. Il faut dire que j'avais arrêté de faire du sport car n'ayant plus trop le temps. On se comprenait tout en parlant le même langage, car ses potes étaient en partie des gitans et yéniches qu'il fréquentait à Tomblaine, justement où je traînais. Il connaissait donc la plupart des parents de la bande. On rigolait bien quand on avait des discussions en manouche devant ma petite mère qui n'entravait<sup>28</sup> que tchi<sup>29</sup> à ce qu'on pénavait. Elle était heureuse de nous voir ensemble, il était tout autant attentionné avec moi qu'avec elle.

Ça faisait à peine six mois qu'on occupait le petit logement au Jéricho, et notre vie allait changer quand ma mère m'annonça, à mon retour d'internat, que le divorce était prononcé. Avec Robert, ils allaient acheter une maison à Jarville-la-Malgrange, une banlieue de classe moyenne qui, à mes yeux faisait plutôt chic, pas très loin de la Cali, une cité où j'avais des potes.

Tout alla très vite, on emménageait à peine que les bonnes nouvelles se succédèrent. Michel était guéri et libéré du sanatorium.

Bien sûr, il y avait beaucoup de travaux à faire, c'était un petit immeuble composé de deux appartements sur deux niveaux. Le rez-de-chaussée serait composé du salon et de la cuisine, il donnait sur le jardin, et au premier étage deux chambres, une pour les parents, l'autre pour Michel, et une pièce réservée à ma petite maman qui rêvait d'avoir un coin à elle. Moi, j'aurais mon domaine aménagé dans les greniers. Que du bonheur !

Au début, c'était un peu le camping et je devais finir l'année à l'internat, carrément déçu mais compréhensif, car je n'avais pas d'autre choix que de patienter quelques mois. Je savais que l'année suivante, ce serait fini, alors encore un dernier effort !

---

27 *Travail, job (Abrégé de CHAFRAV).*

28 *Comprendre, entendre.*

29 *Rien, que dalle.*

Robert connaissant beaucoup de monde, dont des entrepreneurs et artisans, et les travaux avançaient vite. Le frangin avait repris son boulot d'imprimeur et je finis l'année scolaire avec brio pour mon passage en 2ème année. Les vacances étant, je finis les travaux de ma chambre. Ils étaient déjà bien avancés puisqu'il ne me restait plus que les finitions, avec la responsabilité et la chance de les faire à mon goût. Grâce à mon vieux, j'avais acquis une certaine dextérité en peinture et tapisserie, ainsi qu'en toutes sortes de bricolage, menuiserie et électricité. J'avais donc mon domaine à moi tout seul, comme un gosse de riche, avec une belle entrée aménagée en petit salon, et une grande chambre de vingt mètres carrés avec chauffage central. C'en était fini des corvées de charbon. On m'avait offert un beau meuble de rangement avec un secrétaire intégré sur lequel j'allais pouvoir faire mes devoirs. Des posters des Rolling Stones étaient accrochés aux murs et plafonds (car c'était mansardé) et des spots tamisaient à mon gré l'ensemble de la pièce, certains de couleur s'allumant au rythme de la musique. Pour parfaire le tout, le sol était recouvert de moquette, ce qui était un réel luxe pour l'époque. J'étais aux anges... Dans mon paradis.

Pendant ce temps-là, Robert avait attaqué de gros travaux en construisant avec ses potes une extension pour l'aménagement d'une grande salle de bain avec baignoire, ça ne chômait pas, des cloisons abattues un peu partout, l'installation d'une magnifique cuisine intégrée en bois massif, bref la rénovation totale. Dans le jardin, il y avait une buanderie et un grand sellier qui deviendrait mon atelier. Robert aménagerait le sien dans la cave. Et le top ! On se ferait installer le téléphone. Bien sûr dans ces années-là, il fallait attendre plusieurs mois car, pour ouvrir une ligne, il fallait qu'il y ait au moins cinq demandes d'abonnement dans la même rue.

Je prenais aussi un peu de bon temps. Au bahut, je m'étais lié d'amitié avec Denis qui faisait partie de la bande des Ensanges, un quartier de Tomblaine. On avait pas mal de copains en communs et par coïncidence, Robert connaissait bien son père et sa mère était la chef de la mienne.

La bande au complet, on n'était pas loin de la vingtaine. Ça impressionnait les automobilistes quand on se déplaçait en chableuse, on envahissait la chaussée toute entière en parcourant les routes aux alentours de la ville, faisant des haltes à chaque bar des villages. Mais nous n'étions pas du style à semer la terreur, même si on faisait peur à beaucoup. Au moins, personne ne nous emmerdait.

On était plutôt une bande de jeunes qui se fendaient la gueule, bien sûr un peu bruyants, vu le nombre et les pétarades des pots d'échappement trafiqués.

J'avais pris ma première cuite à l'âge de onze ans avec de la mirabelle, mais ce fut exceptionnel, alors qu'à quatorze ans ça devint systématique. On bannissait le jus d'orange, à l'époque les tenanciers de troquet servaient de l'alcool aux mineurs, même si parfois il y avait des contrôles de schmitts, en particulier chez Antoine, un petit bistrot au bord de la Meurthe à Tomblaine. Quand il y avait une descente de flics, on avait le temps de les voir débouler sur la seule route d'accès, et le patron nous planquait dans sa cuisine.

Pour ne pas dépareiller dans le groupe, j'avais échangé ma mob contre une Flandria. C'est sûr que ma petite mère n'était pas ravie, d'autant plus que c'était la même qui avait tué Gérard. Il faut parfois conjurer le sort !

Toute l'année on organisait nos boums dans des garages, bien souvent dans des box, mais quand on avait des vacances, on avait alors la chance de se faire prêter une grande maison à Tonnoy, un bled à trente kilomètres de Nancy. Elle appartenait aux parents d'un pote qui avaient confiance en nous, une bonne majorité de la bande avait l'autorisation de découcher et on y restait plusieurs jours à s'alcooliser grave, jusqu'au jour où on se retrouva tous au tribunal pour dégradations de mobiliers urbains. Je garde encore en souvenir une photo. Je m'étais payé le culot de la prendre quand les gendarmes avaient déboulé dans notre villégiature pour nous appréhender.

Dès l'âge de quatorze ans, j'eus le droit de découcher, depuis lors je n'ai d'ailleurs plus passé de réveillon de Noël et Nouvel An en famille. C'était la liberté totale, il est vrai que j'étais déjà mature et débrouillard, ma petite mère avait confiance en moi, et elle n'osait pas contrarier mes désirs de liberté, elle voulait que j'en profite, sûrement pour m'aider à oublier les maltraitances de ma jeunesse ainsi que cette putain d'année à l'internat. J'avais d'ailleurs toujours refusé d'aller en colonie de vacances, Michel y était allé une fois mais il n'avait pas apprécié, alors ma petite mère ne nous forçait pas à faire ce genre de loisir, surtout qu'elle n'avait pas un caractère autoritaire envers ses enfants, c'était une cool.

Un de mes plaisirs favoris était de rouler pendant des kilomètres en mob. J'adorais m'évader en organisant des week-ends au bord de l'eau, dormant à la belle étoile autour d'un feu de camp. Je n'ai jamais fantasmé sur le statut de chef car je suis pour l'égalité, mais j'ai toujours aimé organiser des boums, des sorties, des jeux de piste ou des défis de cascades en chableuse. J'étais casse-cou, l'aventure était une passion. Tout jeune, je construisais déjà des cabanes dans les bois avec Gérard, on adorait faire griller des saucisses au feu de bois et je ne perdis jamais cette habitude, je connaissais tous les environs de la ville à trente

kilomètres à la ronde. La mob nous permettait d'aller plus loin et de changer de département, j'avais l'impression d'être un baroudeur ou un homme des bois...

# FINI L'INTERNAT



Je n'appréhendais plus la rentrée des classes et j'étais d'attaque pour commencer l'année, désormais demi-pensionnaire. Au fil du temps, je devenais plus cool envers les autres, j'évoluais en étant moins agressif, et comme j'étais craint, je n'avais plus à me battre. J'avais souvent influencé des potes en les entraînant à faire des conneries, mais je ne me considérais pas pour autant comme un caïd, j'étais plutôt un meneur, déconneur et farceur. Considéré comme indiscipliné par les profs, ils étaient tolérants envers mes agissements car j'étais tout de même bon élève, faisant partie des mieux notés, sans pour cela fayoter. Alors quand j'enfermai un lèche-cul dans un placard, les profs fermèrent les yeux. Un jour, à l'atelier, je coinçai la main d'un narvalo dans un étau tout en l'étranglant, car il avait déjà emmerdé quelques faibles et jouait les gros bras, il voulait le pouvoir et m'avait défié en m'insultant, ses cris de douleur causés par sa main coincée entre les deux mâchoires de l'étau avaient créé l'attroupement de deux classes autour de l'établi et sa tête avait viré au rouge vif suite à la strangulation. Je l'humiliai en le traitant de fiotte et exigeai ses excuses, le prof s'était joint à la foule sans mot dire, il savait que je défendais les faibles et me laissa faire en restant simple spectateur.

Mes pensées devenaient non violentes, mais il ne fallait pas me provoquer, sinon je ripostais immédiatement. En général, je ne laissais jamais finir la phrase de mon adversaire. Il faut toujours taper le premier, ce sont des réflexes qu'on ne perd pas, plus tard j'arriverais à les maîtriser.

J'avais été jusqu'à dessiner sur ma blouse en coton bleu un poing fermé avec les deux doigts en V, et le symbole « Love and Peace ». Très jeune, j'étais fan de rock and roll des années 50 et 60 et de Johnny, mais j'avais découvert les Rolling Stones, Led Zeppelin, Deep purple, Hendrix et autres du genre, que j'affichais également sur mes bleus de travail, ainsi que sur toutes les couvertures de mes cahiers. Les tuyaux de poêle des jeans avaient été remplacés par des pattes d'éléphant et les tifs devenaient de plus en plus longs, cependant je ne me considérais pas comme un baba cool de l'époque.

L'avantage d'être demi-pensionnaire, c'était d'avoir la liberté de sortir du bahut quand un prof était absent, contrairement à un interne qui se coltinait des permanences avec interdiction de sortir. En plus, je m'étais dispensé de sport dans mon cahier de correspondance. Celui-ci était resté inconnu de ma petite mère, puisque dès la première année, c'est moi qui le remplissais avec une écriture différente de la mienne, et une signature à ma façon. Cela me permettait d'aller jouer au flipper et boire une bière au café du coin. Encore une petite combine...

Ma dernière année scolaire se passait bien et un heureux événement arriva dans la famille, ma petite maman m'annonça qu'elle était enceinte, j'en étais ravi. Tout le monde était aux petits soins pour elle pendant sa grossesse. J'appris que j'allais avoir une petite sœur, les débats et les projets ne manquaient pas dans la famille pour choisir son prénom et préparer sa chambre qui avait été celle de Michel.

Je trafiquais de moins en moins. Il faut dire que les soirs je n'avais plus le temps de sortir, en effet, mes devoirs me prenaient trois à quatre heures, dessins industriels et traçages destinés à faire les plans et développements des pièces métalliques qui seraient formées en atelier. Avec Denis, on avait quand même trouvé l'astuce, on s'entraidait afin de se soulager un peu de ce lourd travail, et une fois sur deux, l'un faisait les devoirs de l'autre car une fois les calculs terminés, la reproduction du traçage ne prenait qu'une petite heure. Nos profs l'avaient bien remarqué, mais comme nous avions le même niveau et que nous faisons partie des meilleurs, ils fermaient les yeux. Cela dura ainsi jusqu'au jour où je me suis fait exclure, un mois avant le CAP, pour indiscipline. Mon prof d'atelier, un ancien compagnon qui m'aimait bien et appréciait la qualité du travail que je réalisais en atelier et en technologie, s'arrangea avec le directeur en me faisant réinscrire une semaine avant l'examen, car étant donné le matériel et l'outillage indispensable en atelier, il était impossible de me présenter en candidat libre.

Je ne le déçus pas puisque je fus le troisième mieux noté de toute la Lorraine, le second étant Denis avec un demi-point de plus que moi, et le premier un Strasbourgeois d'un autre bahut. Notre prof d'atelier était vraiment fier de nous, tout autant que le directeur qui avait accepté de me réintégrer.

Sauf que j'avais été recalé à l'écrit pour avoir rendu feuille blanche en math, m'étant absenté pour aller au bistrot. Il faut dire que dans cette matière, j'avais arrêté de suivre les cours quand on était arrivé aux équations, auxquelles je ne panais vraiment rien. Bah ! On ne peut pas être bon en tout !

Cela n'a d'ailleurs jamais été un handicap dans ma vie professionnelle, le principal étant d'être bon en calcul, fractions et géométrie. Quant aux autres matières, je regrette particulièrement de ne pas m'être intéressé aux cours d'anglais et d'histoire. En ce qui concerne les langues étrangères, je tentai par la suite de m'y atteler mais en vain, ce qui ne m'empêche pas de baragouiner un peu dans tous les pays pour demander mon chemin ou pour me nourrir, mais il est sûr que dans ces conditions, les échanges culturels sont difficiles, à mon grand regret. Malheureusement, je suis vraiment nul dans ce domaine,

je n'arrive pas à mémoriser et surtout je n'ai pas l'ouïe pour comprendre une langue étrangère.

Quant à l'histoire de la France et des autres pays, je m'y suis intéressé petit à petit. Avec l'âge, ma curiosité m'amènera à me documenter en visitant des musées, ce que je détestais faire avec l'école, ou par le biais de diverses lectures et reportages télévisés. Je m'intéresserai aussi à l'histoire de l'art, aux religions et à la politique sans m'en rendre vraiment compte, au gré de mes rencontres et des conversations avec des personnes compétentes que j'eus la chance de côtoyer au fil de ma vie. Maintenant, tout va plus vite, grâce à internet on peut aborder un sujet rapidement dans tous les domaines.

Mais à quinze ans, il est clair que j'avais encore beaucoup de lacunes par rapport à certains jeunes de mon âge issus d'un autre milieu social que le mien. Mais à cette époque-là, je n'en étais pas conscient et j'étais surtout inconscient de l'importance d'avoir un minimum de culture. Une chose est sûre, j'étais content d'en finir avec l'école, et impatient de rentrer dans le monde du travail. Je n'étais pas le seul, avec Denis on fit un beau feu de joie avec tous nos cahiers et on arrosa ça à la Pelure d'Oignon. L'école, c'est fini !

# INDÉPENDANCE

Je devais donc d'ores et déjà décider de mon avenir, et ce n'était pas chose facile. Grâce aux notes obtenues au CAP que plusieurs entreprises avaient consultées, je reçus par trois fois des propositions d'embauche de Nordon, une des plus grosses industries en chaudronnerie de la région.

Malgré la persévérance et les motivations qui m'avaient permis d'apprendre ce métier, je n'avais pas envie de me diriger dans cette voie, devenir soudeur ou chaudronnier ne m'emballait pas, que ce soit dans des ateliers d'usine ou sur des chantiers, et encore moins m'enfermer dans un bureau en travaillant en tant que traceur ou dessinateur industriel. Je repensais aux profs de dessin qui m'avaient conseillé l'école des Beaux-Arts, mais dans un milieu défavorisé, les moyens financiers manquent, je pense que j'aurais été capable de rattraper le niveau scolaire nécessaire, mais très honnêtement je ne m'en sentais pas le courage. Psychologiquement parlant un gosse d'ouvrier ne peut pas avoir la prétention de faire un métier d'art. Sorti de 5ème de transition, j'avais le niveau pour rentrer au lycée et prétendre à passer le Bac, alors le conseiller d'orientation m'avait suggéré de me diriger vers le métier de décorateur ou de chaudronnier. Je ne sais pas encore aujourd'hui sur quels critères il s'était basé, mais c'est sûr que demander à un gosse de douze ans de choisir une profession est de la parfaite inconscience. Peut-être que le monde de la décoration m'aurait été plus approprié, c'est ce que je pense aujourd'hui, le métier de designer est à la mode. Chaudronnier m'apportait diverses possibilités comme par exemple, redresser des tôles et les souder, et alors devenir carrossier me vint à l'esprit. À cette époque-là c'était une profession reconnue et valorisante.

Je n'avais pas encore seize ans, mais je ne craignais pas d'aller seul, sans ma mère, présenter une première candidature spontanée dans un garage chez un concessionnaire Opel. En guise de CV, j'avais tout

simplement apporté mes notes du CAP et les trois propositions d'embauche que j'avais reçues. Ma tchatche et ma motivation pour bosser dans le milieu automobile avaient convaincu le directeur et le chef d'atelier. L'affaire fut conclue et je me retrouvai à l'essai comme tôlier-formeur en carrosserie automobile.

Je me plaisais bien, l'ambiance était bonne, j'apprenais les techniques et les ficelles du métier avec un vieil alcoolique plus très loin de la retraite mais artiste en ce domaine, et un autre plus jeune qui devait avoir dix ans de plus que moi, tout aussi bon dans le métier.

En tant que chaudronnier et très habile de mes mains, j'étais doué pour redresser les tôles, ce qui se trouve être la base de la profession, ainsi que pour les techniques de réparation et démontage des véhicules. À force de démonter des vélos et des moteurs de mobylettes, j'avais acquis une certaine expérience à manier les clés à pipe et autres outils de garagiste.

Mon essai de trois mois aboutit à un CDI. J'amenai aussi un petit plus à l'entreprise quand je remarquai que c'était un ferrailleur qui venait régulièrement récupérer les vieux moteurs et toutes les pièces de carrosserie, et comme il se déplaçait, en échange il ne payait pas la ferraille. J'allai donc voir le directeur pour qu'il me confie la responsabilité de débarrasser et revendre moi-même les métaux et la ferraille. Ainsi, je pus constituer une cagnotte destinée à l'ensemble des ouvriers.

Bien sûr je n'étais pas bête au point de tout partager, après tout, tout travail mérite salaire et je coupai la poire en deux. Ça rapportait pas mal avec des livraisons tous les quinze jours chez le récupérateur que je connaissais depuis mon enfance. Mes collègues étaient ravis d'avoir le casse-croûte du matin et en été des boissons fraîches grâce à mon initiative. Je réussis même à emmener tout le monde au restaurant, y compris le chef d'atelier et le directeur, pour un repas de fin d'année. J'étais apprécié par tous pour cette action, mais également pour mon humour et ma convivialité. Même les apprentis m'estimaient pour ma façon d'agir envers eux, car j'étais bien le seul à ne pas leur donner le balai, je les dispensais de ce temps de nettoyage pour les laisser apprendre le métier, et c'était donc moi qui balayais mon poste de travail.

J'avais offert ma première paie à ma petite maman qui était contente pour moi, mais surtout elle était fière de son fils, qui finalement, s'en était bien sorti après un parcours scolaire très mouvementé.

Les bonnes nouvelles n'arrivant jamais seules, la naissance de

Christine ne se fit pas attendre et quelque temps plus tard, le frangin nous annonça son projet de mariage avec Martine, une future belle-sœur avec qui je m'entendais bien. Ils s'étaient fiancés dans les règles avec tout le tralala. Le frangin s'était encore fait chouchouter par le vieux qui lui avait offert le permis de conduire et sa première voiture, une R8. Mes rapports avec Michel s'étant améliorés, on se rapprocha mutuellement comme de vieux copains, le dialogue s'était installé entre nous, et à ses yeux je n'étais plus le petit voyou. À suivre...

J'avais une vie toujours hyperactive entre mon boulot, mes jobs avec Robert, les sorties que je partageais entre la bande des Ensanges et Patrice qui devenait mon ami, bien que mal accepté par la bande. Il faut dire qu'il dépareillait avec son look baba, on se moquait de sa moumoute en peau de chèvre, ses lunettes à la John Lennon et même s'il s'initiait à notre langage, il n'avait pas notre mentalité. Personnellement, ça ne me dérangeait pas, je n'ai jamais jugé quelqu'un sur son apparence, j'ai toujours été curieux de connaître les pensées des autres quelles que soient leurs origines et leurs cultures. Il est bien connu que « l'habit ne fait pas le moine ». De plus, avec lui je rigolais bien, on avait le même humour, allant du deuxième degré au délire, parfois enfantin. Avec lui je m'évadais les week-ends en allant faire du camping sauvage, on partait en mob à l'aventure, on traînait en ville à l'affût des filles, et on faisait partie d'une troupe de théâtre amateur « Graffiti ». Il tentait de devenir comédien et moi je m'occupais de la régie en bricolant des décors, mais sans conviction, ce n'était pas trop mon truc. Toutefois cela me permettait de découvrir d'autres gens d'un autre style, intello et baba cool. Je trouvais ça plutôt intéressant, j'apprenais des trucs sur un monde tellement différent du mien. Histoire de voir, je montai même sur les planches avec Patrice, dans une MJC où l'on reprenait un sketch des Frères Ennemis. Bof ! Les applaudissements ne m'excitaient pas plus que ça.

Avec la bande, on traînait plutôt dans les bars à jouer au billard et au flipper, on allait guincher<sup>30</sup> dans les bals populaires qui finissaient malheureusement toujours en bagarre. Avec le temps, mois après mois, nous étions de moins en moins nombreux, nous ne formions plus qu'un petit groupe. Denis avait aussi été sollicité par Nordon, mais il avait opté pour travailler avec son père à Air Liquide, qui avait comme seul rapport avec la chaudronnerie les bouteilles d'oxygène et d'acétylène qui alimentent les chalumeaux. Décidément, l'industrie métallurgique ne pouvait pas compter sur nous. Personnellement je n'ai jamais regretté ma décision.

---

30 *Danser, faire la fête.*

Quasiment tous travaillaient dans des domaines différents, certains dans le bâtiment, d'autres dans l'imprimerie ou la mécanique, et deux devinrent flics. Desproges aurait dit : « Etonnant ! Non ? ».

Au fil des jours et des mois qui passaient je me retrouvai avec d'autres comparses et piliers de bar d'un autre genre, liés avec le grand banditisme et en majorité de quinze à vingt ans mes aînés, dont Daniel, qui était en permission dans l'attente de sa libération. Il finissait de purger une peine de dix-sept ans pour braquage de banque et il me présenta son ami de cellule, Raymond, avec qui il s'était fait la belle de la prison de Metz quelques années auparavant. Ce qui leur avait coûté d'être enfermés dans les quartiers de hautes sécurités (les QHS qui faisaient polémique dans le milieu).

Je me faisais aussi un peu de blé en effectuant des petits chantiers de peinture et tapisserie, je le faisais bien sûr pour l'argent, mais toute ma vie j'ai pris plaisir à m'intéresser à la décoration et à toutes les professions relatives à ce domaine, telles que la menuiserie ou la ferronnerie.

Mais mon métier de carrossier devenait une passion et je fus très vite promu ouvrier qualifié, ce qui n'était pas négligeable financièrement. Je fus vite repéré et apprécié dans le monde de l'automobile, ce qui me permettait de faire des heures supplémentaires chez de petits garagistes et bien sûr, dans cette profession, on est souvent sollicité par l'entourage. Bref, je ne dormais pas beaucoup, mais je n'en ressentais pas le besoin, mes soirées se terminaient à trois ou quatre heures du matin et il m'arrivait même d'aller au boulot directement sans dormir. Il me suffisait de faire une petite sieste dans les chiottes, assis sur le trône, ou couché sous une voiture en ayant comme complice Denis (un autre) qui faisait le guet. Il avait été embauché peu de temps après moi, il était lui aussi voyou et j'allais me lier d'amitié avec lui.

Peu à peu, je découvrais donc le monde du travail, avec ses législations. Il faut dire que je ne m'intéressais pas au monde extérieur et à la politique. J'étais même ignare, je ne regardais plus la télé depuis longtemps et n'écoutais que très peu la radio, je ne suivais donc pas les informations et ça ne m'intéressait pas. J'appris donc sur le tas à défendre mes droits et à faire reconnaître mes valeurs au jour le jour et au fil de mes besoins. Je savais à quel moment je devais taper du poing (mais cette fois au sens figuré) sur un bureau pour demander une augmentation, car je ne craignais pas ma hiérarchie. À ce sujet, j'avais d'ailleurs la haine contre cette injustice d'être ponctionné de vingt-cinq pourcent sur mon salaire jusqu'à ma majorité, qui heureusement depuis peu, était passée de vingt et un ans à dix-huit ans.

Dès l'âge de 17 ans, je me fis émanciper afin d'être totalement libre. Il faut dire que mes allées et venues tard le soir, ou plutôt à l'aube, fatiguaient et perturbaient mes parents, réveillant ma petite sœur. Souvent, je rentrais en croisant Robert qui commençait le travail à quatre heures du matin, et le dimanche je me levais à midi, bref, la tension montait.

J'emménageai donc dans un F2, pas très loin de chez mon frangin (qui s'était marié), au troisième étage d'un petit HLM de sept étages. Ce n'était pas mon genre d'accumuler tout le fric que je gagnais sur un livret de caisse d'épargne. J'étais plutôt du genre à être à sec en fin de mois, mais j'avais prévu le coup en équipant mon chez moi modestement avec le strict nécessaire.

J'étais dorénavant totalement indépendant... Sur les conseils de ma petite mère, je faisais des enveloppes pour assurer le loyer, l'électricité et de quoi payer les factures principales. Je précise qu'à cette époque-là, notre paie nous était versée en espèces par le comptable en début de mois, avec un acompte vers le 20... J'ai toujours aimé avoir du cash ! Même à ce jour, je ne peux pas vivre sans avoir une liasse de biftons dans mes fouilles, je ne supporte pas d'être à sec.

Je ne restai pas très longtemps seul dans ma garçonnière. Mon appartement était devenu un squat, pour le malheur des voisins qui m'envoyaient régulièrement les flics pour tapage nocturne. Je donnais la pièce à la voisine pour laver le palier à ma place car c'était à tour de rôle. Elle avait inscrit en gros à la craie « SALE » avec une flèche désignant ma porte d'entrée, alors j'avais inscrit « PROPRE » devant la sienne, et j'avais chopé son mari qui me demanda juste un dédommagement pour payer la lessive. Le deal me convenait.

Pour la petite histoire, j'avais un disque de bruitage avec des sons de cloches, de corne de brume de bateau, ou encore de fanfare. En pleine nuit, je plaçais les enceintes de la chaîne hi-fi sur le rebord de la fenêtre, et tous feux éteints, j'envoyais la musique. Ça ne faisait rire que nous qui comptons les appartements qui s'allumaient un à un, un vrai son et lumière.

Je retrouvai Patou, une copine de Saint-Epvre qui allait devenir mon premier grand amour, elle m'avoua que j'étais dans son collimateur depuis notre enfance. C'était une belle femme d'origine algérienne, élancée avec de longues jambes qu'elle ne se privait pas de montrer, vêtue de mini-jupes à ras des fesses. Malheureusement pour elle, je n'étais pas le pantouflard qu'elle attendait. C'est sûr, j'étais attentionné

envers elle, je lui avais même fait quitter son pénible travail où elle s'occupait d'un élevage de cailles, je ne manquais pas non plus de la gâter et elle n'était privée de rien. Je gagnais suffisamment d'argent pour qu'elle reste à la maison, enfin ! Je veux dire pour qu'elle ne travaille plus, je ne la séquestrais pas, au contraire.

Mais je dois bien le reconnaître, je la laissais un peu trop souvent seule, car je continuais à vivre la nuit avec mes potes. Je n'avais pas en moi la conception du couple bien sage, les soirs devant la télé, d'ailleurs nous n'en avions pas, je n'avais pas non plus envie de me marier et d'avoir des enfants. Normal à notre âge.

Aussi, il y en avait un qui s'intéressait particulièrement à son cas, je veux parler de mon ami Patrice qui était bien le seul à ne pas travailler, traînant encore sur des bancs d'école, enfin du style, il apprenait à langer des baigneurs, bref des trucs de fille. Je ne comprenais pas ce qu'il projetait de faire dans la vie. Lui non plus je crois. Par contre, il était clair qu'il envisageait un avenir avec ma femme, et quelle ne fut pas ma surprise quand Patou me tendit une lettre qu'il lui avait envoyée. Au fur et à mesure que je déchiffrais son torchon (car il a une écriture de souillon), je découvrais que j'étais alcoolique, infidèle, que je ne changerais jamais de comportement et que je ne resterais pas longtemps avec elle. En revanche, lui, il pouvait lui apporter tout le bonheur qu'elle méritait, et blablabla... Bref, cet enfoiré bandait pour ma femme et me cassait grave du sucre sur le dos, moi son ami qui le considérais comme un frère. Je suis encore étonné de ma réaction. Normalement dans mon milieu, on ne trahit pas un ami, sinon celui qui le fait doit être puni de la croix des vaches (lacération du visage en forme de croix) qu'on inflige aux balances, suivie d'une bonne branlée pour trahison.

Je décidai de ne pas lui mettre la tête comme un compteur à gaz et je demandai à Patou de ne pas lui dire que j'avais lu son torchon. J'étais tranquille car Patou n'était pas du tout attirée par ce genre de narvalo, d'ailleurs elle ne se gêna pas pour aller l'insulter - de ce côté-là elle avait le franc parler des bas quartiers. Lui avait pris une veste, et moi maintenant je l'aurais dans le collimateur...

Le grand jour tant attendu arriva avec mes dix-huit ans. Non pas parce que j'étais majeur, mais parce que ça allait contribuer à me faire toucher mon salaire intégral, avec un bonus car je montais en grade au summum de la profession en tant que OHQ (Ouvrier Hautement Qualifié).

Entre temps, mon garage avait repris la marque Mercedes en plus d'OPEL et GM (Général Motors), nous devenions le concessionnaire le

plus important de Meurthe et Moselle.

Moi, je m'étais spécialisé dans les passages aux marbres pour les voitures les plus accidentées, limite en épave. Le vieux qui m'avait initié était parti en retraite et le neveu d'un des trois patrons, ayant terminé son service militaire, nous rejoignit à l'atelier. Lui aussi était un excellent carrossier et ensemble, nous étions chargés d'étudier les revues techniques de chaque nouveau modèle de voiture afin de commander ou de fabriquer les outils adéquats pour la réparation. Aussi nous devions trouver des techniques pour ouvrir les véhicules sans les abîmer afin de dépanner les clients qui avaient laissé leurs clés à l'intérieur ou ceux qui les avaient perdues.

Avec Jean-Marie, nous étions plus souvent sollicités pour les Mercedes, on avait chacun nos clients qui nous favorisaient, surtout pour les grosses cylindrées, les hauts de gamme. Bien souvent amis des patrons, ils ne voulaient confier leur prestige qu'à des carrossiers dignes de ce nom, ça nous rapportait de gros pourboires et nous avions le plaisir de travailler sur les plus belles voitures.

Ce que j'attendais le plus, c'était mon permis de conduire que ma petite maman m'offrit, comme à son habitude pour ne pas faire de différence avec mon frère qui s'était fait offrir le sien par le vieux. Ayant eu l'occasion de conduire dès mon jeune âge avec des vagos empruntées, et à force de manœuvrer les voitures des clients au garage, il ne me fallut que cinq leçons pour l'avoir du premier coup, tout comme le code. Le moniteur avait été honnête en me remboursant la différence du forfait des dix leçons prévues. C'était dans la poche et ce ne serait pas mon unique permis dans ma vie.

Cela faisait six mois que j'avais acheté, avant ma majorité, une 2 CV accidentée que je transformai en installant à l'intérieur des sièges d'Opel Olympia en skaï blanc à bandes noires, et en découpant une bonne partie de la carrosserie, découvrant ainsi totalement les roues arrière et tout l'avant, ailes et capot juste en dessous des phares, en forme de vagues. J'avais aussi ajouté deux phares d'origine sur le capot. Toutes ces modifications et bien d'autres m'obligèrent à la passer aux services des mines. Elle avait de la gueule. Sur la route, je me faisais mitrailler d'appels de phares pour me signaler sa beauté, et les attroupements des badauds sur le trottoir n'en finissaient pas quand j'étais en stationnement. Ce n'était pas le genre de voiture qu'il fallait avoir pour faire un mauvais coup... Vraiment pas discrète. Je ne la gardai que 2 mois après l'avoir couchée en sortie de virage un soir où j'étais bien

pilove<sup>31</sup>. Qui a dit qu'une 2 CV ne se retourne pas ?

Ce n'était pas bien grave car je la revendis en l'état à un garagiste avec bénéfice. L'avantage dans ce métier, c'est que l'on a la possibilité de changer souvent de véhicule en rachetant des épaves qui ne coûtent rien et en se faisant du fric à la revente. Cela me permettait de rouler gratuitement, frais d'assurance compris. Il fallait juste un apport suffisant pour capitaliser, et peu à peu j'achetai des voitures de plus en plus grosses. Je changeais donc de vago régulièrement, environ tous les deux mois, parfois moins, il arrivait même que j'en aie plusieurs en cours de rénovation. Aujourd'hui, j'ai fait le compte approximatif, sûr que j'en ai oublié, mais j'ai dépassé largement les cent-vingt véhicules. (voitures, fourgons et motos).

La voiture quand on est jeune, c'est une forme de liberté, on peut s'évader quand on veut et où on veut. Cela faisait trois mois que je conduisais et mon premier voyage me mena en Scandinavie jusqu'au Cap Nord. Un périple de plus de cinq mille kilomètres avec une vieille 4L en compagnie de Patrice. Une belle expérience que de rouler sur les pistes suédoises, finlandaises et norvégiennes. À cette époque-là, il n'y avait pas de route sur près de sept cents kilomètres avant d'atteindre le Cap. Avec toutes ces pistes caillouteuses et vraiment défoncées, le châssis de la 4L rendit l'âme à Ammerfest où je dus emprunter un chalumeau et des bouts de ferraille chez un ferronnier afin de la rafistoler pour assurer notre retour. Quels beaux pays où le soleil se couche à minuit en période estivale et se lève à trois heures du matin, que de virages en longeant les magnifiques fjords. Je commençai à m'intéresser à l'histoire et aux cultures étrangères en visitant l'immense Musée de l'Habitation à Oslo et celui des Vikings, le fameux port de Narvick stratégique et imprenable en période de guerre. On découvrit également une MJC luxueuse à Stockholm, un building entier consacré à la jeunesse avec toutes sortes d'activités gratuites et ouvertes à tous. Mais la vie est chère dans ces pays qui ne vivent quasiment que d'importations et vu notre budget, nous devons nous serrer la ceinture. Beaucoup de frais inattendus, comme ceux pour prendre de nombreux ferrys sans avoir d'autre choix car les routes étaient coupées, et surtout la bouffe qui était hors de prix au point que l'on achetait les fruits à la pièce. Heureusement que nous avions apporté nos cigarettes, car même les Scandinaves à l'époque roulaient leurs clopes. J'en conclus qu'il fallait y aller en camping-car avec ses provisions ou disposer d'un budget conséquent. Quelle aventure !

Cette année là, je me réconciliai avec mon vieux que je n'avais pas vu

---

31 *Soûl, bourré, déchiré.*

depuis presque cinq ans. Il avait terminé sa maison à Domgermain, c'en était fini pour lui des contraintes de voisinage. Il s'était décidé à quitter l'appartement du 14 Cours Léopold pour acheter une maison au bord du canal, un quartier mitoyen de la place Saint-Epvre. Évidemment, il y avait tout à refaire, ça me rappelait de bien mauvais souvenirs. Il jubila en admirant ma nouvelle voiture, une DS, qu'il apprécia particulièrement, je lui fis l'honneur de le laisser la conduire et c'est une des rares fois où je le vis sourire en ma compagnie. Les retrouvailles se passaient bien, il avait l'air content de me revoir, et moi ça me faisait drôle. Je ne refuserais pas de l'aider dans ses travaux mais cette fois-ci à un rythme moins effréné qu'autrefois, et dans une meilleure atmosphère. Je suis comme ça, je ne sais pas dire non.

La mauvaise nouvelle de cette même année fut ma convocation à Commercy pour effectuer les trois jours à l'armée. Il fallait que je trouve une solution pour me faire réformer, mais je n'ai pas les pieds plats comme Patrice qui fut exempté. Je n'avais pas envie non plus de me faire passer pour un ignare et je passai tous les tests avec brio, il me restait donc, comme prévu, de demander à voir un psychologue. Je ne sais pas quel grade il avait, car je n'y connaissais rien en galons, mais je jouai franc-jeu en lui avouant que j'étais antimilitariste, et surtout que j'avais un métier et autre chose à faire que de recevoir des ordres. Il me suggéra de me mettre dans la catégorie des objecteurs de conscience, ce que je refusai. Ça n'avait rien à voir avec mes convictions. Je lui précisai que s'il me confiait un fusil, je ne garantissais pas de quel côté j'allais tirer, ce serait donc sa responsabilité. Il me déclara apte mais sous surveillance médicale pendant les trois premiers mois. J'avais la rage.

En rentrant, j'annonçai à mon employeur la mauvaise nouvelle et il me garantit que je retrouverais ma place à la fin de mon service militaire.

Toujours autant hyperactif, je repris mon rythme infernal sans jamais me fatiguer. Je n'avais pas besoin de beaucoup d'heures de sommeil. Tous les soirs après le travail je faisais la fête, qui se terminait souvent en beuverie. J'avais plusieurs bars et restaurants attitrés fréquentés par des gens de milieux différents, dont la Renaissance et la Ville d'Alger qui se trouvaient à côté de mon boulot et où on allait quotidiennement avec Denis.

Les week-ends, les bals populaires étant désormais interdits sur la région pour cause de bagarres, on se retrouvait donc à guincher dans les boîtes de nuit et cafés-concerts, les discothèques n'étant plus notre tasse de thé quand le disco fit son apparition. Mon premier concert fut Status Quo. Bien sûr j'avais déjà vu Johnny et bien d'autres de l'époque,

car tous les ans, sur le Cours Léopold, la ville organisait des concerts gratuits en plein air, mais c'était surtout de la variété genre Annie Cordy, Richard Anthony, les Haricots Rouges ou les Compagnons de la Chanson.

Comme on était voisins, je voyais souvent mon frangin, et il prenait goût à faire la fête avec moi et mes potes, bien sûr en compagnie de sa femme, mais j'avais l'impression qu'une certaine monotonie régnait dans son couple, et qu'il se mettait à picoler sérieusement. Nous n'avions plus de rapports uniquement fraternels, on était devenu des potes, il faisait partie de notre nouvelle bande très hétéroclite, créée surtout par des rencontres que j'avais accumulées ces dernières années.

Lors des grands week-ends, on organisait des virées en Suisse ou en Hollande, on louait des maisons dans les Vosges à la campagne, on festoyait non-stop sans dormir, ou encore on faisait du camping. Généralement, on se faisait expulser et on devine pourquoi.

Patou m'avait quitté, elle trouvait ma vie trop fatigante et elle ressentait le besoin d'une vie sereine en fondant une famille. Il faut dire qu'elle avait passé toute sa jeunesse dans des foyers et familles d'accueil, et sa mère s'était pendue alors qu'elle n'avait que sept ans.

On s'aimait toujours et j'avais de la peine, mais je devais respecter son choix. Ce qui me gênait, c'était qu'elle parte s'installer avec un ancien ami de la bande des Ensanges. J'étais à nouveau blessé par la trahison, mais bon ! S'il la rendait heureuse, je ne pouvais que m'incliner. On restera amant pendant de nombreuses années, alors...

Depuis, je ne m'attachais plus aux filles et je multipliais les aventures sans lendemain. Il m'arrivait de sortir avec plusieurs en même temps sans me soucier des jalousies entre elles, et parfois c'était même amusant de les voir se défier, c'était à celle qui aurait le dernier mot. Mais j'en ai connu qui n'étaient pas jalouses, acceptant de me partager, c'était souvent avec elles que je restais le plus longtemps. Après tout, moi, je n'étais pas jaloux !

Lors de ces nombreuses conquêtes, j'avais rencontré Claudie, une petite minette - on dirait aujourd'hui BCBG - qui avait son appartement, donc chacun chez soi, ce qui me convenait mieux finalement. Pas de comptes à rendre et libre comme l'air. J'étais souvent chez elle et je croisais donc fréquemment ses parents qui ne m'appréciaient guère. Elle était couvée, mais bonne vivante avec l'envie de couper ses chaînes avec le monde où elle vivait. La petite fille sage de bonne famille aimait se dévergondner et avec moi, elle découvrait une nouvelle planète...

Je me fis plaisir en m'offrant une voiture de sport, une Simca Rallye 2

que j'achetai un bon prix à un pote concessionnaire de la marque, et comme je lui faisais vendre pas mal de voitures d'occasion, il me l'équipa gratuitement en la préparant pour la compétition. Je me souviens qu'il voulait m'embaucher comme vendeur car j'étais très sollicité, étant donné mon métier et mes relations, par mon entourage qui me demandait de trouver la bonne affaire. Mais j'étais trop amoureux de mon métier et dans une bonne entreprise. D'ailleurs, il n'était pas le seul à vouloir me débaucher, j'étais approché par beaucoup d'autres garagistes qui me remarquaient pour mes talents à reformer et redresser les carrosseries.

À cette époque-là, les routes étaient moins fliquées et il n'y avait pas de contrôles alcootest, on roulait bourrés comme des coings, toujours en excès de vitesse. Michel avait une R17 TS équipée d'un moteur Gordini, Denis avait aussi une Rallye 2, et les autres potes peinaient à nous suivre lors de nos chevauchées fantastiques.

J'étais bon en pilotage et je me souviens qu'un jour où je devais amener à Rome la petite Nadine, une amante du moment, je mis quinze heures pour parcourir les mille cinq cents kilomètres. Pour la petite histoire, sur une route nationale en Italie, j'avais surpris un trou du cul en Porsche 911 S en le doublant. Patrice et les deux copines lui faisaient des pieds de nez, alors qu'il roulait à plus de 180 km/h en pensant être le maître de la route. On sympathisa à la station d'essence un peu plus loin, il parlait bien français et était en admiration en examinant mon moteur. Comme il allait à Naples, on continua la route ensemble en roulant toujours pied dedans. Ce ne fut pas mon dernier exploit, je fis l'aller-retour en deux jours et demi.

Les choses allaient se gâter quand un soir j'arrivai chez Claudie et aperçus la voiture de mon frangin. Cet enfoiré me faisait cocu. Comme ils ne voulaient pas me laisser entrer par peur du scandale, je me calmai les nerfs en tapant sur sa voiture à coups de poing et de pied. Pour une fois, c'était le carrossier qui faisait des bosses et ce ne serait pas moi qui les redresserais.

Après tout, je n'en avais rien à foutre d'elle, j'étais surtout vexé d'être à nouveau trahi et qui plus est par mon propre frère. J'avais aussi les boules pour ma belle-sœur que j'adorais et j'ai longtemps culpabilisé suite à leur divorce. C'était avec moi qu'il s'était mis à boire et leur ménage était perturbé par nos fêtes continuelles. Martine ne méritait vraiment pas d'être trahie ainsi, je n'irai pas au prochain mariage du frangin et on se perdra de vue plusieurs années.

# L'ARMÉE, CETTE AMIE QUI VOUS VEUT DU MAL



Arriva ma convocation pour le service militaire. J'avais grave la haine et pour me calmer, je décidai de m'évader, seul, direction la Grèce, sans préparatif important, juste un sac et une tente canadienne. Je devais avoir une bonne étoile avec moi, car j'avais prévu de passer ma première nuit à Trieste. Ne trouvant pas le sommeil, je décidai de traverser la frontière yougoslave en projetant de dormir au bord de l'Adriatique. Plus tard, j'appris qu'un tremblement de terre avait fait deux mille morts, là où j'aurais dû passer la nuit. Idem au retour, où une demi-heure après avoir quitté Athènes, un autre séisme tout autant important se déclara.

On ne peut pas dire que mon voyage fut culturel, je traversai les pays en roulant sans arrêt avec quelques encombres, me faisant arnaquer systématiquement par les Yougoslaves dans les bars et restaurants. Dans les montagnes de Dubrovnik, alors que je faisais un pique-nique face à une vue imprenable, je faillis me faire dévaliser par des manouches en carrioles tractées par des ânes. Ils voulaient me chouraver mon jeans et d'autres affaires, mais je m'en sortis royalement en baragouinant et avec une gestuelle digne du mime Marceau.

Un matin, alors que je dormais dans la voiture, je fus réveillé par les flics qui me confisquèrent mon passeport et me demandèrent de les suivre. Au commissariat, mon baratin et mes gestes ne furent pas aussi efficaces que la veille, je ne comprenais pas ce qu'ils voulaient, ils me gueulaient dessus ne cherchant guère à être compréhensifs et encore moins courtois. Dans une cour, ils désossèrent ma voiture en la fouillant méticuleusement, ainsi que mes affaires et moi-même. Je passai la nuit en garde à vue et le lendemain matin, le ventre vide, je me retrouvai au volant de ma voiture avec un des lardus<sup>32</sup> comme passager, toujours aussi énervé. Il me faisait prendre des sens interdits, exhibant sa carte de police pour demander aux usagers de se pousser afin de nous laisser le passage. Je me demandais vraiment dans quelle galère je me trouvais. On arriva dans un hôtel où le propriétaire servit d'interprète, et j'allais avoir le fin mot de l'histoire. C'était tout simplement dû au fait que je n'avais pas le droit de faire du camping sauvage, ni de dormir dans ma voiture. Comme j'avais expliqué que ma destination était la Grèce, l'hôtelier me traduisit alors que je devais quitter le pays sans m'arrêter. Je ramenai le flic au commissariat et je signai un tas de paperasses, sûrement la procédure de garde à vue, puisque aucune amende ne m'était infligée. Quelle bande de voleurs et de connards dans ce pays !

Au retour de mes vacances plutôt pourries, je décidai de ne pas me

---

32 *Gendarme* (ou *KLISTÉ*, se prononce *cristé*).

présenter à Hourtin, près de Mimizan, où j'étais convoqué pour faire mes classes de fusilier-marin. Je devins donc déserteur pendant deux mois, sans reprendre le travail, à gamberger comment je pourrais me sortir de cette galère. Avant d'être pris par la gendarmerie qui me chercherait chez mes parents (car je n'avais fait aucun changement d'adresse sur mes papiers d'identité), je me présentai à l'hôpital militaire de Nancy où je demandai à voir un psychologue. Le gradé était sympa et compréhensif et après avoir consulté mon dossier, il me dit qu'il pouvait seulement m'écrire un mot d'excuse afin de justifier mon retard, tout en me spécifiant que j'étais obligé de me présenter à la caserne pour y être incorporé. Je pris donc le train direction Bordeaux.

Non loin de la gare de Bordeaux, sur un marché, je repérai des militaires que j'abordai pour leur demander la route à prendre pour la caserne car je comptais y aller en stop. Par chance, c'étaient des militaires de ma base qui venaient se ravitailler et ils me proposèrent de les accompagner.

Je me présentai au poste de garde en montrant mon ancienne convocation et mon mot d'excuse. Le garde fut étonné car je n'avais aucun bagage, j'étais arrivé les mains dans les poches avec quelques boîtes de médoc antidépresseur en vue d'une simulation, et quelques paquets de Gitane. Il appela un gradé qui m'emmena dans le dortoir qui me rappela l'internat, et lui aussi fut surpris que je n'aie pas d'affaires pour remplir mon armoire. Je lui répondis d'un air narquois que j'allais de toute façon être habillé aux frais de la princesse... Il me fit visiter les locaux principaux, dont le mess, et comme c'était vendredi soir, le week-end arrivant, je ne serais incorporé que le lundi. J'avais donc quartier libre.

J'étais désespéré à l'idée de dormir dans ce dortoir. Je gambergeai assis au bord du lac attenant à la caserne en regardant des militaires qui apprenaient à ramer tout en se faisant gueuler dessus, quand un gradé m'aborda en me disant :

— C'est beau la mer !

Je lui répondis :

— Encore faudrait-il que ce soit la mer !

Vexé par ma réflexion qui lui avait vraiment déplu, il répliqua :

— Toi je vais te mater.

J'appris plus tard que c'était mon capitaine...

L'heure de la bouffe arriva, et des troufions me firent signe de les

accompagner au réfectoire, j'étais le seul à être habillé en civil et tous les regards se posaient sur moi. J'avais décidé que ce serait en ce lieu que je devrais agir. J'étais assis en bout de table et en profitai pour casser la croûte, car depuis Nancy je n'avais mangé que des sandwiches, mais je restais muet aux questions de mes voisins avec lesquels je n'avais vraiment pas envie de copiner.

Avant le dessert, je me levai, pris ma canette de bière vide, et la cassai sur le pied de la table. Et pour attirer encore plus l'attention, je retournai la table, envoyant valdinguer toute la vaisselle des huit bidasses et projetant mon voisin au sol car il essayait de me choper pour me calmer. Tout alla très vite et comme toute l'attention du réfectoire était portée sur moi, je me tailladai les veines du poignet avec le tesson de la canette devant plus de cent témoins. Bien sûr que je n'avais pas envie de mourir, je savais que la caserne était équipée d'une infirmerie, mais je savais aussi qu'en général, l'administration militaire n'aimait pas trop les suicides devant témoins, même si à cette époque-là, ils avaient droit à trois pour cent de perte pour les appelés pendant les manœuvres.

Je pissais le sang comme un goret qu'on aurait égorgé, et j'envoyai valdinguer d'autres tables, jusqu'à ce que je sois maîtrisé par quatre soldats. Sur le chemin de l'infirmerie, ils essayaient de speeder, pensant que ma blessure était grave, mais moi je les ralentissais en les insultants et en me débattant. Ils avaient du mal à me maîtriser, la machine était en route et j'avais les nerfs à vif. Pas loin de l'infirmerie, en traversant un terrain de foot en cours d'aménagement, je repérai une des barres de fer devant servir à délimiter le terrain. Ayant fait du catch, j'arrivai à me dépêtrer en me projetant au sol, suivit une roulade, et tout en m'emparant de la barre de fer, je me relevai et me retournai brusquement en frappant le premier venu sur la poitrine. La chance voulut que ce soit mon capitaine, celui qui avait dit vouloir me mater. J'en avais trop fait, et je me laissai emmener à l'infirmerie plus sagement.

L'infirmier de garde se demanda qui il fallait soigner, car tout le monde était maculé de mon sang. Malgré mon calme, par précaution, deux bidasses me maintenaient fermement et deux autres me surveillaient. Je ne ressentais aucune douleur, au grand étonnement du toubib qui me versa de l'alcool sur la plaie de cinq centimètres. Même pas mal quand il m'a recousu sans anesthésie locale, me disant que j'avais vraiment de la chance car j'avais tailladé très près des tendons. J'en garde encore une belle cicatrice sur mon poignet gauche. L'infirmier avait fait du bon travail.

Je lâchai un grand ouf quand je me retrouvai alité à l'infirmerie, seul

dans une chambre et bien shooté par je ne sais quel calmant. J'étais cool dans mon lit. J'avais fait le plus difficile.

Le lendemain, je refusai de manger au réfectoire de l'infirmerie qui était comble, avec des malades qui pour la plupart avaient chopé une insolation, car on était en juin 1976, année de canicule. Je n'eus pas de mal à le faire admettre au major, ainsi que le fait de vouloir rester seul dans ma carrée, de laquelle je virerais un mec sur son lit à roulettes dans le couloir deux jours plus tard. Ce connard m'avait énervé à gémir et à se lamenter de ne pas pouvoir crapahuter, il s'était pris une insolation en apprenant à ramer sur le lac.

Le lundi, j'appris que mon capitaine avait une côte cassée et que j'allais sûrement être transféré à Brest dans un camp disciplinaire... La semaine se passa tranquillement, les infirmiers étaient cools avec moi, ils me ravitaillaient en tabac et alcool, car n'ayant pas l'uniforme, j'étais triquard au mess.

À partir de la seconde semaine, j'eus droit, tous les matins au réveil brutal d'un gradé qui voulait m'obliger à sortir de mon lit pour m'emmener à l'habillement, afin que je porte la tenue de fusilier-marin, mais, en tant qu'antimilitariste, je refusais de porter l'uniforme. J'avais l'appui de l'infirmier major qui m'avait sous sa responsabilité. Le soir c'était la fiesta, on était quatre dépressifs dont un Parisien, qui lui, avait simulé son suicide sur le rebord d'une fenêtre du deuxième étage d'un bâtiment, et ce devant toute une troupe de soldats...

Dans ces soirées, je découvris la drogue. C'était la première fois que je fumais du shit<sup>33</sup>, le Parisien en avait apporté un bon morceau et il régalaient tout le monde. À moi les murs, la terre m'abandonne ! Ça plane pour moi ! En fin de semaine, tout le monde partit en permission car dans la marine les classes ne durent que trois semaines, alors au bout de quinze jours, ils accordèrent des permissions de sortie afin que la dernière semaine soit consacrée à la préparation des embarquements sur les bateaux. Je fis donc le poireau comme tout le monde en attendant mon tour près des bus où un gradé fit l'appel. J'étais encore le seul civil, les bidasses devaient être en tenue pendant les trajets sous le contrôle de la police militaire. Il ne restait donc plus que moi, quand le gradé m'annonça que je ne partirais pas en permission. En effet, n'étant pas en uniforme, je n'étais donc pas incorporé, mais sous leur responsabilité, ne pouvant pas, par conséquent, quitter la caserne. Retour à l'infirmerie, j'avais grave les boules !

---

33 *Résine de Cannabis.*

Pendant le week-end, l'infirmier-major me confia que j'allais être réformé et me confirma que je ne pourrais pas être libéré sans mon incorporation. Le lundi, je me retrouvai donc à l'habillement pour prendre mon uniforme, enfin juste la tenue d'intérieur, et je passai ensuite sous la tondeuse du merlan. Ça me fit vraiment drôle, car cela faisait plus de dix ans que je n'avais pas vu le coiffeur, mais ça ne me déranger pas. Kiki, une amie qui tenait un salon, m'avait un peu rafraîchi avant de partir afin que je m'habitue. Ensuite vint le tour de la photo, puis j'étais enfin bon pour avoir ma carte militaire qui fut tamponnée en gros et en travers à l'encre rouge avec comme inscription : *REFORMÉ DEFINITIF N° 2*.

Ouf ! J'y étais arrivé, j'étais enfin libéré après vingt-deux jours d'infirmerie. Je ne repartis pas les mains vides, puisqu'au moment de rendre ma tenue, j'avais quand même confisqué le fameux pull marin, le sweat-shirt à rayures, des chaussettes en laine, et le fameux bachis avec le pompon rouge.

Comme j'étais RD2 mais aussi classé P4, mes parents reçurent un courrier quelques semaines plus tard leur conseillant fortement de me faire interner dans un asile. Robert qui ne pensait pas que j'arriverais à être réformé, fit péter une bouteille de champagne. Enfin libre !

Je suis vraiment ravi que maintenant les jeunes soient dispensés de faire ce putain de service militaire, qui ne servait pas à grand-chose. Au contraire, beaucoup se retrouvaient initiés à l'alcool et au tabac, et même à la drogue ! Politiquement parlant, j'ajouterai que si le gouvernement ne s'entêtait pas à investir autant d'argent dans l'armement, les dettes de l'état seraient moindres.

En bon exemple, le Canada a remboursé ses dettes en cinq ans en cessant tout investissement dans ce domaine.

# **SEXE, DROGUE, ET ROCK & ROLL**



Tous mes amis, ma famille, et mon entourage me félicitèrent d'avoir réussi à me faire réformer, même les plus anciens. C'en était fini l'époque des dernières générations qui pensaient que si on ne faisait pas son service militaire, on ne deviendrait pas un homme. Même Robert, qui avait fait six mois de camp disciplinaire pour avoir tapé son colonel, et trente-six mois de service, était ravi pour moi.

Mon employeur fut très heureux de mon retour, d'autant plus que mon absence fut courte. Moi j'arrosai abondamment cette guerre que j'avais gagnée avec tous mes potes et amis, et cela durant des semaines, car je connaissais beaucoup de monde avec qui trinquer.

Par coïncidence, Patrice avait goûté en même temps que moi la défonce au shit et on s'occupa à se ravitailler pour planer ensemble. Cela nous conduisit dans un autre milieu où l'on se fit de nouveaux amis pas si différents de moi, écoutant la même musique, et bien souvent ayant le même parcours que le mien. On appelait ça la zone.

Quelque chose avait changé en moi à mon retour, cela faisait cinq ans que je bossais et je commençais à me lasser sérieusement. Même si mon métier n'était pas routinier, j'en avais fait le tour complet et je ressentais le besoin d'en changer.

Tout le monde me le déconseillait, j'avais soi-disant un bon métier, toute la profession disait que j'avais de l'or dans les mains, mais ça me démangeait, il fallait que je découvre autre chose, ça fait partie de mon caractère, j'ai toujours été instable volontairement, ma curiosité l'a toujours emporté sur la stabilité sans me préoccuper de l'avenir, alors que la majorité des gens pense que c'est primordial. Seulement voilà, je gambergeais sans pour cela avoir d'idées préconçues. Un de mes défauts est que je suis impulsif et je prends donc souvent des décisions vite et sans réfléchir. Je suis un homme de terrain et je ne crains pas de vivre au jour le jour, car je suis rarement sans ressource.

Ce matin-là, l'alarme du réveil me prit la tête, d'autant plus que j'avais la gueule de bois. Je décidai de faire la grasse matinée et de ne pas me presser pour me rendre au boulot. Moi qui suis du genre ponctuel, j'arrivai à la pointeuse vers onze heures du matin.

— Le matelas t'est resté collé dans le dos ? me dit le chef d'atelier en souriant.

Je lui répondis que non, mais que je voulais m'entretenir avec lui et le directeur. Dans le bureau, j'annonçai ma démission. Ils étaient déçus par ma décision, mais n'arrivèrent pas à me convaincre de rester. Même une

augmentation ne me fit pas changer d'avis, je suis têtue. On se quitta en bons termes. Le directeur fut royal en m'offrant ma caisse à outils, tout en me rappelant que ma place serait toujours disponible à l'avenir. J'allai saluer mes collègues de travail. L'ambiance était triste.

Je me sentais soulagé, et de ma vie, je n'ai jamais regretté cette décision. J'étais confiant, bien que n'ayant évidemment pas droit aux indemnités de chômage. Je connaissais suffisamment de combines pour survivre.

Avec Patrice on devint inséparables, on était ensemble vingt-quatre heures sur vingt-quatre, puisque lui, le glandeur par excellence, n'avait toujours pas eu d'expérience professionnelle. Il faut dire que j'ai rarement vu un tel faignant, partisan du moindre effort, avec un poil dans la main. Du genre quand un pote déménage, il arrive toujours au moment du casse-croûte. Il fait partie de ces gens qui s'arrangent toujours pour arriver en retard, pensant que c'est la classe, et aiment se faire attendre. Moi ça m'énerve. Ensuite il s'arrange pour ne pas porter ce qui est lourd, faisant des pauses pétard à chaque étage et prenant la conversation au cul du camion... Bref, il gêne plutôt qu'il aide, et c'est lui le paquet le plus encombrant. D'ailleurs, nous étions en contradiction avec le proverbe qui dit : « Qui se ressemble, s'assemble », car nous n'avions guère de points communs, mis à part l'humour et la bêtise. Je crois que c'est ça qui m'attirait en lui car à cette époque-là, je ne le jugeais pas.

On avait calculé que le shit nous revenait cher, et on se cotisa donc avec deux copines afin d'investir dans un kilo de came, ce qui permettrait de l'avoir au prix de gros et d'en faire profiter notre entourage. C'est comme ça qu'on se retrouva bêtement à dealer. On avait une adresse sur Paris mais par malchance, le mec n'était pas au rendez-vous. On tomba donc sur un de ses voisins qui nous indiqua un plan, un Black qui vendait de l'herbe sur Belleville.

Le rancard eut lieu dans un bar glauque. Au fond de la salle, le Black, après avoir roulé un pétard en dessous de la table, nous fit goûter la grass<sup>34</sup>. Après débat, on convint du prix et de l'endroit du deal. Une heure plus tard, l'échange se fit dans une cabine téléphonique. Ça ne traîna pas car le Black inquiet nous montra les keufs<sup>35</sup> non loin de là. Alors une fois la transaction faite, sans prendre la précaution de vérifier la marchandise, on s'arracha chacun de notre côté. Mais arrivés dans la

---

34 *Marijuana.*

35 *Flics en verlan (mots prononcés à l'envers).*

voiture, on se rendit compte qu'on s'était fait mettre de cinq cents sacs, pour du foin. Impossible de retrouver le mec. Il faut être pris pour apprendre. Par la suite, je trouverais du sérieux pour me ravitailler grâce à des relations dans mon milieu, avec de vieux voyous honnêtes.

J'organisai mon anniversaire, vingt ans ça s'arrose ! Et pas qu'un peu ! Une semaine plus tôt, j'avais croisé un pote qui déménageait dans le sud, à Manosque, et il m'avait dit : « Je te file les clés de mon appart et tu pourras faire le bordel que tu veux, de toute façon, j'ai pas de caution et mon proprio ne sait pas que je pars ». Dudu, c'était pas le genre à payer ses loyers ni ses factures, et il s'était donc fait couper l'électricité. La veille de la fête, j'allai donc voir le voisin pour lui annoncer que j'allais aménager et que pour pendre ma crémaillère, j'avais besoin de brancher une rallonge électrique. Le contact fut des plus chaleureux et l'ancien légionnaire arrosa ma venue en ouvrant une bouteille de rosé, puis deux. Je finis par l'inviter à la fête.

On était un peu plus d'une vingtaine, trois caddies d'alcool, de bière et de mole<sup>36</sup>. C'était pas le genre d'anniversaire où tout le monde se retrouve bien sage autour d'une table à picorer des petits fours et à déguster un bon petit plat mijoté, juste avant le gâteau avec les bougies. C'était plutôt la beuverie, avec la musique à fond, un buffet, et le gâteau n'était autre que des galettes recouvertes de crème Mont Blanc. C'était pas la bonne idée, car au découpage des parts, ça dégoulinait de partout et cela finit par une gigantesque bataille de crème. Tout le monde était déchiré et défoncé, y compris la femme du légionnaire qui ne faisait pas semblant de nous accompagner. La bringue dura deux jours, je dus même retourner chercher deux caddies de boisson. L'appartement était dans un bien triste état, avec la baignoire et les chiottes bouchées de dégueules, le sol était recouvert d'une sorte de mélasse collante et grisâtre, des cadavres de bouteilles éparpillés partout, et les tapisseries souillées de crème Mont Blanc. On nettoya comme on put. Bon anniversaire !

Je prenais goût à la liberté, sans avoir la contrainte de me lever le matin pour aller au chagrin. C'était la fête quasi continue, l'heure n'avait plus d'importance, le jour et la nuit n'étaient rien que sexe, drogue et rock and roll. Je commençai à découvrir de nouveaux trips avec du LSD, j'adorais halluciner et délirer. Curieux de nature, j'essayai aussi de sniffer cocaïne et héroïne. Il arriva qu'on se fasse des cocktails de l'ensemble des drogues, arrosés d'alcool qui nous déchiraient la tête, et

---

36 *Vin*.

on planait tout en hallucinant. C'était le délire total.

On vivait quasiment en communauté avec Titou et Henri, deux comparses qui cohabitaient et gagnaient leur vie en dealant. Il y avait bien sûr Patrice, la grande et la petite Nadine, deux ex-conquêtes, et aussi Kiki, une amie que je connaissais depuis l'âge de quatorze ans, à l'époque où je flirtais avec sa sœur. Cette fille-là assurait grave dans son métier, bosseuse et courageuse, malgré les javas qu'on faisait, elle ne manquait jamais le boulot, un petit bout de femme d'une robustesse physique incroyable. Elle avait créé son salon de coiffure avant d'avoir son BEPC. Pour cela elle avait trouvé la combine en s'associant avec une diplômée, et son salon « Tif Atelier » marchait vraiment bien.

Un autre Daniel rejoignit la bande, un dealer qu'on dut surnommer le gitan, qui avait « Liberté » tatouée sur le bras, et c'est vrai qu'on était beaucoup de Daniel. Moi ça faisait déjà quelques années qu'on m'avait baptisé « Michto », qui veut dire « correct » en manouche, mais on peut l'utiliser aussi pour désigner un bel objet ou dire que c'est bien.

Je retrouvai aussi ma cousine Sylvie, la petite sœur de Patrick (lui était parti bosser sur Paris). Le hasard voulut qu'elle soit amie avec la petite Nad, elles zonaient et habitaient ensemble. Sylvie était devenue une vraie baba-cool, ça nous faisait drôle de tirer sur le pétard ensemble tout en imaginant la tête de ses parents s'ils avaient su qu'on se fréquentait ! Elle deviendra alors telle ma petite sœur jusqu'à aujourd'hui. Cette fille-là, c'est la générosité et la gentillesse, toujours égale à elle-même, avec un idéal fait de modestie et d'anticonformisme. Malheureusement, les hommes qu'elle a connus ont toujours profité de sa bonté. Par la suite, elle élèverait seule quatre enfants, leur donnant une éducation que je qualifierais d'exemplaire. Ils sont tous adorables, ayant chacun leur style, mais respectueux et très ouverts à notre société.

Daniel était sorti de prison, mais avec une interdiction de séjour de trois ans dans les départements des Vosges et de la Moselle. Il habitait donc dans les Ardennes à Charleville-Mézières, et j'allais le rejoindre de temps en temps pour passer quelques jours dans un autre monde que celui de la zone. Il tirait lui aussi sur le joint, et m'avait même présenté mon premier dealer.

Le soir, quand on sortait, c'était pas forcément pour faire la fête, en effet son métier à lui, c'était voyou. Alors on travaillait pendant la nuit pour avoir ce qu'on appelait des « rentrées d'argent ».

On faisait la fiesta une fois les poches bien pleines. Malgré ses vingt-cinq ans de plus que moi, je ne ressentais pas de différence, lui non plus,

peut-être parce que j'avais mûri dès mon plus jeune âge.

Il était considéré comme un homme dangereux par tous les services de police, mais c'était quelqu'un sur qui on pouvait compter, un homme de parole, un gangster de la vieille école, respecté du milieu.

J'avais aussi le temps de voir ma petite sœur pour la gâter et la promener. Elle allait avoir six ans et je l'emmenais à la piscine pour lui apprendre à nager, avec des copines on aimait bien également la promener au zoo de la pépinière. En avril, j'avais pris l'habitude de l'emmener faire des tours de manège en la gâtant de confiseries sur la grande foire foraine. C'était déjà loin le temps où j'y travaillais...

Et comme j'étais sur Jarville, je ne manquais pas d'aller voir Denis au PMU, son QG. Il était devenu proxénète, avec deux filles sur le tapin. Je n'ai jamais aimé les macs, je les ai toujours détestés, mais en discutant avec ses filles, elles avaient su m'expliquer que c'était elles qui lui avaient demandé de les protéger car elles avaient de gros problèmes avec d'autres proxos. De plus, elles étaient amoureuses de lui, et lui était cool avec elles. Pourtant déjà marié avec deux gosses, il en a fait un autre avec l'une d'entre elles. Et puis, je l'aimais bien, on rigolait comme des fous ensemble, j'adorais son humour grivois et noir, du style d'un de ses tatouages qui représentait un porc en train de baiser une truie façon bande dessinée. On passait pas mal de temps à jouer aux dés, aux cartes et au billard. Lui avait horreur de la défonce, mais il ne faisait pas semblant de boire.

Je trouvai un clave de saisonnier pour l'hiver dans les Vosges, une station de ski au col de la Schlucht, à l'Hôtel du Chalet, comme barman. La patronne n'était pas des plus commodes, et après un essai concluant de quinze jours, elle me demanda de retirer l'anneau en or blanc que j'avais à l'oreille gauche, ainsi que de porter une tenue appropriée (pantalon noir, petit gilet sur chemise blanche et des chaussures noires), car j'avais des boots pointues de couleur argentée. Je lui répondis que je n'étais pas un mannequin, et qu'il était hors de question que je porte l'uniforme. Le patron, un ancien voyou tatoué de partout, lui aussi portant un Lévis Strauss et avec qui j'avais bien sympathisé, prit ma défense, se justifiant en disant que la saison était déjà commencée et qu'il était trop tard pour me remplacer.

Sans prétention, il faut dire que j'assurais dans ce nouveau métier. Normalement, je devais rester derrière le bar pour préparer les consommations aux deux serveuses et à Éric pendant leur service des deux salles de restaurant. Mais en même temps, je faisais le service

qu'ils devaient faire en brasserie.

La taulière, satisfaite de mon initiative, me proposa alors de gérer une caisse différente du bar et de me donner seize pour cent du chiffre. En plus, alors qu'il était interdit de consommer au comptoir, j'avais attiré une autre clientèle qu'elle eut du mal à admettre, mais le bar était désormais complet à l'apéro. J'avais changé toutes les règles.

Avec Jacky, le taulier, on devint pote. Après le service, il aimait bien partager un whisky en écoutant Elvis Presley, Chuck Berry et autres rockers des sixties, dans un petit local qu'il avait aménagé et insonorisé pour ne pas nuire aux clients de l'hôtel. Il était aussi passionné d'armes, et comme j'avais toujours dans la voiture une Winchester 22 long raffle, on s'amusait à tirer des canettes vides pendant les pauses de l'après-midi. J'étais sérieux dans mon travail et je n'abusais pas de l'alcool, juste un peu de shit que je partageais avec Éric que j'avais initié. Je frayais avec une serveuse de l'hôtel situé en face où j'allais prendre des verres après mon service. Un soir, le cuisinier de cet hôtel vint me voir dans ma chambre vers une heure du matin pour me dire que les flics étaient venus prendre des renseignements sur moi et lui avaient demandé si je lui avais proposé de la drogue. Sympa, un mec que je connaissais à peine, juste un collègue de ma mosse. Je le remerciai de son attention et le rassurai en lui disant que je n'avais rien, alors que ma piaule empestait l'odeur du chichon<sup>37</sup> que j'étais en train de fumer avant son arrivée.

Le lendemain, Jacky me prévint que les condés<sup>38</sup> avaient pris contact avec lui aussi, mais il me dit de ne pas m'inquiéter. En fait, je les avais au cul depuis plusieurs semaines, j'avais été balancé suite à plusieurs dépositions sur Lunéville, ville où je n'avais jamais dealé, mais une copine avait simplement raconté à quelques personnes que j'avais de quoi fournir, et fière, elle se vantait de sortir avec Michto. Alors après une trentaine d'arrestations, les consommateurs s'étaient donné le mot et avaient opté pour me balancer plutôt que leur fournisseur. Étant déjà connu des services de police, ils n'avaient pas eu de mal à me retrouver, mais je ne leur laissai pas l'occasion de me prendre en flagrant délit, je ne ferais même pas de garde à vue pour cette histoire. Je me tins peinard dans mon boulot, nourri, logé, blanchi et bien payé. Avec en plus de mon pourcentage les pourboires et les ponctions quotidiennes que je faisais dans ma caisse au black, j'arrivais à me faire un bâton par mois. Une bonne saison et une bonne expérience professionnelle.

La saison finie, je me trouvai d'autres jobs, tel que peintre en lettres,

---

<sup>37</sup> *Cannabis.*

<sup>38</sup> *Policiers.*

un métier disparu, les enseignes étant maintenant toutes lumineuses et les vitrines décorées avec des sticks autocollants. Avec mon expérience en traçage et mon habilité en peinture, je faisais l'affaire dans l'atelier, ça me plaisait bien et l'ambiance était bonne, mais je n'étais embauché qu'à mi-temps les matins. L'après-midi, pour remplir mes journées, j'étais magasinier chez un vendeur de pneus, et alors là je m'emmerdais carrément ! Je devais livrer un ou deux pneus par semaine, ça m'aérait un peu et je devais mettre trois heures au lieu de vingt minutes pour faire mes livraisons, histoire de combler le temps. En un mois, j'avais réorganisé et nettoyé tout le dépôt (à mon initiative) et c'est à partir de cette période-là que je commençai à faire des mots croisés. Comme je ne suis pas du genre à glander et perdre mon temps, au bout de deux mois je démissionnai des deux jobs. Un mi-temps ne me faisant pas gagner suffisamment de lovés.

Je revendis la Rallye 2 qui me coûtait trop cher en entretien et surtout en carburant avec ses vingt-cinq litres au cent kilomètres. Il me fallait une petite voiture, parce que j'avais dans l'idée de m'installer à mon compte. Faire les marchés pour vendre de la vannerie car j'avais un bon plan chez un grossiste. Je fis une bonne affaire en achetant une Dyane 6 à retaper qui ferait un bon break une fois la banquette arrière enlevée. J'engageai Patrice comme associé bien qu'il n'ait aucun argent à investir. Je déchantai vite, il me faisait plutôt perdre mon temps. Tous les matins, il était en retard alors que j'allais le chercher, et son réveil n'était autre que la sonnette de sa porte d'entrée. Alors je poireautais en attendant que monsieur veuille bien se lever, et ça ne le gênait pas de prendre son temps pour déjeuner. Bref, j'en étais à prévoir de me lever plus tôt en calculant le temps afin que monsieur soit prêt. Idem pour déballer la marchandise, il ne se bousculait pas, et encore moins pour vendre, il restait avachi sur un fauteuil de camping qu'il prenait soin d'apporter et il fumait des pétards, sa seule préoccupation. Il était totalement inutile, même aller chez le fournisseur était pour lui une corvée.

Quelques semaines plus tard, je ne pus que rompre l'association. De toute façon, j'avais du mal à joindre les deux bouts, je gagnais tout juste ma vie, c'était plutôt l'ambiance et le métier qui me plaisaient. J'abandonnai donc six mois plus tard après avoir essayé de vendre des tee-shirts imprimés, mais c'était beaucoup de travail pour ne gagner qu'une misère une fois les charges déduites. Une bonne expérience tout de même...

# SUR LA ROUTE

La vie que je menais commençait à me fatiguer. Continuellement défoncé, j'avais comme un coup de barre, avec uniquement de vagues projets qui demanderaient de gros investissements, et comme j'avais mis toutes mes billes dans mon dernier boulot, j'étais à sec. Il fallait que je prenne l'air et que je m'éloigne de la zone. Je me lançai le défi de faire la route, vivre une aventure sans argent, au jour le jour mais en restant honnête, sans chouraver. Il fallait que j'aille à la rencontre d'inconnus en marchant ou en stop, et peut-être avoir l'opportunité de découvrir d'autres petits métiers. Cela me donnerait du temps pour réfléchir.

J'organisai une dernière fête avant mon départ qui me valut une nuit blanche avec les plus coriaces. Henri me proposa au petit matin de m'accompagner, m'expliquant que mon idée d'évasion l'intéressait. Je m'entendais bien avec lui, même si on ne venait pas du même milieu car c'était un gosse de riches avec des parents avocats. Il avait eu une éducation stricte et bourgeoise, il jouait du piano, de la guitare et vouvoyait ses parents, mais avant le Bac, il avait envoyé tout bouler en reniant ses origines qui l'horripilaient. Je me souviens du jour où il m'avait présenté sa mère afin que je repeigne sa cuisine, il s'était accroché avec elle pour je ne sais quelle raison, et tout en la vouvoyant, il l'insultait : « Allez-vous faire enculer ! ». Ça m'avait fait bien rire cette façon de l'invectiver avec un certain respect.

Avec grand plaisir, j'acceptai donc de vivre l'aventure avec lui. Je ne m'encombrai pas d'affaires inutiles : un sac de sport, une couverture, deux tee-shirts, quelques sous-vêtements, un pull et de quoi faire une toilette, ainsi qu'une petite valise de la taille d'un attaché-case pour quelques trucs personnels, dont environ cinq cents grammes d'herbe récoltés sur les trois plans que j'avais fait pousser, ainsi que quelques grammes de shit... Henri, lui, n'avait qu'un sac poubelle pour ses fringues, un sac de couchage, et aussi quelques grammes de chichon.

Le départ en stop à la sortie de Nancy fut difficile. Après trois heures

d'attente, on décida de prendre un bus, histoire de sortir de la banlieue pour nous retrouver sur la départementale 974 à la sortie de Neuves-Maisons, direction le sud, sans but précis. Le soir, on n'avait toujours pas décollé, mais il faut dire qu'après une nuit blanche et encore à moitié piloves, on était complètement hystériques sur le bord de la route, ce qui ne donnait pas envie aux automobilistes de nous charger. Notre première nuit se passa dans un fossé à vingt-cinq kilomètres de Nancy.

Le matin ce ne fut pas mieux. Alors que j'étais en train d'allumer un énorme pétard, je me rendis compte qu'un des deux flics à moto escortant un convoi exceptionnel m'avait remarqué. Je prévis donc leur arrivée en cachant la came dans le talus. Par chance, un peu plus tard, deux autres auto-stoppeurs s'installèrent à deux cent mètres en amont, et comme prévu, les lardus ayant fait demi-tour commencèrent à les contrôler et à les fouiller. Soudain, une voiture s'arrêta pour nous prendre, je me précipitai récupérer la came. Le chauffeur nous dit en démarrant : « J'aime pas les flics, et comme j'ai vu qu'ils emmerdaient les autres, ça m'a énervé, sinon je prends jamais d'auto-stoppeurs ». Quelle bonne aubaine !

Non sans mal, on arriva à Lyon en fin d'après midi. La chance nous sourit quand un homme s'arrêta pour nous charger. C'était le professeur Guy, connu à l'époque et assistant du professeur Leroy, tout aussi réputé dans le domaine de la chirurgie. Il nous invita à dîner chez lui en nous proposant sa salle de bain. On avait des doutes sur ses mœurs, mais pendant le repas on fut rassuré, il parlait en ne faisant aucune allusion ambiguë. Il nous expliqua qu'il était le seul, à cette époque-là, à pratiquer des opérations sur les enfants asexués dès leur naissance.

Il proposa également de nous héberger et à notre réveil il était déjà parti, sur la table un petit déjeuner était dressé avec un petit mot : « Bon appétit, vous n'avez juste qu'à claquer la porte en sortant », avec son numéro de téléphone pour le joindre, et il ajoutait que si on était encore à Lyon à midi, il nous inviterait au resto. Royal ! Et une confiance inouïe.

À midi, on était toujours à Lyon car le stop ne marchait vraiment pas, mais on ne voulait pas abuser de sa gentillesse bien qu'étant trempés par une pluie torrentielle et incessante.

Ça devait faire trois heures qu'on faisait le pied de grue sous la pluie, quand une Mini Cooper s'arrêta. La fille qui était au volant nous demanda où on allait, on lui répondit le sud, mais surtout qu'on voulait avant tout sortir de Lyon. Elle nous dit qu'elle avait du temps et qu'elle pouvait nous avancer de deux cents kilomètres. Un peu plus loin, elle s'arrêta pour nous donner la possibilité de changer nos fringues qui étaient trempées et nous offrit un coup à boire. Enfin moi, je ne pouvais

qu'essorer mon unique jeans. On se traîna, on fit même une halte pour faire du shopping, ça nous faisait rire et on se laissait promener. Elle tint parole en nous déposant dans la Drôme. Entre temps, Henri avait suggéré de rendre visite à un oncle qui habitait sur Sisteron.

On arriva à la tombée de la nuit dans un bled à quelques kilomètres avant Die, on demanda à un hôtelier s'il nous autorisait à squatter le salon de l'hôtel pour dormir, n'ayant vraiment pas les moyens de louer une chambre. Il accepta pour dix francs avec obligation de se lever à l'aurore. Les canapés étaient confortables et on eut droit à un café gratuit.

Finalement, on avançait lentement, mais la chance était avec nous sur les petites routes de montagne. Les retrouvailles avec son oncle et sa tante s'avérèrent très chaleureux et le soleil était au rendez-vous. J'en profitai pour faire sécher la grass que j'avais coupée avant de partir et qui n'était donc pas encore prête à être fumée. Henri me montra ses talents de pianiste, et on profita du bon air de la campagne provençale pendant quelques jours.

Pour notre destination suivante, on décida de rendre visite à la grande Nadine qui accompagnait son mec en déplacement sur Roanne. Les derniers kilomètres furent des plus ludiques, on arriva à destination en tracteur. Il faut dire qu'elle logeait dans un Mobil-Home posé dans un champ. Ce fut une grande surprise pour elle et un ravissement, car elle s'emmerdait grave dans sa pampa. Alors on festoya quelques jours avant de reprendre la route, cette fois-ci en direction de la Côte d'Azur.

Avec Henri cela se passait à merveille, on était très complices, il me faisait rire quand, avant de se coucher pour dormir à la belle étoile et de s'engouffrer dans son sac de couchage, il prenait bien soin de mettre son fundé<sup>39</sup> dans les plis. De ma vie je ne l'ai jamais vu en jeans, il était toujours élégant et portant de beaux habits. C'est le seul point qu'il n'avait pas renié de sa vie bourgeoise et je dois bien reconnaître qu'il avait la classe. Sacré Henri ! Ce n'était pas non plus le genre à se laisser emmerder, il était d'ailleurs râleur de nature sur tout et n'importe quoi, avec un esprit contradictoire. Il savait aussi donner des poings sans craindre de recevoir les coups.

On n'arrêtait pas de déconner, et ça ne nous aidait pas sur le bord des routes pour faire du stop, on galérait vraiment. Alors on trouva l'astuce en se séparant et en se donnant un point de rendez-vous... Lui, ayant

---

39 *Pantalon (FUTAL)*.

plus de chance, car il présentait mieux que moi, se mettait un kilomètre devant moi et quand il était chargé, il demandait poliment au chauffeur de s'arrêter en précisant que j'étais avec lui. Notre combine marchait bien, à part quelques fois, alors il prenait un malin plaisir à me faire des pieds de nez en passant devant moi.

Pour nous nourrir, j'avais la tchatche<sup>40</sup> dans les boulangeries pour demander du pain de la veille. Parfois on avait même droit aux croissants, dans les charcuteries je demandais deux tranches de jambons bien fines pour un franc, mais en général j'étais royalement servi tout en gardant ma pièce, je demandais des fruits talés dans les épiceries, enfin des trucs dans le genre. Le long de la route, on ramassait toutes les bouteilles vides car à l'époque, elles étaient presque toutes consignées et on en trouvait pas mal, ça nous faisait un peu de cash pour le tabac. On traînait même aux abords des friteries pour récupérer des barquettes non finies dans les poubelles, et souvent les commerçants nous interpellaient pour nous en offrir. Je n'ai pas le souvenir d'avoir fait la manche, mis à part taper des schmariches. Je précise qu'on était parti avec seulement trente francs en poche.

Après avoir fait l'aller et retour de la Côte d'Azur, on se décida d'aller à Bordeaux voir sa grand-mère, une vieille bourge mais aucunement pédante, qui nous accueillit les bras grands ouverts. Je n'avais encore jamais vu autant de luxe dans une maison.

On resta deux jours mais je dus finir l'aventure seul. Henri, après deux mois de vagabondage, eut la nostalgie de Nancy et sa grand-mère lui offrit le train pour rentrer. Avec une certaine tristesse, je décidai de monter sur la Bretagne où j'envisageais de m'embarquer sur un bateau comme mousse ou autre. Ce fut en vain et je retraversai la France en diagonale, direction Manosque, voir Dudu (celui qui m'avait filé les clés de son appart pour mes vingt ans). Entre temps, je fis pas mal d'autres rencontres, des routiers et VRP qui souvent m'invitaient au resto, et même un gendarme en uniforme qui m'avait pris en stop. Une chose est sûre, le stop marche mieux quand on est seul, mais sans Henri c'était monotone. Un sacré souvenir et de bons fous rires.

---

40 *Baratin*.

# MANOSQUE



Dudu, c'était un cas. Non pas parce que parfois il bégayait, il n'en était d'ailleurs nullement complexé - il avait l'art de finir ses phrases en chantonnant - mais il était d'une désinvolture exceptionnelle, un glandeur comme pas deux doublé d'un escroc en tout genre. Il vivait avec Cathy, d'une profonde naïveté mais d'une extrême gentillesse. Ils élevaient leurs deux enfants avec peu de moyens, mais avec une grande attention et en s'assurant qu'ils ne manquent de rien. Lui aussi, doté d'un certain humour, me faisait bien rire, il avait le don de subjuguier. Sa spécialité était de donner confiance à ses proies pour leur emprunter de l'argent, n'ayant aucune intention de les rembourser. Assez souvent, il me taxait un peu de monnaie pendant mon sommeil, et le matin il m'invitait au bar boire un café en me disant : « A la santé du con qui paie ! ».

Il était du genre à emprunter du matériel pour aller le revendre. De mes yeux, je l'ai vu emprunter une télé couleur en prétextant regarder une émission avec ses gosses. Déjà demander ça je le trouvais culotté, mais il ne trouva pas mieux que de la revendre le lendemain. La semaine suivante, il rapportait une vieille télé noir et blanc à sa copine sans se démonter, en disant que ce jour-là il avait besoin d'argent. Mais je n'avais pas à le juger et j'étais mal placé pour lui faire la morale, dans un autre contexte j'étais un voleur et on s'était connu dans ce milieu, où chacun a sa spécialité plus ou moins honorable. Il avait aussi ses qualités, il était loin d'être égoïste, et était même parfois altruïste. Quand il donnait sa parole, on pouvait compter sur lui. Il était de la vieille école et n'était pas du genre à trahir ou à balancer, il m'en donnerait la preuve plus tard lors d'une garde à vue, suite à un cambriolage...

Après quelques jours, je repris la route, cette fois-ci en compagnie de Dudu qui avait envie d'aventure. On repartit en direction de la Côte d'Azur pour zoner et faire les cons. Dans les coins du Lavandou, on trouva un job dans un cirque ambulante en plein air. Alors qu'on flânait le long de la route, une voiture américaine nous avait abordés et on nous avait demandé si on voulait aider à installer l'estrade et les chaises. L'animation se faisait sur les plages et chaque jour on changeait d'endroit. On ne resta qu'une semaine, en repartant avec la caisse. Il faut dire qu'ils nous prenaient pour des larbins, la bouffe était peu conséquente, et ils ne nous respectaient pas. Ils nous faisaient dormir dans une vieille roulotte parmi le stock des lots qu'ils distribuaient et des chaises qu'on devait ranger après chaque représentation.

Ensuite, on fit un peu la manche, j'avais appris à cracher le feu avec la troupe de théâtre Graffiti, alors je faisais quelques démonstrations sur

les plages et dans les rues des villes touristiques. Ça rapportait pas énorme mais ça payait le tabac et un peu de bouffe...

De retour à Manosque, après un mois de balade, Dudu m'invita à squatter chez lui et on cohabita dans une bonne ambiance. J'aimais bien cette ville, j'avais repris du service en abandonnant l'idée que je deviendrais honnête - eh ! Il fallait bien vivre ! En plus, je ne suis pas du genre à me faire entretenir.

Je fis la rencontre d'Isabelle qui venait de divorcer. Elle élevait Didier, son enfant de quatre ans, et vivait chez ses parents. Elle travaillait chez un toubib comme secrétaire médicale et on s'entendait bien. Un jour, j'eus à régler le problème qu'elle avait avec son ex qui la harcelait. En effet, il eut la mauvaise initiative de m'aborder dans un bar pour me dire de ne plus sortir avec Isabelle. Il jouait les gros bras en me menaçant tout en m'appuyant sur le ventre une lame de couteau, ce qu'il n'aurait jamais dû faire. Avant même de finir sa phrase, il prit ma tête dans sa gueule, et dans la foulée je lui tordis le poignet afin de lui faire lâcher son arme. Tout en gardant la prise, je l'entraînai dehors pour l'achever à coup de savates sur le trottoir. Betty la serveuse me fit signe de partir parce qu'elle avait appelé les flics. Isabelle était désormais tranquille.

Avec ma belle rousse, ça devenait sérieux, j'envisageai donc de bosser et je me fis embaucher comme carrossier chez Citroën. Le problème, c'était que Dudu recevant de la famille ne pourrait plus m'héberger pendant quelques semaines, j'allai donc dormir à dix kilomètres de Manosque à la belle étoile au bord d'un lac, ce qui me permettait de faire ma toilette. Le soir, c'était Isabelle qui me déposait, mais le matin je faisais du stop avec une halte dans un bistrot pour prendre mon petit-déjeuner. Mais malgré ma bonne volonté de travailler honnêtement, ça me fatiguait trop et on ne trouvait pas d'appartement, alors je démissionnai au bout d'une semaine. Elle me prêta sa voiture pour remonter à Nancy prendre quelques affaires, dont une toile de tente pour m'installer au camping municipal en attendant qu'on trouve un logement.

À Nancy, je m'arrangeai pour avoir une rentrée d'argent vite fait bien fait et je ne manquai pas de revoir les potes et amis, dont Henri qui s'était remis à dealer et qui habitait chez Kiki. Ça me faisait plaisir de les savoir ensemble. Je retrouvai Sandrine dans une fête, une fille que j'avais prise en stop un an auparavant. Elle m'accompagna dans mes beuveries pendant ces quinze jours de transit. C'était une petite bourgeoise dévergondée qui encaissait bien l'alcool et les drogues, et bien qu'elle ait sept ans de moins que moi elle me plaisait bien. Elle était encore lycéenne et on s'entendait bien. Même si j'avais hésité à lui

avouer que je ne faisais que passer, au moment de mon départ, elle me déclara que c'était dommage qu'on en reste là. Bah ! Tout à une fin et puis je n'oubliais pas ma petite Provençale.

Je décidai pour redescendre d'emmenner ma petite sœur qui allait avoir huit ans pour lui faire découvrir la mer et les joies du camping, car un pote m'avait donné une grande toile de tente pour quatre personnes. Je m'arrangeai avec ma petite mère qui me fournit tout le matériel du parfait campeur, ainsi que toutes les recommandations pour le bien-être de Christine. Elle viendrait la rechercher tout en profitant pour prendre des vacances. La sœurlette était ravie de partir avec son grand frère et avait hâte de voir la mer.

On s'installa donc au camping municipal de Manosque, mon nouveau pied-à-terre, où tout se passait à merveille, Christine s'amusait bien, elle jouait avec Didier, la vie en plein air et les nuits sous la tente lui convenaient à ravir. Isabelle avait prévu quelques jours de congés et resta camper avec nous. Deux jours plus tard, on descendit à Cassis et Christine s'en donna à cœur joie dans l'eau salée. Les cours de natation que je lui avais donnés s'avérèrent efficaces.

Comme prévu, ma petite mère arriva une semaine plus tard, et profita elle aussi de ses vacances, ce qu'elle n'avait pas connu depuis de nombreuses années, et elle regrettait juste que Robert n'ait pas pu venir. Elle profitait également de la mer pour s'adonner au plaisir de la natation, discipline où elle fut trois fois championne de Lorraine dans sa jeunesse. Malheureusement, à l'époque sa petite taille l'avait empêchée de concourir en championnat de France.

Pour le retour, je remontai avec elles deux, mais cette fois-ci je fis juste l'aller et retour pour récupérer ma voiture que j'avais laissée chez mon vieux. Isabelle avait trouvé un appartement entre temps et nous étions impatients de nous y installer, je ne m'attardai donc pas afin de m'occuper rapidement de refaire les tapisseries et les peintures.

Avec cette fille-là, je découvrais une autre vie, j'étais responsable d'un enfant avec qui je passais de bons moments, j'étais à la fois nounou et avais un rôle de père. Je découvrais une petite vie tranquille, presque pantouflarde, faisant des bouffes avec les voisins ou chez ses parents qui m'aimaient bien car ils voyaient leur fille et petit-fils heureux. Isabelle ne tenait pas à ce que je trouve un travail, elle avait calculé que financièrement, je pouvais rester père au foyer, le principal pour elle étant que son fils soit heureux. Elle était sérieusement amoureuse de moi, tout en sachant que je n'étais pas un zonard, mais un voyou. Par

respect pour elle, je lui avais avoué d'où je venais et qui j'étais vraiment (ce qui n'empêche pas d'avoir des sentiments). Elle savait que je me défonçais mais je prenais soin de ne pas fumer devant le gosse. Moi aussi je l'aimais bien, mais je ne peux pas dire que c'était l'amour avec un grand A. Enfin, je ne savais pas, il y avait eu trop de changements pour moi, pas forcément négatifs mais j'étais un peu perdu. J'étais conscient que c'était du sérieux, car il y avait un gosse dans notre histoire auquel je m'attachais sérieusement. Ce que je ne voulais pas, c'était me faire entretenir tel un gigolo, même si elle m'affirmait que ce n'était pas le cas. De toute façon, il me restait encore un peu de fraîche, de quoi tenir le temps de trouver une autre solution. Laquelle ?

J'aurais dû me laisser vivre. J'étais aimé et choyé, accepté par les beaux-parents et même par son employeur, le toubib, qui m'avait déclaré qu'il était enchanté du changement que j'avais apporté dans la vie d'Isabelle. Bref, j'aurais dû être heureux de mener une vie meilleure, mais ma situation ne me convenait pas, je ne me sentais pas prêt pour avoir une vie de famille, et ça me faisait flipper d'affronter une telle prouesse. Je me trouvais encore trop jeune, et je ne voyais pas de solution pour me dépêtrer de cette situation. Je laissais alors défiler le temps en pensant que demain serait un autre jour.

C'est comme ça que, six mois plus tard, le jour du réveillon de Noël, j'allais détruire toutes les illusions d'Isabelle. La veille, je ne savais pas encore ce que le destin nous réservait. J'étais allé acheter les cadeaux, avec le projet de passer un réveillon joyeux et agréable. Ça faisait des années que je n'avais pas passé Noël en famille, et là c'était ma famille.

Le fameux soir du réveillon, nous étions tous les trois, le sapin brillait de guirlandes et Isabelle nous avait régalez d'un bon gueuleton, toutes les bonnes choses qu'on aimait. Arriva le moment tant attendu par le gamin, la distribution des cadeaux. Didier était fou de joie de recevoir ce gros camion de pompier télécommandé qu'il attendait tant, il me sauta au cou en me disant : « Merci papa ! ». Isabelle pleurait de joie, c'était pour elle le cadeau de Noël qu'elle espérait, et moi j'étais bouche bée, ému. Je tombais des nues sans mot dire, je crois que j'étais heureux aussi.

Un peu plus tard, on coucha l'enfant, et le laissant dans ses rêves, on continua la fête devant un verre. Mais dans ma tête surgissait continuellement ce que m'avait dit le gamin : « papa », j'étais ailleurs. Isabelle me dévoila ses projets, elle était ambitieuse et enthousiaste, elle comptait sur moi pour construire du solide, elle était persuadée d'avoir trouvé l'homme de sa vie et pétillait de bonheur. Moi, je me

sentais mal et je me mis à flipper en envisageant mon avenir. Je crois que ce soir-là, j'étais en train de devenir égoïste, ne pensant plus qu'à ce qu'il pouvait m'arriver. Je ne me sentais pas prêt à affronter la réalité, une vie de famille, mais je n'osais pas interrompre sa conversation, je ne savais plus quoi dire, je n'avais pas de réponse à ses questions car elle ne me proposait que du bonheur et du positif. Je n'oublierai jamais quand, vers minuit, je me levai pour aller dans la chambre vider l'armoire de mes affaires et en remplir un sac, puis revenir dans la salle à manger pour lui annoncer que je partais. Elle ne comprenait pas, elle croyait que j'allais me balader, mais je lui confirmai que je la quittais et que je remontais à Nancy. Je crois que dans ma vie, je n'ai jamais fait autant de mal à une personne qui ne le méritait vraiment pas. Je regretterai toute ma vie ma maladresse et ma lâcheté, de n'avoir su prendre aucune précaution pour l'avertir en douceur, avec modération. Mon côté impulsif avait encore frappé. J'avais tout gâché, détruit l'amour d'une femme et d'un enfant. J'avais agi tel un salaud.

# RETOUR À LA CASE DÉPART

Après avoir roulé toute la nuit, j'arrivai chez les parents en fin de matinée. Je déçus toute la famille qui adorait celle que je venais de quitter, j'ôtai toutes les illusions à ma petite mère qui pensait que son fils était devenu enfin sérieux et casé, et je crois qu'elle était aussi triste qu'Isabelle. Mais je fus tout de même invité à squatter chez eux le temps que je me retourne. Ça me faisait drôle, je dormais dans la chambre du frangin car Christine logeait dans mon ancien domaine.

Robert me proposa du boulot, il avait un gros chantier de ferraille, une douzaine de chaudières à démolir dans des chaufferies de HLM. Son chave prenait de l'ampleur, il avait acheté un terrain sur Tomblaine pour stocker la ferraille et les métaux. Il me dit que ce terrain serait mon héritage en remerciement de tout le travail que j'avais fait dans leur maison et de tous les coups de main que je lui apportais.

Je m'empressai d'aller faire la tournée des grands ducs pour retrouver mes amis et certains potes, sans oublier de revoir Sandrine, qui ne m'avait pas laissé indifférent. Bien sûr, j'allai également me ravitailler pour le business. Bref, je reprenais mes marques.

Depuis mon départ, un an et demi s'était écoulé, mon frangin s'était remarié avec Claudie, j'appris que Denis était en prison pour proxénétisme aggravé, Daniel était revenu vivre à Nancy, Patrice était retourné à l'école pour passer un diplôme d'éducateur, Henri ne sortait plus avec Kiki et j'en passe ... Beaucoup de changements.

Sandrine fut ravie de me revoir, c'était comme si on ne s'était pas quittés, et je crois que la seule réelle raison de mon départ de Manosque, c'était que cette fille-là était toujours dans mes pensées. Elle préparait le Bac, et malgré son jeune âge elle m'impressionnait par son intellect. Elle possédait déjà une vaste culture, à croire qu'elle avait eu la

parole dès sa naissance. Elle avait du répondant, et ce n'était pas le genre de fille à se laisser marcher sur les pieds sans rien dire. Elle pouvait même devenir vulgaire envers ceux qui ne la respectaient pas, et devenir hautaine envers ceux qui la jalouaient, car elle avait la classe d'une bourgeoise. Elle aimait les voyous qui vivent sans peurs et sans reproches, et je pense que c'est comme ça que je l'ai séduite. On avait comme points communs l'aventure, la défonce et l'alcool, nos principales préoccupations du moment. Faire la fête à outrance était notre vie...

Issue de la grande bourgeoisie, son grand-père paternel n'était autre que l'ex-PDG d'une des plus grosses fonderies de France, sa mère était prof, son beau père architecte, et ils habitaient au Vézinet, une riche banlieue parisienne. Elle vivait donc à Toul chez ses grands-parents maternels, un bled à vingt kilomètres de Nancy. Avant de me présenter à sa famille, elle me demanda sans égards de respecter leur environnement matériel, quelque peu cossu et constitué d'impressionnantes valeurs. Je dus lui faire alors la promesse de ne jamais toucher à sa dynastie si l'envie me prenait un jour de les dépouiller de leurs richesses. Je tiens toujours ma parole...

Elle n'était pas souvent en cours et on passait les journées ensemble, le soir je la raccompagnais et une heure plus tard, elle fuguait en passant par la fenêtre du premier étage en se réceptionnant sur des troènes. Bien souvent on rentrait aux aurores et je dormais avec elle en cachette, ou on dormait dans les bois, dans la Dyane. Elle était incorrigible et forte dans ses périples, et à force des contraintes que lui imposaient ses grands-parents, elle réussit à convaincre ses vieux de se faire émanciper, bien que le grand-père maternel ne m'aimait vraiment pas. Lui n'était qu'un chef de gare à la retraite, mais il n'admettait pas que ferrailleur soit un métier. À cette réflexion, j'avais quitté la table en plein repas en déversant mon assiette sur la table. Je ne le reverrais jamais.

Je trouvai un petit appartement à rénover totalement, et m'arrangeai avec le proprio pour avoir six mois de loyer gratuits en échange de ma main d'œuvre. Sandrine eut son Bac avec mention et s'inscrivit en Fac pour préparer une licence de Lettres. J'avais cloué le bec de ses parents qui étaient venus voir comment on était installés car ils s'attendaient à un appart' de zonard, mais ils découvrirent un logement raffiné, avec des meubles d'époque et décoré de diverses antiquités. J'avais fait fort sur ce coup-là, même s'il faut dire que la petite avait des goûts de luxe. Mais le fait que je sois ferrailleur ne les inspirait pas non plus, ils avaient avoué à leur fille les doutes qu'ils avaient sur ma profession. J'en eus la preuve quelque temps plus tard quand je fis la connaissance de sa petite sœur de quatorze ans, qui me dit : « C'est vrai que t'es pas mal comme mec, mais t'as une tête de voyou ! ». La vérité sort-elle de la bouche des

enfants ?... Les parents vexés s'étaient sentis obligés de l'excuser.

Les riches ne sont pas les meilleurs payeurs. C'est bien connu que ce ne sont généralement pas eux qui donnent les plus gros pourboires. J'en eus encore la preuve quand ses parents calculaient le budget mensuel de leur fille désormais indépendante, car le chèque versé était bien maigre. Le calcul était soigneusement détaillé : prix d'un ticket restaurant universitaire, d'un trajet de bus et d'une chambre universitaire : additions et multiplications faites, ils arrivaient à verser une pension au centime près, et il n'était pas question d'arrondir le chèque ridicule qui lui était alloué afin de suivre de grandes études. Je laissai ce pécule à la petite comme argent de poche. Évidemment, elle ne pouvait pas bénéficier d'une bourse, puisque ses parents avaient des revenus très élevés. Honte à eux qui ne pensaient jamais à sa fête ou à son anniversaire, qui ne prenaient que rarement de ses nouvelles, et qui ne revinrent jamais la voir à la maison. Avoir plein de fric sans sueur et ne pas offrir le moindre superflu à sa progéniture n'est autre que rebutant à mes yeux. Dans un milieu ouvrier, la privation des parents est prioritaire pour le bien-être des enfants. C'est dégueulasse, la vie est ainsi faite ou plutôt non, c'est la mentalité du capitalisme.

J'avais la pêche et ce n'était pas que la dope qui me la donnait, les affaires marchaient bien, je m'étais offert une belle DS, une Super 5 de couleur noire en parfait état, même pas un coup de marteau à mettre. Ce fut une des rares voiture que j'achetai sans avoir de réparation à faire. Elle venait tout droit de la préfecture, la classe !

Les fêtes n'en finissaient plus, je n'en étais pas moins actif en assurant de nombreux boulots qui nous permettaient d'avoir un niveau de vie confortable. Je redevenais hyperactif.

Le fait de me défoncer ne m'empêchait pas d'assurer dans mes activités, j'aimais ça et je maîtrisais. Ma curiosité m'entraîna encore plus loin, je décidai d'expérimenter l'héroïne en intraveineuse mais pas de façon quotidienne, je gérais en ne me piquant qu'occasionnellement ou pour aller aux concerts. Je me souviens que je me fis mon premier pour aller voir ACDC à Metz, et le chanteur était encore Bon Scott à cette époque-là. Nous n'étions que très peu dans la bande à nous adonner à ce plaisir, et moi qui ai toujours eu horreur des piqûres, je me faisais faire les shoots sans regarder en serrant juste le garrot. Ce n'était pas le cas de Sandrine qui sniffait, mais à un rythme plus effréné que moi. Il faut dire qu'elle avait plus de temps car elle ne fréquentait pas plus la Fac que le lycée. Malgré son éducation, elle avait, telle une passion, la manie de pratiquer le vol à l'étalage, souvent accompagnée d'une amie, Cathy la

copine de Claude, qui lui était mon compagnon d'héroïne.

Je dois bien avouer qu'elle était douée dans ce domaine (que j'avais connu dans ma jeunesse), et elle avait le rythme d'une cleptomane. Mais ça ne me plaisait guère, je n'admettais pas qu'elle risque de gâcher son avenir. Il me faudra des années pour la convaincre d'arrêter, tout comme pour la persuader de ne pas m'accompagner dans certaines de mes sorties nocturnes, car elle fantasmait à l'idée de faire un casse. Elle me serinait, allant parfois jusqu'à me faire des scènes de jalousie afin que j'accepte de l'emmener et elle était incorrigible. Hors de question que je cède.

Il n'y avait pas que Sandrine qui profitait de son temps libre, il y avait aussi mon ami Patrice qui glandait toujours et venait souvent lui rendre visite, mais dans un but bien précis. Cet enfoiré bandait encore une fois pour ma femme et sa façon à lui de draguer, c'était encore de me casser du sucre sur le dos. Ce qui ne plut vraiment pas à Sandrine. Un jour, elle me raconta ses allers et venues réguliers, et m'affirma qu'elle l'avait mis dehors car elle ne supportait plus ses dénigrement. Il me traitait d'alcoolique incurable et disait que ma fidélité ne durerait pas. Tiens ! J'avais déjà lu cette histoire. Ce trou du cul avait aussi la prétention d'avoir un intellect supérieur au mien et il lui demanda donc ce qu'une fille comme elle faisait avec un mec comme moi, qui avait tant de lacunes culturelles. Sandrine lui avait rétorqué qu'il était loin d'être un intellectuel, et que ce n'était pas le fait d'avoir lu une dizaine de livres grâce auxquels il essayait d'étaler ses connaissances que ça lui donnait le droit de trahir son ami et de lui manquer de respect. Je fus encore une fois blessé par sa fourberie. Je découvrais sa jalousie et combien il était faux jeton, prétentieux, égocentrique et sournois. Je m'étonne encore de ma réaction, surtout après une telle récidive, car j'aurais dû le massacrer. Je me contentai juste de constater son échec et je demandai à Sandrine de ne pas lui dire qu'elle m'avait mis au courant. Si vengeance il y aurait, le plat se mangerait froid, car il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent jamais.

Sandrine l'avait pris en grippe et on évita de le rencontrer pendant un bon moment, mais bien sûr étant donné le nombre d'amis que nous avions en commun, on le croisait dans des fêtes et aux concerts. On eut même l'occasion de découvrir à quel point c'était un salaud et un égoïste de première. Il vivait avec Gigi, une fille qui était amoureuse de lui, mais ce n'était malheureusement pas réciproque à voir comment il se comportait avec elle. Souvent il s'arrangeait pour ne pas l'inviter dans des fêtes, comme s'il avait honte d'elle, mais en fait il voulait surtout en

profiter pour faire une éventuelle conquête (j'en aurai la preuve bien plus tard quand je fêterai mes trente ans). Malheureusement pour lui, il était loin d'être le Don Juan qu'il aurait aimé être et sa façon d'agir ne lui était guère favorable, car je n'étais pas le seul qu'il essayait de tromper. Je compris alors qu'il me jalousait en sourdine.

Il avait déçu toute la bande le jour où il détruisit la voiture que sa compagne venait d'acheter. Elle dut aller au travail à pied pendant trois années, tout en remboursant péniblement son crédit. Monsieur, qui en plus d'être responsable de l'accident, ne voulait pas lui prêter sa vieille voiture, alors qu'il glandait à la maison, sans revenus, se faisant entretenir tel un gigolo. Au fil du temps, j'en suis arrivé à oublier tous les bons moments passés avec lui tellement il était décevant. Je crois que je compris plus tard pourquoi je ne lui avais jamais démonté sa gueule, lui aussi devait le savoir. En fait il m'est impossible de frapper quelqu'un de plus faible que moi, que j'aime ou que j'ai aimé, et c'était également ainsi pour mon frère et mon père pour ne citer que les cas qui m'ont le plus marqué. Par la suite, je regretterai quand même de ne pas avoir dérouillé cet enculé de Patrice, qui l'aurait bien mérité à force de cumuler les coups en douce et les méchancetés qu'il débitait sur mon dos. Il aurait mérité une bonne leçon.

Sandrine m'apportait beaucoup, elle me faisait changer de mentalité, je n'avais plus en moi la haine que je ressentais envers la société et la vulgarité disparaissait de mon langage. Je ne peux pas dire que je voyais la vie en rose - il faudrait être inconscient ou avoir pris trop de LSD - mais je me sentais bien et je me voyais parcourir un long chemin avec cette fille-là. C'est pourquoi je pris la décision de suivre une formation de chauffeur routier. Je passai une visite médicale et des tests avec succès, et trouvai le moyen de faire subventionner ma formation, mais la liste d'attente étant longue, je devrais attendre deux ans avant de commencer. Ce n'était pas grave, j'avais de quoi m'occuper, j'avais fait la connaissance d'un marchand de biens qui venait d'investir dans deux immeubles. Il me proposa donc de faire les finitions de tous les appartements et bien sûr au black.

On sortait moins en bande, hormis en concert où on se retrouvait tous forcément, on se faisait des bouffes entre couples ou en petits groupes. Un soir, on fut invités chez Claude et Cathy et il allait m'arriver un problème qui marquerait ma vie.

Après le repas, Sandrine proposa d'aller se faire une toile. Il faut dire

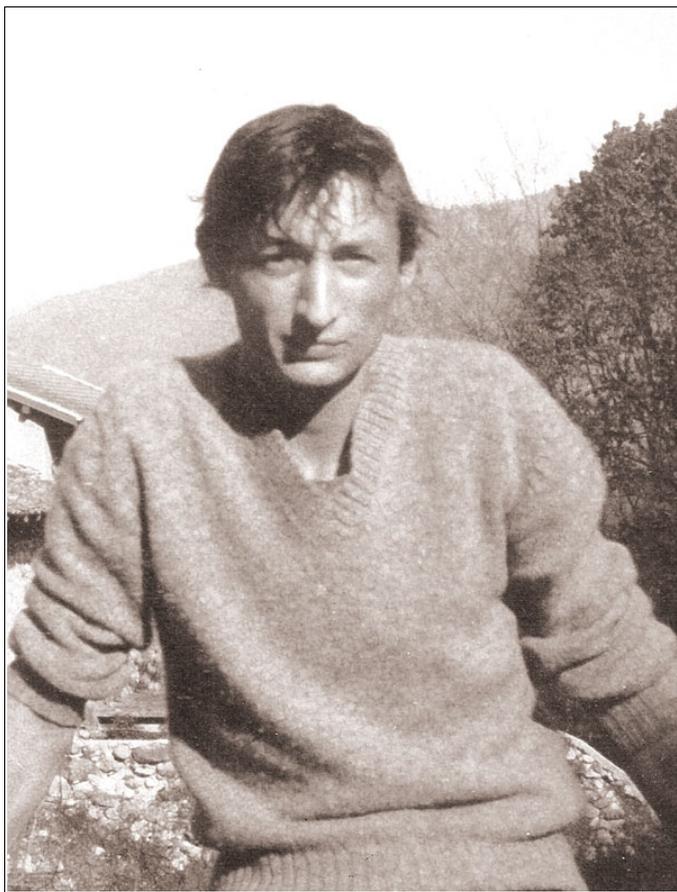
que c'était une de ses passions, à laquelle elle s'adonnait au moins deux à trois fois par semaine. Avec Claude, on préférait les laisser seules, envisageant de se faire un bon shoot. Il me proposa un *speed ball* en commençant par un premier fixe d'héroïne. Vautré dans un fauteuil du salon, j'étais déjà aux anges en écoutant Van Halen - les voisins devaient d'ailleurs en profiter aussi - pendant que Claude préparait la deuxième mixture avec de l'opium liquéfié. J'en avais déjà fumé mais en shoot j'innovais. La deuxième piqûre se fit à peine dix minutes plus tard, comme le veut la tradition du *speed-ball*. On était bien défonçés, la came était de bonne qualité, mais il n'en resta pas là et me suggéra un petit dernier pour la route, cette fois-ci avec de la cocaïne. Je lui fis remarquer que la coke ne me faisait pas d'effet - ni en sniff ni en la fumant - et que j'avais déjà essayé de me l'injecter, mais il me répondit que celle-ci était particulièrement bonne et quasiment pas coupée.

Il m'injecta doucement la troisième dose et me demanda de lâcher le garrot. Je sentis la chaleur du produit dans mes veines, je me sentais bien et me retrouvai dans un immense tunnel noir. Des ombres ou des formes encore plus noires se dandinaient autour de moi en tournoyant, et impossible de définir si elles me retenaient ou m'attiraient au bout de ce tunnel où je voyais une lueur d'un blanc que je ne connaissais pas. Je ne percevais aucun bruit, pourtant la musique autour de moi était présente, je flottais dans un silence total, à croire que mes cinq sens n'étaient plus. J'étais bien, je me laissais porter par l'apesanteur, attiré par cette lumière scintillante comme une étoile. On aurait cru à une multitude de paillettes, d'une brillance qui n'éblouissait pas. J'étais attiré et en même temps retenu pour passer l'extrémité de ce trou noir. J'avais envie de pénétrer cette illumination - ce devait être ça l'Éden - mais le trajet me semblait long, le tunnel n'en finissait pas, quelque chose ou quelqu'un me retenait. En fait je faisais une overdose...

Heureusement les filles arrivèrent à temps, Claude, qui était complètement défonçé, ne s'était pas rendu compte de mon voyage. Je me réveillai doucement, un bras sur chaque épaule des filles qui me faisaient marcher dans l'appartement depuis dix bonnes minutes, et je retrouvai mes esprits, étonné de les voir. J'avais vu la mort dans une totale sérénité. Mourir ainsi n'est pas désagréable, vous partez dans un bien-être total. Je pense que si j'avais atteint cette lumière indéfinissable, je ne serais plus. Mais qui étaient ces formes noires qui m'accompagnaient ? Anges ou démons ? Des esprits ? Je ne tiens pas à le savoir maintenant. Ce furent mes derniers shoots... J'arrêtai aussi d'halluciner au LSD.

Une chose est certaine, je crois en ce que je vois, et même si je n'ai aucune croyance religieuse, je suis sûr que les esprits existent car j'eus l'occasion de voir tourner une table lors d'une séance de spiritisme où je voulais communiquer avec Gérard, en vain. Ce jour-là, nous étions quatre personnes autour d'une table ronde en bois massif d'environ un mètre de diamètre, donc très lourde, avec nos deux mains placées au-dessus du plateau sans le toucher. La médium posait des questions aux esprits qui répondaient en tapant les pieds de table au sol, ce qui faisait évidemment bouger la table qui se dandinait. Je ressentais un courant d'air froid alors que la pièce était fermée, les flammes des bougies étaient à l'horizontale. En réponse à une question apparemment embarrassante pour les esprits, la table se mit à tambouriner de plus en plus vite, puis se déplaça de deux mètres. On se retrouva donc tous les quatre assis en rond face à face, les bras tendus en avant. Pendant une bonne minute la table ne cessa de tanguer en tapant des coups secs et réguliers, puis revint se placer entre nous. Il ne pouvait pas y avoir de trucage, je connaissais bien les lieux puisque nous étions chez ma tante, alors ces fameuses formes noires que j'avais vues dans le tunnel, n'était-ce pas des esprits ? Il m'est impossible de définir ni le nombre ni la taille des formes que j'ai vues, mais il est évident que je me pose toujours cette question : comment cette table d'un certain poids avait-elle pu se déplacer et bouger ainsi ? Mystère !

# UNE NOUVELLE VIE



Quelques mois plus tard, je reçus un coup de téléphone de l'AFPA m'informant qu'une personne s'était désistée, et comme lors des tests j'avais été le mieux noté, j'avais donc la priorité pour la place disponible. On me donna rendez-vous deux jours plus tard. J'étais enthousiaste mais le destin en décida autrement. Je tombai en panne d'embrayage sur l'autoroute à cinquante kilomètres de Nancy, et il m'en restait autant à faire. Je pris la décision d'aller à Metz et de téléphoner à Robert pour qu'il vienne me remorquer.

Je rentrai donc à Nancy et téléphonai au centre de formation avec lequel je m'arrangeai pour reporter mon entretien, un peu déçu.

Quelques jours après, un grand changement dans ma vie professionnelle allait intervenir quand je reçus la visite de Daniel et son ami Raymond. Ce dernier, après avoir participé à la création du CAP (Comité d'Action des Prisonniers, revendiquant contre les Quartiers de Haute Sécurité) venait de créer ALA (Association Lorraine d'Alternative, loi 1901) ayant pour objectif de réadapter par le travail des sortants de prison. Totalisant lui-même vingt-sept ans d'incarcération pour braquages de banque, il était par conséquent bien motivé pour permettre des libertés conditionnelles ou un régime de semi-liberté aux détenus, accordés uniquement s'ils justifiaient d'un emploi.

Connaissant mes compétences dans le bâtiment, l'ALA me proposa d'intervenir comme coordinateur sur les divers chantiers encadrés par trois éducateurs techniques : Daniel qui avait une formation d'électricien, Joseph ancien entrepreneur en maçonnerie, et Raymond polyvalent. Pour les démarches administratives, il y avait Serge, éducateur spécialisé, et bien sûr une secrétaire ainsi qu'une comptable en permanence.

L'équipe fonctionnait bien, faisant travailler en moyenne vingt-cinq usagers journaliers, en partie dans le bâtiment. Ma mission serait de ravitailler les chantiers en cours et d'emmener les ouvriers sur leurs lieux de travail. Je ne pus pas refuser une telle opportunité. Et si besoin était, je participerais aux travaux en tant que responsable de l'encadrement.

Peu à peu, je proposai de nouveaux emplois en créant une équipe de ramoneurs et de déménageurs, nous offrions aussi d'autres prestations de service, tel que l'entretien des jardins. J'étais enthousiaste et prenais à cœur mon travail. Lors d'une réunion, Michel (médecin généraliste),

Président de l'association, me proposa un CDI en tant qu'éducateur technique. N'étant pas diplômé, je devais donc m'inscrire à l'école d'éducateur. Le contrôleur de la DDASS qui suivait l'association (puisque nous étions subventionnés en partie par celle-ci pour nos salaires) m'informa que je n'avais pas l'obligation de suivre les cours dans l'immédiat. J'avais donc deux années devant moi avant de commencer la formation pour passer mon diplôme, ce qui tombait bien puisque nous avons du pain sur la planche. Patrice, qui jalousait ma situation, essaya de me décourager en me précisant que le diplôme était difficile, persuadé que je n'avais pas le niveau intellectuel. Ce narvalo avait la prétention d'être supérieur.

J'évoluais vite dans mon nouveau métier et j'apprenais beaucoup tant en relations publiques qu'en pédagogie. Le fait de travailler avec des amis n'était pas négligeable et il est clair qu'on apprend mieux sur le tas.

Pendant ce temps, mon vieux revendit sa maison pour en acheter une nouvelle, la cinquième. Il l'avait certainement acquise par nostalgie de son père, car effectivement c'était ce dernier qui l'avait construite...

Ma petite mère se remaria avec Robert, Christine grandissait, et le frangin faisait bâtir une maison dans un bled à vingt kilomètres de Nancy. Sandrine eut sa licence, toujours avec mention, et prit la décision d'en préparer une autre. Je ne pouvais qu'être content et pour parfaire mon admiration, elle se débrouilla pour augmenter son argent de poche en posant pour des photos promotionnelles de fringues, et aussi pour des catalogues style la Redoute ou pour de gros distributeurs en période de soldes. Je dois avouer que j'étais fier de la voir dans les rues de Nancy sur des affiches en quatre mètres par quatre. Ma petite mère, également fan de sa belle-fille, avait toujours les fameux catalogues et ne se privait pas de les montrer à ses copines. Il faut dire que cette fille-là était carrossée comme une Ferrari, et pour le plaisir des yeux, elle ne se privait pas d'exhiber ses formes dans des tenues exubérantes. Sa frimousse attirait tous les regards des mecs et provoquait des torticolis à ceux qu'elle croisait dans la rue... Ça faisait plusieurs années qu'elle posait aussi pour l'école des Beaux-Arts, mais là, je ne voulais plus qu'elle s'exhibe à poil. Eh ! On est obligatoirement jaloux dans ces moments-là.

Cet argent qu'elle gagnait, je n'acceptais pas qu'elle l'utilise pour contribuer à la vie de notre ménage, je le lui laissais pour ses loisirs, mais une chose est sûre, elle n'oubliait jamais de me gâter. D'ailleurs elle ne se préoccupait pas d'attendre un jour d'anniversaire pour me faire un cadeau, elle était vraiment généreuse à toutes les périodes de

l'année. J'avais droit régulièrement à des surprises et souvent pas des moindres, car en rien elle ne regardait à la dépense, au point que je devais surveiller son compte en banque pour limiter les agios qu'elle payait mensuellement.

Comme dépensier, je ne suis pas mieux qu'elle, mais dans un autre genre, la passion pour les jeux a toujours été un de mes défauts. Jeux de société ou dans les bars pour jouer la tournée, tiercés et courses, lotos et casinos, la liste était longue. J'organisais aussi des tables pour flamber au 21, les mêmes règles que le Black Jack des casinos, mais avec un jeu de trente-deux cartes. Je trouvais beaucoup de joueurs au sein de l'association et j'avais pas mal de potes de comptoir qui jouaient. Sandrine aussi était joueuse, mais en général elle perdait ce que je gagnais. Les liasses de biftons l'excitaient, et ce que je gagnais en deux heures, elle le reperdait en un banco, sa spécialité. Il arrivait qu'à la maison on joue des week-ends entiers, quasiment vingt heures sur vingt-quatre en faisant tourner les tables avec des partenaires différents. Excepté au loto, je m'en sortais toujours bien, même aux courses où je claquais pas mal d'argent. J'avais calculé qu'en une année, je rentrais dans mes mises, j'avais juste eu le plaisir de jouer. Au 21, je me faisais des gains non négligeables, parfois l'équivalent d'un SMIC.

On vivait bien, dans une bonne entente, même s'il y avait quelques tensions comme dans tous les couples, malheureusement liées à l'alcool et à la dope. J'avais d'ailleurs eu du mal à la faire cesser de sniffer définitivement, alors je contrôlais et ne consommais qu'occasionnellement, ça ne m'intéressait vraiment plus. Il m'arrivait de lui céder et de l'accompagner histoire qu'elle ne soit pas seule dans ses délires. Mais comme elle sniffait en cachette, je dus aller voir un fournisseur en le menaçant de le défoncer au sens propre du terme. Elle se calma alors, ne pouvant plus se ravitailler seule.

On consommait surtout beaucoup de chichon, d'autant plus qu'à la maison j'en avais toujours de grosses quantités. Cela ne nous coûtait rien car pour compenser le prix de notre consommation quotidienne, je dealais régulièrement à un réseau de musiciens et d'artistes en tout genre, ainsi qu'à quelques clients occasionnels. De ce côté-là, je ne peux pas dire que je faisais des bénéfices. Ou très peu.

Ce qui semait le plus la zizanie dans notre couple, c'était l'alcool. Moi j'ai toujours le vin joyeux, mais elle n'encaissait pas de la même manière, elle devenait méconnaissable et très agressive, il était impossible de lui

faire reprendre son sang-froid et il était encore plus difficile de la maîtriser. Elle avait le don de m'irriter au point que pour la calmer il m'arriva de la gifler. Je n'avais jamais tapé une femme et ce sera d'ailleurs la seule, le problème c'est que même avec une simple gifle retenue, elle se retrouvait avec un coquard ou la bouche gonflée. Une fois, je dus même lui mettre une poignée d'os car ce jour-là elle m'avait menacé avec un gros couteau de cuisine. Dans ces moments-là mes réflexes ne me trahissent pas. Malgré ma force, je me sentais faible d'avoir riposté ainsi, et honteux.

Je ne compris jamais, ni elle après avoir retrouvé ses esprits, pourquoi elle cherchait à me rabaisser en m'insultant, elle me dénigrait pour des riens comme si elle avait besoin de se dévouer. J'avais toujours droit à ses excuses, mais moi j'avais mal d'être son bouc émissaire et surtout de l'avoir tapée. Comme je l'expliquais précédemment, il m'est impossible de taper quelqu'un de plus faible ou que j'aime, et dans ma vie, ce sera la seule exception qui contredise ce respect. C'est dire qu'il fallait vraiment qu'elle me pousse à bout pour que je la gifle.

Par la suite, je trouverais la solution en partant sur le champ dès les premières insultes, et de ne revenir parfois que deux ou trois jours plus tard... J'étais alors peinarde pendant plusieurs mois.

Une fois j'ai failli ne pas revenir. Sandrine m'avait pris la tête et pour fuir son agressivité, je m'étais retrouvé dans un bar place Saint-Epvre en compagnie d'une bonne partie de la bande qui m'entraîna à une fête à Strasbourg. On partit déjà bien allumés pour finir dans une beuverie, et après de multiples défonce, tout le monde finit complètement déchiré. Le retour à l'aube par le col du Bonhomme vosgien faillit bien m'être fatal, ainsi qu'à mes trois passagers. Au volant, je dus faire un coma éthylique car en plein virage, la Mercedes alla tout droit dans le ravin pour finir son embardée vingt mètres plus bas, stoppée net encastrée dans un arbre sur le côté latéral de ma passagère, et ce, après quatre tonnes. La destinée voulut que la veille j'avais choisi de prendre cette voiture, et de ne pas utiliser la DS qui, avec un toit en polyester et une carrosserie fragile, se serait écrasée suite aux tonnes et aurait été éclatée par l'arbre.

Aucun blessé, ma passagère eut juste une arcade sourcilière ouverte. Après avoir escaladé péniblement le ravin dans la pénombre, on se retrouva sur la route déserte, la chance et la coïncidence voulurent que la première voiture que j'arrêtais était celle d'un pote qui revenait d'un concert. De plus, comme il était accompagné par les gens de la voiture qui suivait, ils purent donc nous remmener à Nancy.

Je récupérai discrètement la DS sans avertir Sandrine, pour aller

réveiller ce dimanche matin mon copain médecin afin de faire recoudre l'arcade de la copine.

Je revis Sandrine deux jours plus tard. Elle regrettait sa cuite et mon départ, car avec l'argent de la Mercedes qui était quasiment vendue, nous devions partir aux États-Unis pour une année sabbatique. Un week-end qui me coûta quatre bâtons et demi.

Ça faisait trois ans que j'étais éduc', mais je ne m'étais toujours pas présenté à l'école de Strasbourg. En fait je ne saurai jamais où elle se trouve exactement. On débordait de travail, et personne ne me demandait de compte. Assez satisfaits des statistiques (cinq pour cent de réussite), on redirigeait des usagers vers une formation ou un CDI chez un employeur. Ça paraît peu, mais entre temps on faisait libérer des détenus en conditionnelle ou en semi-liberté, d'où notre satisfaction.

C'est sûr que le mastic du petit carreau de la porte d'entrée de nos locaux n'avait pas le temps de sécher, on se faisait régulièrement casser pour se faire dévaliser du matériel ou le fond de notre caisse noire qui servait à dépanner ceux à qui on ne pouvait pas fournir de travail. Ils étaient tranquilles, sachant qu'on ne déposerait jamais plainte.

On avait aussi régulièrement des descentes de police pour contrôler les identités de nos usagers, car on avait refusé à plusieurs reprises d'établir un fichier sous la pression du JAP (Juge d'Application des Peines) qui nous surnommait « Association de malfaiteurs ».

Sur ce chemin du monde associatif, je croisais Patrice qui était devenu éducateur spécialisé dans une association pour toxicomanes qu'on avait aidé à obtenir des subventions et à s'installer, en leur livrant notre expérience. Leur association devint notre « cousine », où nous avions l'opportunité d'envoyer des usagers, car on se refusait d'embaucher ou de prendre en charge les toxicos, un autre domaine qui se gère différemment, avec pys et médecins.

Ma passion pour les voitures n'avait pas cessé, je bricolais donc toujours un peu pour moi ou pour des clients, j'avais de la place dans les locaux d'ALA. Ce jour-là, j'étais en train de me retaper une belle Mercedes que j'avais achetée accidentée. On fit la réunion hebdomadaire et mes collègues, qui à force de voir défiler les voitures dans la cour, me suggérèrent de monter un projet pour créer un atelier de carrosserie et entretien mécanique, puisque mes cinq ans en tant que OHQ me permettaient de pratiquer. J'étais fier et honoré de cette proposition.

Sandrine aussi était contente pour moi et elle me rassura en me

proposant de corriger mes écrits, ce qui m'impressionnait le plus. Serge s'était lui aussi engagé à superviser le bon développement du projet et à me conseiller sur les voies à suivre étape par étape. Le but étant de demander une subvention aux Fondations de France qui finançaient ce genre de projet.

Je noircis des pages entières de brouillons, en pensant aux besoins et aux objectifs d'un tel projet, justifiant son importance en mentionnant qu'il apporterait une extension à notre association en offrant d'autres possibilités de réadaptation par le travail. Je chiffrai le coût du matériel et de l'outillage, je me renseignai auprès des centres de formation sur les possibilités d'orienter mes usagers vers un CAP, et enfin je cherchai une clientèle.

L'association prenait de l'ampleur et nous avions un énorme chantier qui démarrait. Construire, pour le compte de l'ONF, un bâtiment qui servirait de locaux en vue de la création d'un zoo.

Entre temps, on s'était fâché avec notre « cousine » parce qu'on avait appris, lors d'une réunion, qu'ils avaient créé un fichier de leurs usagers pour la police. On leur fit comprendre que dans notre milieu on ne fréquentait pas les balances, et que dorénavant nous ne pourrions plus nous permettre de leur envoyer du monde, ni de les aider en quoi que ce soit. Les ponts étaient rompus. Quand je pense que mon ami Patrice faisait partie de cette association de balances... Mais qu'est-ce que c'est que ces éducateurs de merde et ces médecins qui ne respectent pas le secret professionnel ? Étant en plus eux-mêmes consommateurs de drogues... ?

J'arrivai au terme de mon projet. Après un an et demi, j'étais prêt et l'association avait trouvé de nouveaux locaux, un ancien garage avec suffisamment de place pour décentraliser tout le monde.

J'avais trouvé comme clientèle une auto-école avec une douzaine de voitures à entretenir et je récupérerais beaucoup de mes anciens clients de l'époque où j'étais encore carrossier. J'avais chiné de bons prix auprès des fournisseurs pour l'outillage et trouvé d'occasion un pont de levage pour voitures à un prix raisonnable. Le tout se chiffrait à dix bâtons.

Nous voilà donc partis, avec Serge et Yves (qui avait été embauché récemment comme éduc', sortant de dix années d'emprisonnement pour braquage), direction Paris pour ma demande de subventions aux Fondations de France. Toute la durée du voyage, je balisais grave à l'idée de cafouiller en défendant mon projet, et je fus vraiment impressionné en entrant dans l'immense salle de réunion, où se trouvait

une vingtaine de personnes venant d'associations à avoir été retenues pour une éventuelle subvention. Il devait y en avoir autant qui représentaient les Fondations chargées de questionner les demandeurs à tour de rôle afin de défendre leur projet, dans un silence total et attentif. Quand arriva mon tour, seul debout devant l'assemblée, je n'avais plus le trac, j'avais réponse à tout dans une élocution parfaite, je connaissais mon projet sur le bout des doigts, pas un trou de mémoire, pendant un quart d'heure je défendis mon programme et ses objectifs, et personne ne réussit à me contredire. J'avais épaté mes collègues qui étaient fiers de moi et qui m'assurèrent que j'avais réussi. J'appris ensuite que la moitié de ma demande avait été acceptée, ce à quoi on s'attendait, cinq plaques.

Entre temps, l'association s'était donc installée dans les nouveaux locaux, et en attendant l'arrivée des subventions, je commençai à bricoler dans le garage avec mon outillage personnel. Sandrine, qui avait passé le permis deux ans avant, s'était faite la main avec quelques voitures que j'avais restaurées, et je décidai de lui en refaire une attitrée. J'allai donc rechercher ma vieille Dyane, qui avait un moteur parfait, sur laquelle je mettrais une coque neuve avec une peinture complète de son choix. Un tel travail ferait une bonne publicité au garage et j'attirerais l'attention d'une nouvelle clientèle.

Les subventions arrivèrent, mais la comptable me dit qu'il allait falloir patienter pour débloquer l'argent et me suggéra de prendre mes congés payés en attendant.

On partit donc direction la Grèce, via l'ex-Yougoslavie qui me rappelait des souvenirs, mais dont la traversée cette fois-ci se ferait sans encombre. Nos vacances étaient surtout itinérantes avec des étapes en camping sauvage à la belle étoile, parfois sous toile de tente dans des campings, à l'hôtel, ou chez l'habitant. Nous ne prévoyions jamais à l'avance nos itinéraires, faits au jour le jour, comme nos escales. Quand on se trouvait bien quelque part, on en profitait un maximum. Cela pouvait être la visite de sites ou de villes en s'aidant du guide du routard. On ne manquait pas de goûter les spécialités culinaires, un peu de culture dans les musées, et fêtes traditionnelles.

J'ai toujours bien aimé vivre l'aventure en empruntant des pistes relevées sur des cartes topographiques, ainsi je me suis souvent retrouvé dans des campagnes perdues, loin des habitations, sur des plages désertes où l'on peut vivre à poil jusqu'à ne plus avoir de

provisions, dormir sur des flancs de falaises ou dans des grottes comme des sauvages. Mais ces périples conduisent souvent à se retrouver dans des galères. Nombre de fois je me suis vu réparer la mécanique sur le bord des pistes défoncées où les voitures souffrent. D'ailleurs, je partais toujours avec deux roues de secours sans oublier une caisse à outils et des pièces de rechange, et bien souvent j'ai failli y laisser la voiture. Je me souviens que pour accéder à la mer, j'avais pris le risque de descendre un sentier sur près de deux kilomètres. Comme c'était montagneux, la déclivité en longeant cette falaise était importante. On resta deux jours isolés sur une magnifique plage rocailleuse, mais avec un petit espace sableux, une cavité dans la paroi de la falaise telle une petite grotte abritait l'installation de notre lit. La remontée du sentier s'avéra plus périlleuse que la descente, et arrivée à mi-chemin, la R5 ne pouvait plus monter la côte, la piste étant un mélange de sable et de petites pierres, les roues s'enfonçaient dans le sable ou patinaient sur les cailloux.

En deux heures, on avait parcouru à peine deux cents mètres, et à sept cents mètres du but, on se retrouva immobilisés. Sandrine au volant, je m'épuisais à pousser tout en mettant des cailloux mètre par mètre derrière une roue, pour éviter que la voiture ne redescende le temps que je reprenne mon souffle. On était bloqués dans un endroit complètement désertique, et pendant des jours, on ne vit pas âme qui vive. La R5 étant une traction avant, l'idée me vint de monter la côte en marche arrière, mais le sentier étant trop étroit et en bord de précipice, je dus prendre la décision de redescendre jusqu'à la plage pour faire demi-tour. On déchargea complètement la voiture de toutes nos affaires afin de l'alléger, et je demandai à Sandrine de m'attendre. Je dois bien avouer que rien que pendant la descente en marche arrière, je n'étais pas rassuré, et la remontée était tout autant périlleuse, car il fallait rouler le plus vite possible pour ne pas perdre d'élan, tout en évitant de zigzaguer à cause des cailloux et de mordre le bord du ravin. Ma remontée fut fantastique, mais la voiture avait souffert, arrivée au bout du sentier, l'embrayage fumait et sentait le cramé, deux pneus étaient taillés mais non crevés, et une partie du tuyau d'échappement était arrachée. Ensuite, on visiterait quelques pays d'Europe, toujours dans ces conditions, sans craindre de vivre d'autres aléas. C'est ça l'aventure !

On se retrouva parfois dans des situations plus dangereuses. Comme cette nuit-là en Espagne, sur une route nationale entre Barcelone et Tarragone. Il devait être vingt-trois heures, je m'arrêtai en bord de route. Pendant que Sandrine roulait un pétard dans la voiture, je me brossais les dents derrière le véhicule, et j'avais remarqué une voiture garée cent mètres derrière nous, mais je n'y avais pas prêté plus

attention. Avec le bruit des voitures sur la route, je n'entendis personne approcher, mais on me poussa dans le dos et je me retrouvai projeté dans le fossé. Un mec me posa un calibre sur la tempe, pendant ce temps-là un autre mec s'était assis au volant et braquait Sandrine avec un couteau. En me mettant le calibre, cette fois sur la nuque, mon agresseur me fit monter à l'arrière de la voiture, et je me retrouvai au milieu de la banquette entre deux mecs. L'un, avec son flingue, m'obligea à me mettre la tête sur les genoux. Étant prévoyant et connaissant la réputation des Espagnols, j'avais caché sous la moquette une bonne partie de notre argent et tous nos papiers. Celui qui était au volant fut étonné de ne trouver que mille deux cents francs dans le sac de Sandrine. Elle parlait couramment leur langue et me faisait la traduction au fur et à mesure. Cette bande d'enculés fit tourner le pétard que Sandrine avait roulé et quand elle voulut me le passer, celui qui me braquait s'y opposa. Au bout de dix bonnes minutes, n'étant pas satisfaits, Sandrine me dit qu'ils nous emmenaient à un distributeur de banque pour retirer de l'argent avec la carte bleue qu'ils avaient trouvée dans son sac. Apparemment ils changèrent d'idées, et on se retrouva à faire une dizaine de bornes sur un chemin de terre aboutissant à une décharge. Là où je fus le plus inquiet, ce fut quand je vis sortir le chauffeur de la voiture qui nous suivait, un sac en plastique sur la tête avec deux trous pour les yeux, style les Ku Klux Klan. Je dis à Sandrine que s'ils étaient déterminés, ce ne serait pas en leur donnant notre argent qu'ils changeraient d'avis, d'autant plus qu'ils étaient complètement *speed* et défoncés. C'était visiblement des junkies. L'autre excité avec son calibre me dit qu'ayant une Mercedes, j'avais forcément du fric. Je lui montrai mes mains en lui expliquant que j'étais carrossier et le traitai d'enculé.

Au même moment, un des mecs leva la jupe de Sandrine et appela ses copains pour leur montrer qu'elle n'avait pas de culotte. Je fonçai sur le mec et le poussai tout en l'insultant (en français bien sûr, mais souvent les injures sont internationales). Le seul qui n'avait pas d'arme prit ma défense en engueulant son pote qui me mit son couteau sur la gorge et m'emmena un peu plus loin à l'abri des regards. Il était tellement vexé par mon intervention qu'il n'arrêtait pas de me gueuler dessus. La colère me prit, je lui tordis le poignet et lui arrachai le couteau. À ce moment-là, j'ai bien failli devenir meurtrier, c'était moi maintenant qui appuyais la lame sur son ventre. Malgré la pénombre je voyais la peur dans ses yeux, il était blême, mais je m'inquiétais pour Sandrine. Si j'avais été seul je l'aurais sûrement planté. En lui tordant toujours le bras, je le jetai au sol et balançai son couteau au loin. Une arme de moins. Je retournai vers les autres, celui que je venais de mettre à genoux ne moufterait plus. Mais cet enfoiré avait récupéré son arme, les quatre portes et le

coffre de la voiture étaient ouverts, ils faisaient une fouille minutieuse en balançant tout dehors. Nos sacs étaient vidés des fringues, éparpillées partout, un des mecs portait mon blouson de cuir, Sandrine qui avait confiance en moi n'avait pas craqué. Elle leur expliqua que si on avait si peu d'argent, c'était parce que nous étions à la fin de nos vacances. Ils voulurent alors mettre le feu à la voiture, mais comme je suis du genre têtu et ne me laissai pas impressionner, je ne cédai pas. Je leur proposai en échange des clés de voiture, une bague de Sandrine avec deux diamants que j'avais prise dans la main. Celui avec le flingue voulut me l'arracher des doigts mais je le repoussai, son collègue le retint et le calma. Après discussion, cela faisait quand même une heure et demie qu'on était sur cette décharge, ils acceptèrent qu'on range nos affaires, je m'installai au volant, portes fermées et par la fenêtre mi-ouverte, on fit l'échange. L'affaire conclue, je repris donc la piste. Ils me suivaient de près, j'avais la rage et je n'en resterais pas là, cette fois-ci je créerais un effet de surprise. Arrivés sur la nationale, j'aurais dû prendre à gauche puisque nous étions sensés rentrer vers la France. Je mis mon clignotant à droite en leur montrant mon index levé au ciel pour leur faire comprendre qu'ils s'étaient fait baiser et je pris la direction de Tarragone. Je roulais à quatre-vingt kilomètres à l'heure en leur faisant signe de me dépasser. À cette vitesse-là, si je les percutais j'étais certain de les envoyer valdinguer en tonneaux. Sandrine me connaissant me supplia de laisser tomber, mais hors de question, ma Mercedes étant plus robuste que leur Fiat, j'allais les foutre dans le fossé et j'irais les marave avec mon Opinel dont la lame faisait vingt centimètres. Il suffisait que je commence par l'autre excité avec son flingue qui était assis à côté du chauffeur. Ils n'imaginaient pas de quoi j'étais capable.

Finalement, peut-être qu'ils l'avaient imaginé tout même, car ces quatre merdeux après une vingtaine de kilomètres n'osèrent même pas me dépasser. Je m'arrêtai quand ils firent demi-tour, je sortis de la voiture en leur demandant de venir m'affronter, mais ils faisaient dans leur froc. On avait perdu deux diamants, mon blouson, une cartouche de schmariches, une boulette de chichon et mille deux cents francs. C'est ça aussi l'aventure !

# DÉCEPTION

Après nos fabuleuses vacances en Grèce, à mon retour au boulot, la situation avait changé, les bureaux avaient pris feu détruisant toute la comptabilité, mon projet y compris. De plus, j'appris que la comptable avait utilisé mes subventions pour combler un découvert sur le compte des chantiers en cours, et pour finir je ne pouvais même plus bricoler, tout mon outillage personnel avait été volé. J'étais désespéré, d'autant plus que d'après la comptable, la situation n'allait pas s'arranger. Elle m'annonça qu'il me serait impossible d'ouvrir le garage pour raisons financières et administratives. On me proposa donc un licenciement après cinq ans de loyaux services. On ne pouvait pas subir pire déception car en un mois tout s'était écroulé. Il était certain que la comptable avait prémédité cette embrouille et l'incendie quelques mois auparavant, avec l'aide de complices extérieurs à l'association. Le problème est qu'il était impossible de prouver quoi que ce soit.

Au mois de juillet, je me retrouvai à nouveau sur le chemin de Patrice qui avait démissionné de son association de traîtres, du moins c'est ce qu'il prétendait, mais à mon avis il avait plutôt été viré. Lors d'une soirée, Martine, une copine de Sandrine avec qui elle aimait se défoncer au bourrin et à la coke, qui était éducatrice dans un centre de réhabilitation pour jeunes filles délinquantes ou avec des problèmes sociaux, nous proposa de l'accompagner pour encadrer un groupe d'une douzaine de filles dans un camp de vacances au mois d'août. Pour Patrice et moi, cela ne posait aucun problème, lui avait le diplôme d'éducateur, et moi mon expérience. Elle réussit à convaincre sa hiérarchie d'embaucher également Sandrine grâce à ses diplômes. On passa donc un mois dans un camping municipal en Lozère. Ça me changeait des adultes, mais le langage était le même (ce devait être les enfants des usagers que j'avais auparavant !). Les gamines avaient entre neuf et quatorze ans et ça se passait bien. On avait plus de problèmes pour réveiller Patrice le matin, car il émergeait à neuf heures, se dispensant ainsi de la préparation des petits-déjeuners. Il ne pensait qu'à fumer ses

pétards, il ne participait pas à la préparation des repas, la considérant comme une corvée. C'était lui la corvée, partisan du moindre effort, jouant au macho devant des gamines parce que pour lui être éducatif, c'était être chef avant tout.

On renouvelerait l'expérience l'année suivante, puisque sur les quatre camps organisés par le centre, nous étions les seuls à n'avoir ni problèmes, ni fugues. Martine était fière de nous.

Quelques mois plus tard, aucun de ceux qui avaient créé l'association ALA - y compris les autres éducateurs - n'était présent. Il restait la comptable, la secrétaire, un directeur fraîchement nommé avec écrit sur la porte de son bureau : « Frappez avant d'entrer », et deux nouveaux éducateurs aussi glandeurs que Patrice, qui s'occupaient de trois usagers. Il y avait plus de monde dans les bureaux que sur les chantiers, et aucun n'avait ni l'ambition ni les motivations des créateurs de l'association.

Cela ne leur avait pas porté chance de détruire une structure bien élaborée. J'appris le suicide du mari de la comptable. Mêlé aux magouilles, il avait un poste à responsabilité chez EDF et faisait partie du conseil d'administration de notre association. Apparemment, il était l'instigateur de l'escroquerie. Je lus aussi dans le journal que sa femme avait été incarcérée pour détournement de fonds et prise illégale d'intérêts.

Quand je pense qu'on était obligé de pleurer pour qu'elle donne une prime de panier aux usagers et qu'elle s'était mis dans les poches toutes les subventions... Si j'avais eu en face de moi cette grosse salope, elle aurait été la deuxième femme que j'aurais tapée, mais cette fois-ci comme un homme. À part Serge et Joseph, on était tous des voyous à gérer honnêtement cette association, et c'est une personne qui se disait « morale » qui avait tout détruit. Quel gâchis !

Sans être médisant, j'ai souvent remarqué que dans le monde de l'éducation, il y a énormément de glandeurs ou d'incompétents. Leurs diplômes étaient passés après deux ans d'études et un mémoire de leur choix à rédiger. À mon avis, ils sont attribués trop facilement, ou au moins avant l'inscription à l'école, il devrait y avoir des contrôles approfondis sur les motivations et les aptitudes. Commencer par des tests bien appropriés sur les raisons pour lesquelles ils veulent exercer cette profession, puis impérativement faire des stages d'évaluation sur plusieurs terrains. Il devrait également y avoir un contrôle

psychologique sérieux et un bilan de santé. Cela peut paraître aberrant, mais j'en ai vu défiler des éducateurs fragiles, qui se sont retrouvés hospitalisés pour dépression, qui fatiguaient à cause des nombreuses heures effectuées, travaillant bien souvent les week-ends et jours fériés ainsi qu'en permanences de nuit. J'ai rencontré trop de glandeurs comme Patrice qui ne pensaient qu'à jouer au petit chef devant les gamins, des mecs qui se prétendaient normaux mais qui ne savaient pas quoi répondre quand on leur demandait la définition de l'anormalité. Bien sûr, la seule réponse est qu'il n'y a pas de différence, ça n'existe pas une personne anormale, c'est tout simplement une comparaison faite par des imbéciles sur des critères fixés, qui pensent qu'une personne est anormale par rapport à une autre. Oui, mais qui ? Qui peut me dire qui est normal ? Par rapport à qui et à quoi ?

Il y a les cartésiens qui suivent le règlement à la lettre, basé sur des lois datant d'avant guerre, et qui sont incapables de prendre des initiatives. Et surtout, beaucoup ne savent pas réellement qui ils éduquent, ne connaissant pas leurs origines, n'ayant aucune idée de la souffrance et des galères qu'ils ont vécues. Ils pensent savoir, ont des idées préconçues, et agissent bien souvent comme des flics.

Alors moi, je dis qu'avant de mettre un trou du cul de vingt ans qui a encore du lait derrière les oreilles à un poste d'éducateur où il devra être responsable d'enfants, il est impératif qu'il s'adapte pendant plusieurs années en n'ayant qu'un statut de moniteur, et en étant encadré par des éducateurs chevronnés. Ainsi, ils apprendront la différence entre éducation et réadaptation.

Par exemple, un chauffeur routier, même en possession de ses permis, ne conduira jamais un quarante tonnes dans l'immédiat. Il lui faudra rouler avec un douze ou vingt tonnes pendant un ou deux ans, et à la suite de cet essai beaucoup abandonnent parce qu'ils n'ont pas les nerfs assez solides ou tout simplement parce qu'ils sont incompetents. Des exemples, il y en a bien d'autres...

# VAUT MIEUX PAS M'ÉNERVER !

À défaut d'être éducateur, je me fis pistonner pour être embauché comme coursier, ayant comme mission de collecter tous les chèques des agences de la Banque Populaire aux alentours de Nancy et sur le département des Vosges. Je faisais exactement cinq cent vingt kilomètres chaque jour suivant un itinéraire bien défini, ainsi que des horaires précis. Je me souviens que mon employeur m'avait dit qu'il était possible que je sois amené à transférer des espèces et je me demandais souvent quelle serait ma réaction si je devais transporter un minimum de cent briques. Après tout c'était facile, je n'étais pas si loin de la frontière italienne. Il suffirait que je simule une panne de voiture afin de gagner du temps et m'arracher avec le butin, cela ne serait qu'un simple vol non passible des assises.

Ce qui devait arriver arriva. Ce jour-là, dans une grosse agence d'Épinal, le directeur en personne vint me voir et me demanda de patienter, car j'allais sûrement transporter des liquidités et il devait contacter mon employeur. Il fallait vite que je prenne une décision, j'avais chaud et je révisais mon plan. Combien d'argent je devais transporter afin de savoir si la somme serait suffisamment importante, le coup de la panne, l'itinéraire, prévenir Sandrine. Je m'appliquai à rester calme devant les employés qui me faisaient la conversation, tout en préparant les sacoches de chèques en numérotant les plombages sur ma feuille de route. L'adrénaline commençait à monter. C'est à ce moment-là que tout voleur ressent cette sensation forte, telle une drogue. Moi je ressens du plaisir (certains ressentent de la peur), je reste concentré et prêt à agir... Le temps me parut long, cela devait faire une demi-heure que j'attendais quand le directeur me rejoignit et me dit : « C'est bon vous pouvez partir, vous n'avez pas de transfert à effectuer, je me suis

arrangé autrement avec les convoyeurs ». Je respirai profondément, comme si j'avais été en apnée durant ces trente minutes où j'étais persuadé de faire le coup, mais j'entendis alors une petite voix qui me disait que finalement c'était mieux ainsi.

À mes heures perdues, comme j'avais récupéré un beau piano d'époque avec des touches en ivoire, je suivais des cours pour apprendre à en jouer, une expérience bien laborieuse, tout comme la guitare, que j'avais risquée quelques années auparavant. Je découvris que je n'avais pas du tout l'oreille musicale et mes gros doigts de manuel manquaient d'une évidente souplesse, je n'insistai donc pas, pour le bonheur des oreilles de Sandrine et des voisins. Le copain qui me donnait les cours gracieusement nous expliqua qu'il avait trouvé un superbe appartement avec jardin dont la propriétaire ne craignait pas le bruit puisqu'elle savait que lui-même était musicien.

Après réflexion, il s'était rendu compte qu'il n'aurait pas les moyens financiers pour assumer les charges et le loyer, mais le bail était déjà signé. On contacta immédiatement sa proprio, indulgente, qui accepta un rendez-vous pour signer un nouveau bail.

On emménagea donc dans un petit immeuble de trois logements, dans un quartier assez bourgeois, à cinq cents mètres de la maison Majorelle, dans un F3 de soixante-dix mètres carrés avec cheminée à l'âtre, une petite cour, et un jardin de deux-cents mètres carrés à partager entre les trois occupants dont la proprio, qui n'était jamais là. Le petit plus, c'est qu'elle nous demanda si des amis seraient intéressés pour reprendre un autre logement qui allait se libérer. On se retrouva donc en famille avec une amie de Sandrine.

À mon boulot, je roulais les quatre saisons pleines, j'étais apprécié par mes employeurs car je m'intéressais au bon fonctionnement de l'entreprise. Au point que le patron m'invita au restaurant en compagnie de sa femme pour me proposer de remplacer mon chef, afin de diriger l'agence de Nancy, le siège étant à Metz. Je les déçus en refusant, car m'immobiliser dans un bureau ne m'intéressait vraiment pas. En plus je n'avais pas l'intention de rester, ayant fait le tour de la profession qui devenait routinière. Je n'attendis pas longtemps pour avoir l'opportunité de monter une stratégie me permettant de me faire licencier.

Entre temps, j'avais passé le permis de moto et un pote me proposa une 750 Kawasaki ZE. Il me fallait pour la payer que je vende mon coupé Volvo, car en plus de la voiture de Sandrine, j'avais également un

fourgon. J'avais bien un acheteur mais il devait, lui aussi trouver à vendre sa voiture. Mon patron allait m'offrir sur un plateau la solution en me fournissant une voiture de service neuve. Pour aller la récupérer, je devais donc monter à Metz au siège. Dès mon arrivée, le patron convoqua tous les chauffeurs autour de mon ancienne voiture, et fit l'éloge de son excellent état malgré le haut kilométrage. Une fois tous ces compliments terminés, je rejoignis le patron dans son bureau et lui demandai une prime de bon conducteur. Elle était largement méritée, car les autres chauffeurs lui coûtaient cher avec leurs véhicules mal entretenus et souvent accidentés. Il me répondit que cela allait de soi ! Je pensais mériter une prime d'un minimum de mille francs.

Quelques jours plus tard, n'ayant reçu que cinquante francs de prime, je lui demandai s'il se moquait de moi. Il me répondit qu'il ne pouvait pas faire mieux. S'il y a bien une chose qui m'énerve, c'est de me faire ridiculiser. Il devrait donc payer une plus lourde addition, et me donner ainsi l'opportunité d'acquérir ma moto rapidement.

Le soir même, je contactai le client pour ma Volvo. J'avais confiance car c'était le copain d'un ami, et je lui proposai de détruire sa voiture pour être remboursé par l'assurance de ma boîte.

Le lendemain en fin de matinée, je lui donnai rendez-vous sur une petite route de campagne qui se trouvait sur mon itinéraire. Je lui fis placer sa voiture sur la chaussée, et lui demanda de sortir pour se mettre sur le bas-côté en lui demandant d'attendre, afin qu'il ne soit pas blessé dans le choc que j'allais provoquer. Avec ma R5 toute neuve, ma ceinture de sécurité bien tendue, serrant fort le volant, je m'élançai en gardant une vitesse de cinquante kilomètres à l'heure, et allai m'encastrier à l'arrière de la Simca 1507 plus robuste que la Renault. Le copain spectateur du fort impact de la cascade se précipita vers moi, choqué et blême, inquiet de savoir comment j'allais. Je sortis de la voiture, il fallait faire vite avant qu'un autre véhicule n'arrive, je lui demandai alors de me mettre un coup de poing sur l'arcade gauche afin de simuler un choc contre le montant des portes et en garder une trace. Il n'avait rien dans les bras, c'était comme si une fillette m'avait giflé, alors je mis un grand coup de tête sur le rebord de toit de la voiture, et au moins là j'avais une belle bosse bien bleue, égratignée sur le côté du front. Même pas mal !

Ma voiture était immobilisée totalement, la roue droite encastrée dans le passage de roue, le tableau de bord côté passager était quasiment sur le siège, car j'avais calculé de taper toute la partie droite. Je transférai donc les sacoches de chèques dans sa voiture et lui demandai de m'emmener à la dernière banque où je devais me rendre

afin de prévenir mon employeur. Au téléphone, il n'eut même pas la décence de me demander si j'étais blessé. Alors je le remerciai de son indécence en lui indiquant que je laissais les sacs de chèques à l'agence et que j'allais à l'hôpital car j'avais mal à la tête et dans le dos, tout en lui expliquant où se trouvait la voiture pour la faire remorquer. À l'hôpital, on me diagnostiqua un léger traumatisme crânien, deux muscles dorsaux froissés ainsi qu'un hématome sur la poitrine, dû à la ceinture de sécurité. J'aurais des courbatures le lendemain.

Je me retrouvai donc en arrêt de travail et mes rapports avec le patron n'étaient plus aussi chaleureux. La voiture fut déclarée épave et il comprit qu'il aurait dû me donner la prime que je méritais. Il me fit remarquer que je savais remplir un constat, ce que je fis en y reconnaissant mes torts, n'ayant pas respecté les distances de sécurité et roulant trop vite, mais en précisant que je n'avais pas pu m'arrêter quand un chien avait traversé la route et que la voiture qui me précédait avait pilé devant moi. Bien sûr, on ne retrouva jamais le propriétaire du chien. J'avais fait de trois pierres un coup. Un mois plus tard, j'avais ma Kawasaki.

Le comble du hasard, c'est que quelques mois plus tard, le gars qui m'avait acheté la Volvo percutait un cerf au même endroit à trois cent mètres près. Heureusement sans dommages pour les deux parties.

Une fois mon arrêt de travail terminé, il était hors de question que je continue ce travail. Cette fois-ci, je ne voulais pas démissionner, il me fallait un licenciement afin de percevoir des indemnités chômage. Alors comme je ne manquais pas d'imagination, je me rendis au siège de Nancy pour voir mon petit chef. Arrivé à son bureau, je pris les clés de sa voiture de service pour aller l'examiner, il m'emboîta le pas, ainsi que je l'avais prévu, en aboyant que je n'avais rien à faire dans son véhicule et me demandant ce que je faisais. Je lui dis que j'étais en train de noter les références de son poste de radio amateur. Je savais qu'il allait me balancer au patron, qui lui était conscient que ce matériel qui équipait plusieurs véhicules afin d'économiser d'énormes factures de téléphone, était interdit. Cela pouvait lui coûter une forte amende, les PTT disposant du monopole et d'autant plus que les appareils avaient été achetés au Luxembourg et qu'ils n'étaient pas déclarés. Le patron ne tarda pas à me téléphoner, mais cette fois-ci en ayant la diplomatie de s'inquiéter de ma santé, il tournait autour du pot en se demandant bien quelle idée j'avais en tête. Je lui proposai un entretien et à mon arrivée dans son bureau, sur un ton autoritaire, je demandai à lui parler seul, d'homme à homme, et sans témoin. Sa femme, vexée, quitta les lieux, et

je jouai carte sur table en vue d'un arrangement à l'amiable, c'est-à-dire un licenciement pour fin de contrat. Comme cela faisait un peu plus d'un an que je travaillais pour lui, il se démena pour faire des faux en écriture, faisant croire à plusieurs CDD. Je fus donc licencié pour fin de contrat à durée déterminée.

Avant de partir, je lui spécifiai qu'il n'aurait jamais dû me manquer de respect avec sa prime de minable. Il me répondit qu'il avait bien compris et s'en excusa.

Ma période de chômage arrangeait bien Robert qui avait un gros chantier en cours. Il avait pour mission de démolir deux chaudières de vingt-cinq tonnes, y compris toutes les tuyauteries, à vingt mètres sous terre, dans un immense sous-sol. Cette installation alimentant en chauffage une barre de HLM, le contrat stipulait un délai assez court. Robert monta donc une équipe de huit gars, tous manouches, cinq manœuvres et trois découpeurs dont je ferais partie. Ayant bonne réputation dans ce domaine, j'étais essentiellement chargé des tuyauteries, travail qui se faisait surtout en voltige et, étant donné les risques, il me donna en prime tous les bénéfices faits sur l'isolation des gaines en aluminium. Je garde un excellent souvenir de ce chantier, bien que pénible (quinze heures de travail par jour), pour l'ambiance et pour mon portefeuille. Robert aussi était satisfait et offrit royalement à ma petite maman et à Christine (qui venait d'avoir quatorze ans) un voyage de trois mois en Australie.

J'avais aussi un réseau de personnes âgées qui, grâce au bouche à oreille, vantant la qualité de mes travaux et les bas prix que je pratiquais, me procurant du boulot autant qu'un artisan l'aurait souhaité. Étant loyal et reconnaissant, j'avais même refait gratuitement une cuisine et une entrée à une mamie qui m'avait apporté quelques chantiers.

Un propriétaire possédant plusieurs immeubles m'avait sollicité pour refaire toutes les cages d'escalier ainsi que plusieurs appartements. Vu l'ampleur des travaux, j'avais dû embaucher un ami et un peintre. Tout se passait bien jusqu'à ce que le propriétaire, non content des grosses économies sur les tarifs que je lui proposais, eut le culot de vouloir débaucher mes ouvriers. La malchance pour lui est que Jacky, qui n'était pas du genre à me faire un enfant dans le dos (ex de Kiki, je suis le parrain de leur fils), me parla de ses propositions. Sur le moment, je ne dis rien au proprio avec qui j'avais rendez-vous pour un compte-rendu des chantiers. Comme d'habitude, je lui demandai un acompte

hebdomadaire sur le travail à venir, et de régler à l'avance le prix des matériaux que je devais aller acheter (car j'avais de bon prix). Dès son départ, je déménageai tout mon matériel, payai mes gars, leur donnant une prime en plus, puis je téléphonai au propriétaire en lui disant qu'il pouvait aller se faire enculer avec ses chantiers, qu'il ne pouvait pas avoir le beurre, l'argent du beurre et le bisou de la crémillère. Fallait pas m'énerver...

De toute façon, j'aimais bien faire des pauses entre chaque chantier, il fallait bien que je dépense mon argent. C'est vrai que j'avais la manie de fréquenter les bars, ce qui demandait un gros budget mensuel. Sandrine commençait à se fatiguer de mes rentrées tardives, souvent complètement défoncé. Elle me serinait pour que je retrouve un travail stable, ce qui ne m'emballait pas. Elle ne pouvait pas m'y contraindre, car nous avions un bon niveau de vie, on partait en vacances régulièrement, souvent en week-ends prolongés, et elle ne manquait de rien : elle allait à la fac avec sa voiture, moi j'avais la mienne plus ma moto. Bref, beaucoup auraient aimé être à notre place. D'autant plus qu'elle avait eu son DEUG et avait remis le couvert pour passer une maîtrise de cinéma qui venait de se créer à la fac. Je ne l'obligeais nullement à aller au chagrin, j'estimais que c'était son droit de prolonger ses études, j'en étais même fier pour elle, mais j'estimais aussi que je n'avais d'ordre à recevoir de personne, ni de leçon de moralité. J'assumais financièrement la totalité de notre ménage. Point barre et sans commentaire. La tension montait entre nous comme si elle jalousait ma liberté.

Les quatre années suivantes allèrent decrescendo. Sandrine avait passé sa maîtrise encore avec succès, elle avait également créé une association dans le domaine de l'audiovisuel, ayant pour objectif d'organiser, entre autres, une soirée « drive-in » à Nancy, une innovation dans la région. Cette manifestation se révéla être un réel succès. Quant à moi, mon train de vie n'avait pas changé, mais nos sorties n'étaient plus les mêmes. Elle fréquentait le monde des animateurs de la radio et de France 3, un milieu de faux-culs et de frimeurs que je n'appréciais pas. Je ne me gênais pas pour les taxer un max sur le shit que je fournissais à cette bande de prétentieux. Je n'allais que rarement à leurs fêtes où chacun faisait son cinéma pour épater le voisin, leur vie n'étant fondée que sur l'apparence et la superficialité. Sandrine devenait comme eux, elle me rappelait ainsi les membres de sa famille qui étaient tout autant pédants (sauf son beau-père, l'architecte qui était relativement respectueux envers moi). Sa personnalité

devenait le reflet de ses fréquentations, elle se disait évoluer avec les nouvelles générations, qu'elle suivait comme le seul chemin possible. De ce fait, on s'éloignait l'un de l'autre progressivement, en passant souvent des soirées chacun de notre côté. Je redescendais souvent en Provence pour me faire quelques rentrées d'argent afin de me faciliter la vie, financièrement parlant, et de m'aérer, car elle m'étouffait. Je ne sais pas si c'est par esprit de contradiction, mais je m'adonnais moins au travail sérieux, elle m'irritait avec ses discours moralistes, sur les risques que je prenais, et concernant mon avenir. Est-ce que je m'occupais du sien ?

# DÉJÀ 30 ANS

Pour compléter la longue liste de jobs que j'avais déjà cumulés, un pote régisseur, J.C, qui me permettait d'aller voir les concerts gratuitement, m'embauchait parfois comme *roadie* ou au service de sécurité. C'était bien payé et c'est comme ça que j'ai eu l'honneur de travailler pour Johnny et Tina Turner, pour ne citer qu'eux. Je pouvais aussi suivre tous les festivals annuels du NJP (Nancy Jazz Pulsations), pendant lesquels j'avais même accès au bar de la presse où les consommations étaient gratuites, mais surtout où je pouvais me faire de bonnes relations pour le business auprès des musiciens, ce qui n'était pas négligeable.

Pour fêter mes trente ans, je m'étais arrangé avec J.C pour louer l'AG, un caveau très à la mode à l'époque, dont le propriétaire organisait des cafés-concerts rock. J'en gardais d'ailleurs un mauvais souvenir car je m'y étais fait massacrer par une dizaine de mecs quelques années auparavant.

Il m'avait arrangé une location à un prix raisonnable, sono comprise, et m'offrait le service de sécurité à l'entrée car la soirée devait rester privée. J'invitai un peu plus de cent vingt amis et bons potes, un mélange très hétéroclite. Il y avait des voyous, des zonards, des babas cools, des intellos et étudiants, des ouvriers, des jeunes et des vieux, mais tout le monde se côtoya sans la moindre hostilité, et ce fut une soirée mémorable pour tout le monde. Il n'y avait que Patrice qui me déçut une fois de plus. À cette époque-là il était encore avec Gigi, et cet enfoiré lui avait dit qu'elle n'était pas invitée. Il eut même le culot de me dire que j'aurais dû lui préciser lors de l'invitation, il jouait sur les mots pour se dépêtrer de sa diablerie. J'avais vraiment de la peine et quand j'ai vu Gigi plus tard pour lui expliquer ce que son enfoiré de mec avait manigancé, elle m'avoua aussi sa tristesse et le regret de ne pas avoir pu participer à cette fête dont tout le monde parlait. J'eus quand même la satisfaction que le trou du cul ne réussisse pas à draguer une seule fille, ce qu'il

espérait.

Sandrine m'annonça qu'elle était enceinte. Ce n'était pas pour me ravir, mais elle pensait que cela améliorerait nos relations conjugales. Sauf que je n'étais même pas certain que cet enfant soit de moi. J'ai eu du mal à la convaincre de se faire avorter, et l'acte eut lieu en date limite de dix semaines. Je ne crois pas que le fait d'avoir un enfant aurait changé la situation, elle pensait que oui, mais je reste persuadé d'avoir pris la bonne décision, surtout avec elle. Même si ne pas avoir d'enfant est un des rares regrets de ma vie, à ce stade de notre relation, ce n'est pas avec elle que j'aurais aimé faire un gosse. Notre couple battait de l'aile sérieusement et mes réactions n'étaient pas des plus intelligentes, je me défonçais de plus en plus et pillavais abondamment. Bien que j'aie l'alcool gai, elle me rendait agressif quand elle était bourrée, et elle avait le chic de me harceler en m'insultant, me rappelant d'où je venais. Elle me poussait à bout pour des histoires de vaisselle non faite, enfin des trucs dans le genre, alors je ruais dans les brancards. Du style un matin au réveil, elle me gonfla avec sa vaisselle de la veille où on avait eu pas mal d'invités. Je débarrassai donc le tout dans un sac poubelle en le secouant sur le sol afin de bien tasser en brisant tout. Ou encore elle me forçait à faire le ménage, et je le faisais en balançant la télé, une commode, les chaises enfin tout ce qui pouvait passer par la fenêtre. Je retournais les armoires, buffet et compagnie, seul le piano resta en place. Ce jour-là j'avais tout cassé - bibelots y compris - et il fallait refaire toutes les tapisseries et les peintures ainsi que les beaux parquets cirés. Je ne suis pas du genre à me laisser emmerder par des futilités, surtout que je ne suis pas si macho car je participais aux tâches ménagères, et je cuisinais même parfois. Seulement chaque chose en son temps. De toute façon, c'est moi qui payais les dégâts matériels et j'estimais qu'étant le seul à travailler, elle n'avait pas à m'imposer ce genre de tâches, j'étais assez grand pour décider quand je devais le faire. À bon entendeur ! Comme d'habitude, elle s'excusait une fois dessoûlée, mais j'estimais que, pour me ressasser continuellement les mêmes conneries, c'était vraiment ancré dans ses pensées.

Bien évidemment, vus ses diplômes, elle ne pouvait que travailler sur Paris. Nancy à ses yeux, c'était la campagne, elle n'avait dans la bouche que le mot « Paris », le centre du monde, elle était trop diplômée pour travailler ailleurs que dans la capitale ! Tout son entourage de merdeux en avait décidé ainsi, et il fallait qu'elle les suive, étant certaine que je n'accrocherais pas mon wagon à cette locomotive. Ça sentait le roussi

pour moi, d'autant plus qu'elle avait un pied-à-terre chez un trou du cul de la radio qui lui avait tapé dans les yeux et dans le cœur. Ce fut la fin de notre histoire avec pour elle la découverte du monde du travail dans une agence de voyages comme documentaliste. C'était bien la peine de faire toutes ces études pour en arriver là, un boulot de merde, un logement minable avec un blanc-bec. Elle allait découvrir ce qu'est un budget.

Moi, j'avais le cœur déchiré car je l'avais encore dans la peau. Notre séparation se fit calmement, je m'occupai même de son déménagement, un pote m'avait prêté son fourgon. Je n'aurais pas dû le faire, car une fois installée, je ne la reverrais plus, pas même un coup de téléphone. Elle oublia mon nom. Ce fut pour moi le plus terrible, elle refusait tout contact après dix années passées ensemble, sans avoir la moindre décence de préserver une amitié. Elle renia aussi la quasi-totalité de ses amis nancéiens, c'est dire la mentalité dont elle s'était imprégnée. Il est vrai que j'avais menacé son mec auparavant, à l'époque où il draguait ma femme et qu'il se permettait de venir à la maison manger dans mes assiettes et boire mon vin. C'était vexant !

Cela aurait pu s'arranger, je n'étais pas con au point de penser qu'elle reviendrait, je cherchais juste à garder des relations amicales avec elle. Mais il n'en était rien, son silence persistait, je ne peux que penser que pendant ces dix années passées, je ne servais que de bouche-trou, lui assurant une vie confortable tout le temps de ses études. Patron l'addition ! C'est mon mari qui paie.

Je ne l'ai revue qu'un bref instant deux ans plus tard, juste le temps de boire une bière. Elle me raconta qu'elle avait viré son merdeux à cause de moi, tellement il faisait dans son froc de peur que je le chope. *I can't get no satisfaction !*

Un peu plus tard, je me rendis à Toulouse voir mon ami Henri. On prenait un verre devant la télé et quelle ne fut pas ma surprise quand je vis cet enclé qui m'avait fait cocu qui animait une émission justement sur FR3 Toulouse. J'allais pouvoir assouvir ma rancune, et le lendemain, je fis le pied de grue sur le parking de France Télévision pour le choper. Je le mis à l'amende de trois bâtons pour préjudice moral. Étonnement, dès le lendemain, j'eus un coup de téléphone de ma petite salope de Parisienne qui était scandalisée par mes méthodes, et par le fait d'avoir fait salir le froc à son merdeux, ce qui me donna l'occasion de me défouler oralement. Ce sera la seule femme que je haïrai et envers qui je tiendrai rancune toute ma vie, sans lui accorder la moindre excuse d'avoir rompu en me traitant comme un moins que rien. J'irais jusqu'à dire que si j'avais l'opportunité aujourd'hui de la faire souffrir, je

n'hésiterais pas un seul instant, j'y prendrais même du plaisir. Pour ce genre de situation, il n'est jamais trop tard pour bien faire et comme je dis souvent, il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas. Mon seul regret sera de lui avoir donné ma parole que je ne casserais pas sa famille...

Suite à cette rupture, l'avenir allait tout de même me réserver de belles surprises : de savoureuses rencontres, d'incroyables péripéties, une vie professionnelle encore très variée et épanouissante, et des voyages insolites.

Je pensais sincèrement que le pire était derrière moi. Cependant j'avais malheureusement tort, et j'étais très loin d'imaginer ce qui allait m'arriver par la suite...

--- FIN DU TOME 1 ---

*Retrouvez dès maintenant la suite des aventures de Michto dans :*

## **Michto ou la haine crescendo**

**Version intégrale (Tome 1+Tome 2+Bonus)**

## DU MÊME AUTEUR

« MICHTO OU LA HAINE CRESCENDO : VERSION INTÉGRALE »  
IS EDITION, 2012.

« QUITTE À VIVRE MA MORT »  
IS EDITION, 2013.

« LES MOTS »  
IS EDITION, 2013.

# **MICHTO OU LA HAINE CRESCENDO**

Édité par I.S Edition

ISBN (Livre) : 978-2-36845-008-6

ISBN (Ebook Tome 1) : 978-2-36845-009-3

ISBN (Ebook Version intégrale) : 978-2-36845-030-7

Dépôt légal : décembre 2012

**RETROUVEZ NOTRE CATALOGUE  
DE LIVRES & EBOOKS SUR :**

[www.is-ebooks.com](http://www.is-ebooks.com)

**PUBLIEZ VOTRE LIVRE  
AUX FORMATS IMPRIMÉS & NUMÉRIQUES !**

[www.is-edition.com/publier-son-livre](http://www.is-edition.com/publier-son-livre)